



MON QUARTIER, NOTRE VIE

Ce projet a été financé par le Conseil de recherches
en sciences humaines du Canada, le laboratoire VESPA
de l'Institut national de la recherche scientifique,
par le Cresppa-CSU du CNRS
et l'Université Paris-Nanterre.

Del Busso éditeur
514 276-1298
delbussoediteur.ca

Distribution: Socadis
Diffusion en Europe: ToThèmes diffusion / Sodis

© Del Busso éditeur 2018

Dépôt légal: 4^e trimestre 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Imprimé au Canada

ISBN 978-2-924719-53-4

Avant-propos

L'idée d'écrire un livre a émergé pour rendre compte d'un processus complexe et unique ainsi que des expériences multiples au sein d'un même projet France-Québec intitulé mapCollab. Écrit en plusieurs moments, par des voix et des voies diverses, en utilisant différents médias, cet ouvrage dynamique reflète la collaboration et l'expérimentation caractéristiques de mapCollab. Il comprend donc des images prises par les jeunes, des essais-photos, des encadrés plus réflexifs à partir d'histoires orales, des analyses plus sociologiques, des textes collectifs courts ou plus longs, du *spoken word* et de la poésie. Nous avons conservé ce choix de langue choisie par l'auteur·e, tout en traduisant certains extraits de créations de jeunes de la Petite-Bourgogne où l'anglais était plus présent.

L'équipe des chercheur·e·s, doctorant·e·s et animateur·trice·s a rédigé la trame de chacune des deux parties qui composent ce livre à partir des textes produits par les jeunes participant au projet. Ceux-ci et celles-ci ont également commenté ces textes écrits par l'équipe de recherche et d'animation. Nous avons décidé de signer collectivement cet ouvrage en tant qu'ateliers mapCollab afin de refléter ce processus d'écriture collaborative en boucle, privilégiant tout autant les conversations qui ont précédé la mise en forme par écrit. Les contributions écrites par les jeunes sont quant à elles signées par leurs auteur·e·s.

Les mots écrits ont été très important pour les jeunes. Par exemple, dans leur capsule vidéo sur la Maladrerie, en banlieue

parisienne, Yanis et Sédiba relatent leur expérience où, enfants, ils ont participé à la peinture de la fresque sur un mur du quartier. On peut y lire l'un des symboles forts du quartier : Mala800Zoo (figure 1). De la même manière à Saint-Michel, l'écriture est très visible dans trois des capsules vidéo produites par Ouali, Patrick et Nico (figure 2). Pour faire sa place à Montréal Nico passe par l'écriture. Il expliquait lors d'une séance d'histoire orale : *«Ma plus grande fertilité depuis que je suis arrivé dans le quartier, c'est que les textes que j'avais commencé à écrire... J'avais commencé à écrire des textes pour Haïti — je parlais d'Haïti — quand je suis arrivé ici, c'est une autre cause que je devais défendre [en riant], tu comprends ? Quand je commence à défendre cette cause-là puis quand j'écris des textes et puis quand j'arrive quelque part aussi pour dire que moi, je viens de Saint-Michel, j'écris tel ou tel texte... tout le monde : Wow! Good job! Parce que quand tu vois quelqu'un qui est positif dans un quartier où tout le monde pense... parce qu'il est noir... »* Dans cet extrait, Nico parle de la douleur causée par le racisme. Pour trouver sa place, pour reprendre contrôle sur ces représentations qui font mal et qui discriminent, il écrit : *« On ne peut pas rester là — comme à recevoir juste des balles comme ta-ta-ta-ta-ta-ta — on est en train de nous mitrailler avec des mitraillettes. On est en train de dire plein de choses... de s'insulter avec des mots. Quand je parle de mitraillettes — c'est comme des mots-là — on est en train de nous foudroyer avec ça. »*



Figure 1: Écrire sur les murs et écrire sur papier à la Maladrerie : de la vidéo à ce livre

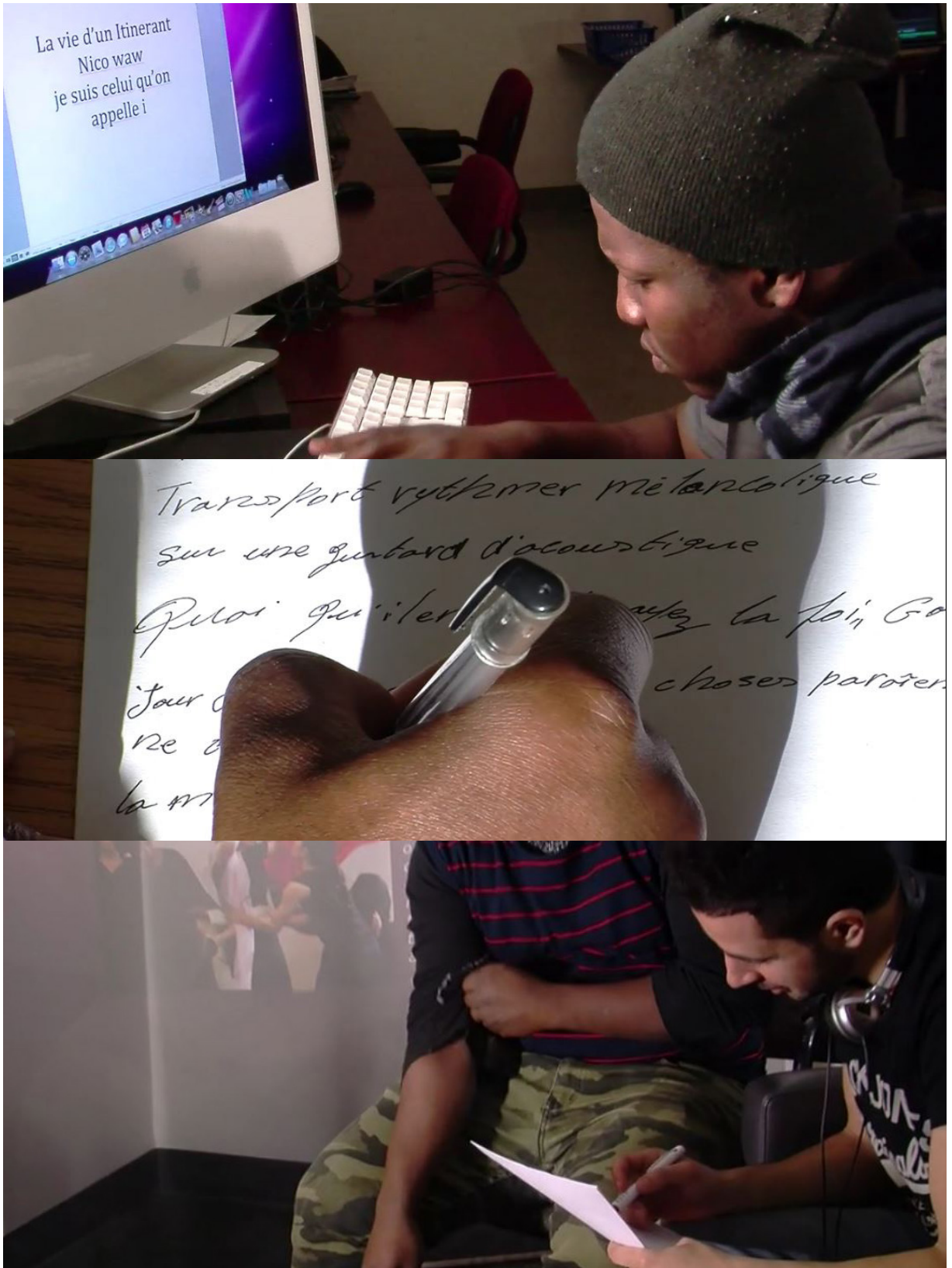


Figure 2 : L'importance de l'écriture rendue visible dans les capsules vidéos de Patrick, Nico et Ouali à Saint-Michel

Introduction

Ce sont des histoires personnelles, ce sont des histoires de quartier, ce sont des regards transatlantiques, ancrés et mobiles, diversifiés et générationnels. Cet ouvrage est une production collective résultant du projet mapCollab que nous avons mené de 2013 à 2016 dans deux quartiers de la banlieue parisienne (Grand Paris) et deux quartiers de Montréal. Ce projet visait à faire de la recherche autrement, de façon participative et avec divers outils (visuels, auditifs, cartographiques, textuels, corporels), afin de réfléchir collectivement sur les quartiers populaires et d'immigration en France et au Québec.

Construire ensemble et mettre en débat une autre image des quartiers populaires, partir pour cela de la culture et de l'expérience des jeunes, dans leur diversité, tel était notre pari. Ne pas se sentir «*comme des rats de laboratoire*» comme l'a dit Elisabeth à Saint-Michel (Montréal); sortir des «*clichés dans les médias*» a dit Dioncunda à la Maladrerie (Aubervilliers, Grand Paris): «*On voit un mec en jogging avec sa capuche. Capuche, c'est un voleur.*» Les jeunes en particulier n'ont le plus souvent aucun contrôle sur les travaux de recherche dont ils font l'objet. Dans la période récente marquée par une inquiétude sur les formes du «vivre ensemble», un ensemble de travaux ont analysé leurs rapports à la citoyenneté, à la déviance, voire à la radicalisation, mais ils ont le plus souvent été conduits sans eux et «d'en haut». Les jeunes des quartiers populaires font ainsi l'objet de débats publics dans lesquels ils n'ont pas voix.

Mais de quelle « jeunesse » parle-t-on ? « La jeunesse n'est qu'un mot » a écrit le sociologue Pierre Bourdieu. Ce qui marque les quartiers dans lesquels nous avons travaillé, c'est en effet la diversité des trajectoires des jeunes qui y habitent. Certains des participants à ce projet travaillent déjà, d'autres sont encore aux études ou les ont abandonnées. Certaines ont des enfants en bas âge, d'autres ont presque le même âge que les doctorant·e·s associé·e·s au projet. Dans ces différences d'expérience, de points de vue, de trajectoires, s'articulent des dimensions de genre, de classe et de racialisation qui se jouent au niveau social autant que dans les rapports au quartier. Pourtant, ces « jeunes » de 15 à 25 ans ont en commun leurs expériences dans un quartier « populaire », un autre terme sur lequel nous reviendrons. Ils subissent des discriminations et des inégalités, mais ils cherchent également à se construire d'autres trajectoires individuelles et collectives.

Dans les quartiers populaires comme ailleurs, la jeunesse est une période marquée par des questions sur la construction de soi et sa projection dans l'avenir. L'un des risques de ce type de recherche est ainsi d'attribuer aux jeunes des quartiers populaires des caractéristiques qui ne leurs sont pas propres : on retrouve aussi dans leurs discours des traits communs avec ce qui caractérise l'entrée dans l'âge adulte, à ceci près toutefois que les questions que ces jeunes se posent apparaissent souvent plus tôt dans leur trajectoire que la plupart des jeunes issus des classes moyennes et supérieures (Van de Velde, 2015).

Les questions abordées dans cet ouvrage ne sont ainsi pour la plupart pas propres aux jeunes des quartiers populaires, mais nous pourrions les préciser pour rendre compte des réalités spécifiques vécues par ces jeunes : est-ce qu'une mobilité sociale est possible ? Est-ce qu'une transformation sociale collective est possible ? Tel que l'exprime si bien Imad à propos de la Petite-

Bourgogne, à Montréal: «*Sur la rue Des Seigneurs, trop de choses sont arrivées. Des frères se sont envolés et d'autres se sont écrasés dans le crime, leur mentalité, puisque la société les a délaissés. Des rêveurs, des jeunes pleins d'ambition freinés par une mauvaise réputation; double effort pour les mêmes félicitations. On part du bas, la route est donc plus longue chez nous. Soit on se donne la main ou on se ronge les ongles!!!*»

Pourquoi comparer Montréal et la région parisienne ? La comparaison nous a permis de décaler nos regards, de questionner ce qui nous semblait naturel, nos représentations. Choisir deux quartiers en région parisienne et deux quartiers à Montréal nous permettait de mettre en relation deux structures urbaines, deux histoires sociopolitiques qui ont construit deux approches des classes, deux rapports à l'immigration. Les quartiers que nous avons étudiés ne sont pas les mêmes. Ils recèlent de situations urbaines différentes, s'organisent de façons très variées sur le plan spatial, ce qui joue sur les pratiques et les représentations des jeunes. Pourtant, le projet a débuté en se demandant si les jeunes qui habitent ces quartiers vivent des expériences communes de part et d'autre de l'Atlantique.

Nous nous sommes vite aperçu·e·s que les mots utilisés n'étaient pas toujours les mêmes en France et au Canada. Il en est ainsi de la notion de quartiers populaires. En France, on parle en terme d'action publique, dans les médias et dans la recherche universitaire, de «quartiers d'exclusion», de «quartiers difficiles» ou de «quartiers de non-droit», autant d'expressions qui renvoient à une représentation négative de ces quartiers, légitimant leur démolition ou les politiques sécuritaires. La notion de «quartier populaire» ou «quartier populaire et d'immigration» a été défendue par des mouvements sociaux et certains chercheurs et chercheuses pour redonner une image positive de ces territoires. Au Québec, il n'y a pas de terme spécifique pour désigner ces

territoires. Comme pour la politique de la ville en France, le Québec a identifié des quartiers « à risques ». Cela a eu un effet très stigmatisant sur ces quartiers et les jeunes qui y habitent. Un autre terme utilisé comme catégorie d'action publique est la notion de quartier « défavorisé ». Que l'on parle de « quartier à risques » ou de « quartier défavorisé », ces catégories sont rejetées par les jeunes qui y habitent. Elles ont une connotation technique renvoyant à la désignation d'un territoire en fonction d'indicateurs précis comme le niveau socioéconomique, l'état du parc de logements ou le roulement des habitants.

Voici donc résumés les principaux éléments du projet mapCollab : les jeunesses, les quartiers populaires, la reprise de contrôle sur les représentations. Ces éléments impliquent de faire de la recherche autrement, en collaboration, et en usant de la comparaison afin de mieux se comprendre et comprendre l'Autre, afin de se projeter ici et ailleurs. L'Autre ailleurs est aussi comme soi ici. En bref, les questions qui nous ont guidé·e·s ont été les suivantes :

1. Dans quelle mesure être jeune dans un quartier populaire renvoie à une expérience commune de part et d'autre de l'Atlantique et dans chaque quartier ? Quels sont les « nous » qui se construisent aujourd'hui ?
2. Comment cette expérience articule-t-elle des effets de génération, de territoire, de classe, de race et de genre ?
3. Que peut nous dire la comparaison entre quartiers et entre pays de ce point de vue ?

Faire de la recherche à plusieurs voix

Le choix d'une recherche collaborative, qui croise un parti-pris politique et un scientifique, supposait de modifier les modalités plus classiques de la recherche en sciences sociales. Ainsi, la place des un·e·s et des autres s'en est trouvée modifiée. Même si le cadre méthodologique a été pensé par les chercheur·e·s, les manières de faire et de recueillir ont été retravaillées avec les animateur·trice·s, les productions des ateliers ont été transformées par les jeunes et les méthodes de restitution du travail en partie réinventées, ce dont rend compte la forme de cet ouvrage. Il est donc difficile de parler ici d'une recherche purement « collaborative », « participative » ou définie par la création multimédia. Mais ce qui est certain, c'est que cette recherche s'est appuyée sur l'engagement de tou·te·s et chacun·e.

Si la participation est définie comme l'« action de participer à quelque chose », c'est-à-dire de « prendre part à une action », la collaboration constitue l'« action de collaborer, de participer à une œuvre avec d'autres¹. » Il est donc intéressant de réfléchir à la différence entre la collaboration et la participation dans la création commune d'une œuvre. À travers la collaboration, on donne forme à quelque chose ensemble. En participant, on travaille à quelque chose ensemble, sans nécessairement influencer la forme que cette chose prendra. On peut participer au projet de quelqu'un d'autre, tandis qu'on collabore dans un projet commun. Les modalités de recherche participatives et collaboratives diffèrent aussi quant à l'implication des acteurs et actrices dans l'élaboration des objectifs, le choix de méthodes, le processus de recherche, l'analyse et la production découlant de la recherche.

1. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/collaboration/17137>;
<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/participation/58372>;
<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/participer/58375?q=participer#58025>

Dans notre cadre, le processus n'est ni complètement collaboratif, ni complètement participatif. La proposition de recherche était expérimentale et pluridisciplinaire. Il y a donc eu des moments de collaboration, de participation et de négociation entre différents acteur·trice·s, à différents moments notamment à cause de la pluridisciplinarité et de la diversité de perspectives donnant forme au projet. La diversité d'acteur·trice·s, impliquant une diversité de motivations, de visions et de manières de faire, a aussi exigé des négociations à plusieurs reprises, que ce soit sur les méthodes de travail, sur les productions réalisées ou sur le calendrier de travail. Cela a permis de mieux cerner les besoins et de créer une structure moins rigide, où le but de la recherche n'était pas de répliquer un protocole fixe, mais de l'ancrer dans le contexte local, de l'adapter à l'équipe et aux participant·e·s. Si cette approche rend la démarche moins protocolaire, plus expérimentale — ce qui soulève parfois certaines tensions —, elle offre cependant des opportunités d'apprentissage pour tous ceux et celles impliqué·e·s. En discutant, en négociant, en adaptant des manières de faire et des points de vue, c'est l'équipe entière qui est en apprentissage: chercheur·e·s, intervenant·e·s, artistes et jeunes.

La coconstruction de la connaissance pousse aussi à aborder différemment les données émergeant de la recherche. Si elles proviennent de la création d'une œuvre commune, comment doit se positionner le chercheur·e qui les « analyse »? Comment mettre en discussion les unes avec les autres les voix des acteur·trice·s de la recherche, et non pas les hiérarchiser les unes envers les autres? De plus, l'écriture fixe. Or le propre de la jeunesse est la transition et le mouvement. Comment rendre compte d'une parole et d'une pensée qui évoluent dans le temps et à travers le projet? Les participant·e·s, tout comme les chercheur·e·s et animateur·trice·s, évoluent dans leur pensée, mais comme le souligne Kabisha, l'écrit fixe:

« These words I write,
these words I say,
conveying my inferences,
they are not fixed in time, in space.
I won't let them be.
This is me,
right now,
in the present.
I speak for myself,
as an interpreter of the self,
of the collective. »

Une recherche transatlantique

La recherche en sciences sociales en France et celle au Québec partagent plusieurs caractéristiques, mais elles sont marquées par des différences trop souvent rendues invisibles par le fait que nous partageons, en majorité, la même langue de travail. Notre projet s'inscrit dans une tradition de recherche expérimentale et collaborative qui est plus ancrée en Amérique anglophone et hispanophone qu'en France. Ces contrastes entre les milieux de la recherche en France et au Québec ont donné lieu à des différences dans la constitution des partenariats locaux et des équipes locales, et ont induit des modalités variées de recrutement des jeunes mais aussi des rapports différents entre chercheur·e·s et animateur·trice·s professionnelles des groupes de jeunes. À Montréal, nous avons voulu ancrer le projet dans chaque quartier pour assurer sa diffusion et ses répercussions au-delà du contexte académique. Nous avons donc pris la décision de constituer une équipe d'animation composée de Désirée, en tant que coordonnatrice des quartiers montréalais, de Jean et de Mohamed, intervenants communautaires locaux et de Phil, artiste animateur multimédia. Compte tenu de cette grande équipe d'animation, il a été décidé que les chercheur·e·s montréalais·es ne participeraient pas directement aux ateliers. Il s'agit d'une différence marquée avec le processus parisien, où l'équipe d'animation était la même à la Maladrerie et aux Quatre-Chemins-Diderot, soit Lamence, qui agissait en tant que coordonnateur des quartiers parisiens, Claire, doctorante, et Elsa, qui assurait le soutien multimédia. Les chercheuses ont ainsi participé à tous les ateliers, Marie-Hélène à la Maladrerie et Coline aux Quatre-Chemins-Diderot. Ces choix différenciés ont eu des répercussions sur le déroulement à la fois des ateliers et des phases subséquentes du projet.

Malgré ces différences de fonctionnement local, dans les quatre quartiers, mapCollab a globalement reposé sur quatre types de dispositifs: (1) des séminaires de conduite de la recherche et d'analyse réunissant chercheur·e·s et professionnel·le·s, (2) des ateliers de travail et de création avec les jeunes menés avec les professionnel·le·s et, selon les cas, les chercheur·e·s, (3) des séances de restitution publique, aussi bien en France qu'au Canada, animées par les jeunes à destination des habitant·e·s des quartiers, (4) des activités et présentations dans le milieu académique, telle une journée d'étude, intitulée « Appréhender autrement les quartiers populaires » à Pantin avec la participation des jeunes.

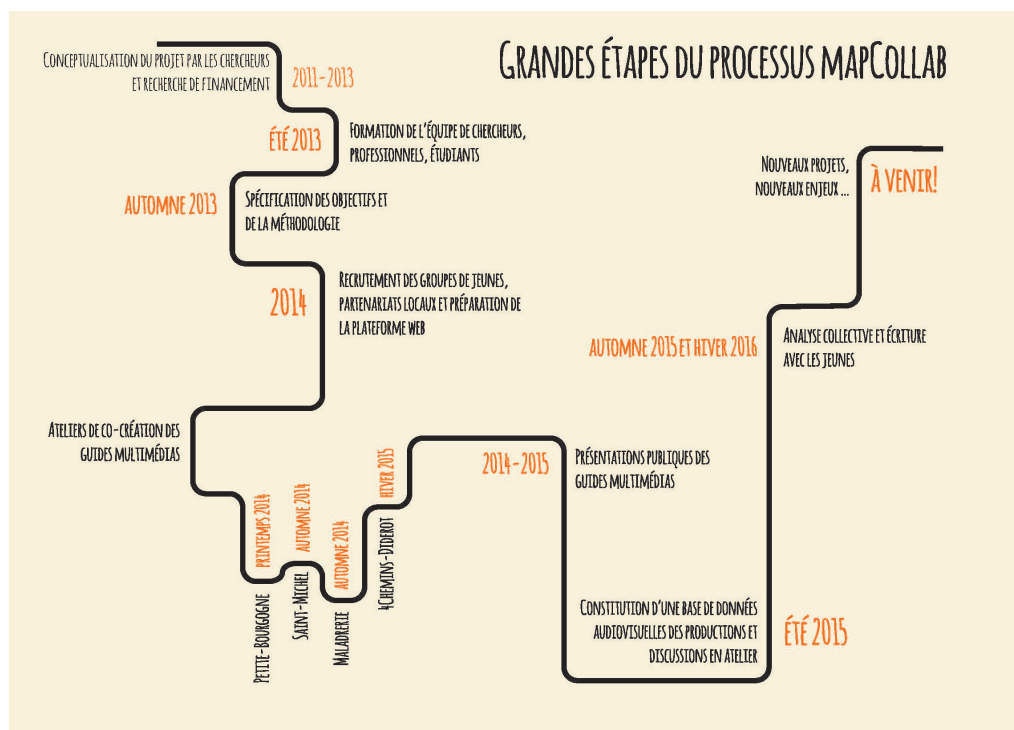


Figure 2 : Les grandes étapes du projet mapCollab.
Graphisme: Antonia Hernandez

Un même principe a guidé le travail dans les quatre quartiers : dix ateliers ont été organisés suivant à peu près la même progression. Il s'agissait de travailler de façon concentrée dans le temps afin de construire une dynamique collective. Les ateliers ont ainsi été légèrement adaptés au contexte et au moment auxquels ils ont eu lieu, mais ils étaient toujours globalement divisés en plusieurs temps. D'abord, les exercices thématiques visaient à réfléchir aux thèmes proposés, qui étaient ensuite discutés en groupe. La comparaison, l'analyse et la réflexion collective qui ont eu lieu pendant les discussions sont parfois allées bien au-delà des thématiques envisagées, touchant des sujets tels le racisme, la pauvreté, la politique, la gentrification, les relations internationales. Ces discussions se sont avérées être des moments de coconstruction de connaissances et de cothéorisation qui ont nourri la production des capsules audiovisuelles produites par les jeunes. Des exercices techniques visaient à introduire la plateforme web créée pour le projet ainsi que les divers outils audio-vidéo (caméra vidéo, appareil photo, enregistreurs audio) mis à disposition pour préparer les articles sur la plateforme web et les capsules audiovisuelles. Finalement, les exercices spécifiques à la préparation et à la création des capsules de l'audioguide ont exigé de tou-te-s les participant-e-s un travail de préparation, de réflexion, de synthèse et de création. Il avait d'abord été décidé qu'un audioguide de chaque quartier serait créé par les participants. Après le début des ateliers de la Petite-Bourgogne, les participant-e-s ont transformé le plan initial en proposant plutôt la création de capsules vidéo afin de produire un guide multimédia. Pour chaque quartier, ce guide s'organise à partir de lieux choisis collectivement par les jeunes, permettant une visite commentée du quartier à partir de textes, de photos et de vidéos produits collectivement ou individuellement. Un site internet a également été mis en ligne, permettant la publicisation du travail (www.mapCollab.org).

Quatre quartiers : des ateliers à l'écriture



Figure 3 : DESTA. Photo de Kabisha

Revenons plus concrètement au processus spécifique à chaque quartier.

La Petite-Bourgogne

Les jeunes de la Petite-Bourgogne étaient les premiers à expérimenter les ateliers. Cela a créé un certain décalage par rapport aux autres quartiers où les ateliers ont eu lieu plus tard. Mais cela a permis aux jeunes de Petite-Bourgogne de « donner le ton » des créations audiovisuelles. L'organisme DESTA Black Youth Network nous a accueilli·e·s pour ces ateliers. Comme nous le présente Tivon dans sa capsule audiovisuelle sur DESTA: «*Among many other things, DESTA is an abbreviation for Dare Every Soul to Achieve. DESTA Black Youth Network is a non-profit organization for marginalized youth aged 18-25. DESTA helps its youth members*

with schooling, job hunting and many other things its members may need².»

Le groupe de la Petite-Bourgogne est composé de cinq filles et cinq garçons, âgés entre 15 et 20 ans au moment des ateliers. Tou·te·s sont né·e·s au Québec, si ce n'est pas directement dans le quartier, sauf Maria, qui est cubaine et qui est arrivée dans le quartier plus récemment. Ces jeunes sont, entre autres, d'origine canadienne, caribéenne, congolaise, marocaine, bangladaise et sri lankaise. Ils et elles ont été recruté·e·s par les réseaux des organismes jeunesse.



Figure 4 : Présentation du groupe de jeunes participant·e·s à la Petite-Bourgogne.
Graphisme : Antonia Hernandez

2. Parmi plusieurs autres choses, le sigle DESTA signifie « Chaque âme, osez accomplir ». DESTA Black Youth Network est un organisme à but nonlucratif travaillant avec les jeunes marginalisés âgés de 18-25 ans. DESTA aide ses membres avec la scolarisation, la recherche de travail et tout autre chose dont ils puissent avoir besoin.

La Petite-Bourgogne et Saint-Michel sont deux quartiers où il y a une grande diversité linguistique (plusieurs jeunes parlent deux à trois langues, à la Petite-Bourgogne). Les ateliers se sont ainsi déroulés simultanément en français et en anglais. Les deux langues communes se sont côtoyées dans chaque conversation, parfois même dans une même phrase. À Saint-Michel, la curiosité de tou-te-s pour les diverses langues parlées par les participant·e-s et animateur·trice·s (arabe, créole, français, anglais, espagnol et wolof) a mené à plusieurs moments de traduction et d'apprentissage de mots ou de phrases. L'utilisation de plusieurs mots tirés du créole haïtien dans le langage courant de plusieurs jeunes Michelois·e-s depuis déjà un certain temps a été juxtaposée à une intégration grandissante de mots arabes dans le vocabulaire quotidien des jeunes du quartier, illustrant l'histoire de ses communautés immigrantes.

Saint-Michel

Les ateliers de Saint-Michel ont débuté en même temps que ceux de la Maladrerie à Aubervilliers, en région parisienne, soit en octobre et novembre 2014. Notre organisme partenaire fut le Forum Jeunesse Saint-Michel, un organisme pour et par les jeunes, visant à favoriser leur participation et la mobilisation citoyenne. Les jeunes participant·e-s du forum sont aussi les créateur·trice·s de ses programmes et activités, qu'ils et elles conçoivent et réalisent avec l'aide de l'équipe. Pour le déroulement des ateliers à Saint-Michel, un partenariat a aussi été établi avec l'organisme Groupe-Orientation Emploi.



Figure 5 : Marc-Kendy devant Groupe-Orientation Emploi, Saint-Michel. Photo prise par Ouali

Le groupe de Saint-Michel est constitué de six garçons et trois filles, âgé·e-s de 15 à 25 ans. Six sont né·e-s en Haïti, en Algérie ou

au Maroc. Samuel et Giulio, nés à Montréal, ont grandi dans une famille d'origine mixte, québécoise et dominicaine ou italienne. Marc-Kendy est aussi né à Montréal de parents haïtiens. Cinq jeunes du groupe travaillent à temps complet ou partiel en plus d'aller à l'école au moment des ateliers. Plus de jeunes filles ont pu participer aux ateliers de la Petite-Bourgogne qu'à Saint-Michel, malgré le fait qu'au moment du recrutement plusieurs filles avaient démontré de l'intérêt dans les deux quartiers. À Saint-Michel, plusieurs jeunes mères étaient intéressées mais n'ont pas pu participer, faute de moyen de garde pour leurs enfants, aspect que nous n'avions pas anticipé. Élisabeth, jeune mère, a pu se joindre à l'équipe. Sa présence dans le groupe a permis d'amener un autre point de vue sur certains sujets illustrant la nécessité d'approcher la « jeunesse » dans toute sa complexité. Ainsi, comme nous le rappelle Nour, l'âge n'est pas le seul marqueur de la jeunesse, et ne correspond certainement pas à la capacité de poser un regard critique et informé sur ce qui nous entoure : *« Des fois, je vais m'exprimer sur un certain sujet politique ou quelque chose puis là on me regarde "t'as juste 15 ans, heu de quoi tu parles, tu te crois qui ?" Oui, mais en côtoyant mon père qui suit souvent l'actualité et moi qui ai cette curiosité d'aller lire aussi les nouvelles et d'être assez informée bien, oui, je crois que j'ai le droit de m'exprimer et d'avoir une certaine opinion puis une direction, mais c'est sûr qu'on peut changer. »*

Les jeunes de Saint-Michel ont été recruté·e·s à travers des organismes, des réseaux de jeunes et divers intervenants clés. De plus, Mohamed a présenté le projet dans plusieurs établissements scolaires (y compris les établissements pour la formation des adultes qui n'ont pas terminé leur diplôme d'études secondaires par la voie traditionnelle), ainsi que dans les événements de quartier.

Un grand intérêt de plusieurs pour la comédie, l'animation, l'écriture, la poésie, le slam et la musique a donné lieu à des ateliers où

la musique et l'improvisation ont eu une place très importante. Les échanges ont été marqués par des discussions très sérieuses sur le rôle des médias dans la diffusion de stéréotypes et d'histoires négatives sur le quartier et ses habitant·e·s. Comme l'exprime Giulio: «*C'est tellement fort autant ce que les médias, ton entourage... c'est tellement puissant puis c'est quelque chose qui se creuse puis qui se forge avec plus que deux ou trois années, c'est quelque chose qui se forge toute ta vie... C'est pas parce que je les crois pas que je les entends pas. Faque ça travaille dans le subconscient et veux, veux pas, comme c'est toujours susceptible de réapparaître, on sait jamais les circonstances, on sait jamais sur l'impulsivité ce qui peut sortir donc t'as bien beau prétendre que t'appartiens pas à certains préjugés, mais t'es toujours sujet à les faire réapparaître à un moment où ça fera pas ton affaire, c'est malheureux mais c'est ça.* »

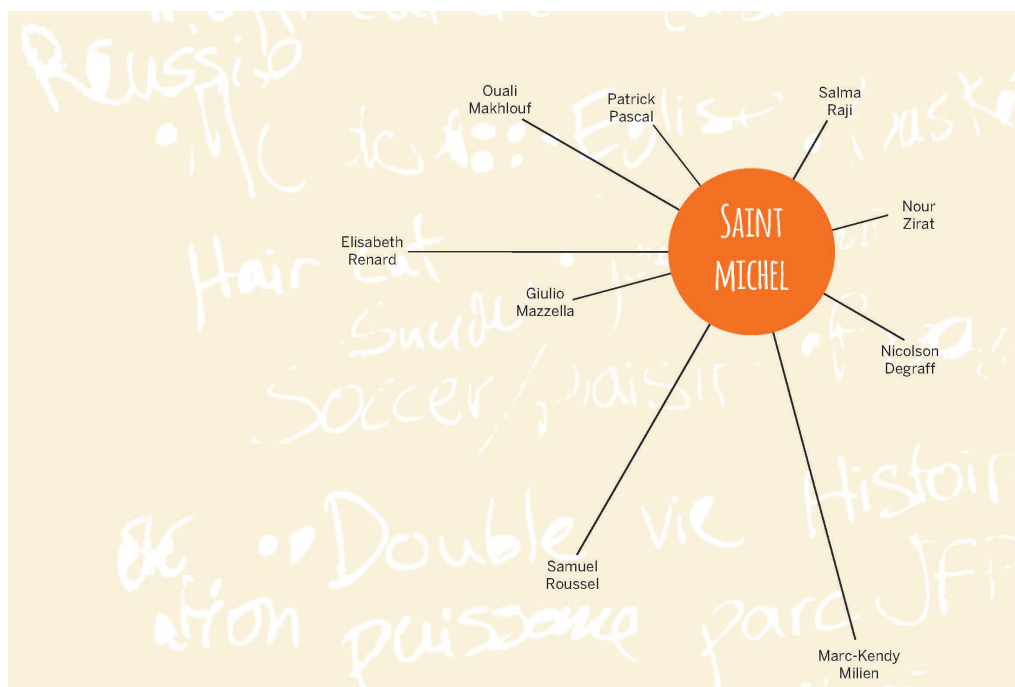


Figure 6 : Présentation du groupe de jeunes participant·e·s à Saint-Michel.
Graphisme : Antonia Hernandez

La Maladrerie



Figure 7 : L'OMJA.

C'est à la Maladrerie que l'équipe française a commencé les ateliers en septembre et octobre 2014. L'antenne de l'Office municipal de la jeunesse (OMJA) qui nous a accueilli-e-s à Aubervilliers est située au rez-de-chaussée d'un immeuble d'habitat social, la cité Emile Dubois, qui jouxte le quartier de La Maladrerie. Elle propose de nombreuses activités aux jeunes et aux adolescent-e-s. Morgane l'explique bien :

«L'OMJA, c'est l'office municipal de la jeunesse d'Aubervilliers. C'est le lieu où je vais le plus souvent. À la Maladrerie, presque tout le monde passe par l'OMJA ; les grands comme les petits se posent là-bas. Il y a deux étages, tout le monde est en bas. C'est comme ça qu'on se connaît. Même si un grand galère, s'il n'a rien à faire, il

vient se poser à l'OMJA, il y a toujours du monde. Mais maintenant il y a plus de petits (dix ans) que de grands, alors qu'avant c'était l'inverse.»

Le groupe de la Maladrerie est composé de cinq garçons et sept filles. Il a été plus difficile de recruter des garçons et de les associer à la dernière phase de la recherche, c'est-à-dire l'écriture de ce livre. Il faut dire que la maison de quartier qui nous a accueilli·e-s, l'OMJA, a fait un effort important pour intéresser des filles. Au moment de la recherche, elle était dirigée par Bintou, éducatrice d'origine malienne qui a grandi dans un quartier populaire et a eu plusieurs expériences professionnelles d'animation avant d'arriver à Aubervilliers. Cela explique que, comme l'écrit Morgane, l'OMJA soit vue à la fois comme un refuge où on peut venir se poser et comme un lieu d'ouverture.



Figure 8 : Présentation du groupe de jeunes participant·e-s à la Maladrerie.
Graphisme : Antonia Hernandez

Nous voulions recruter un groupe diversifié, qui réunisse des jeunes scolarisé·e·s au lycée ou à l'université, des jeunes qui travaillent ou encore d'autres qui ont décroché et sont sans activité. C'est pourquoi nous sommes passé·e·s par plusieurs établissements scolaires, par des organismes de quartier, par une association d'éducateurs de rue. Lamence, qui a été un chef de bande dans sa jeunesse, a écrit un livre avec Marie-Hélène sur cette expérience. Il est passé souvent à la télévision et connaît beaucoup de monde dans la banlieue parisienne. Au moment de la constitution du groupe, il est arrivé que des jeunes le reconnaissent et l'interpellent dans la rue, le questionnent sur sa présence dans le quartier. Cela a sans doute contribué au recrutement de quelques garçons qui se sont reconnus dans son parcours.

L'humour et la théâtralisation du quotidien ont été un moyen d'expression aussi variable que les personnalités présentes dans les ateliers. Il a pu servir aussi à réunir et à désamorcer les sujets graves, les tensions, les coups de gueule, les inquiétudes. Le rire est une sorte de langage dont l'écriture ne peut que difficilement rendre compte, à la fois dans sa forme, sa fonction et dans ses effets. Les ateliers ont été aussi des lieux et des temps d'expression de la pluralité des points de vue, et des différences entre les jeunes du projet — qui sont souvent présentés de façon uniforme à travers une seule et même voix. « *C'est bien ce projet, en fait je redécouvre mon quartier. Il est beau... presque que comme une carte postale.* » Sabrina s'exprime en ces termes lors de la première séance de capture vidéo et photo, alors que Lalei, lors du visionnage des premières vidéos, réagit en trouvant que l'image donnée du quartier est trop négative.

Quatre-Chemins-Diderot

C'est en janvier et février 2015, que se sont déroulés les ateliers du quartier des Quatre-Chemins-Diderot dans la ville de Pantin, dans le contexte post-attentat en France, qui a marqué nos ateliers. L'ensemble de l'équipe du Lab' nous a ouvert les portes de ce vaste espace de travail aménagé se prolongeant dans un rez-de-jardin, et des salles de travail. Conçu comme un incubateur d'idées, ce lieu est partagé par plusieurs associations, initiatives citoyennes et collectifs. Central dans la ville, il est à quelques pas de la mairie, du canal et de la gare RER (B) de Pantin.

Le groupe était composé initialement de quatre filles et de cinq garçons. La phase de recrutement a été quelque peu difficile à faire dans la période de décembre, les jeunes étant investi-e-s par ailleurs dans d'autres activités sportives, aide aux devoirs, recherche d'emploi, stage à cette période de l'année. Pour ce groupe il a été plus facile de rencontrer et de recruter des garçons, qui nous ont été présentés par différents organismes implantés dans le quartier.



Figure 9: Travail cartographique lors de la visite de Désirée aux Quatre-Chemins-Diderot

Lors des premiers ateliers, deux sous-groupes se sont assez vite constitués entre les filles habitant toutes dans les grands ensembles à Diderot et les garçons qui habitent tous dans la partie du quartier des Quatre-Chemins ou sur l'Avenue (axe central). Les logiques de localisation ne sont pourtant pas les seuls facteurs explicatifs de ces logiques genrées qui se sont mises en place lors des ateliers. La question de genre est apparue de façon importante et en miroir de l'expérience que nous avons eue à la Maladrerie (il y avait à



Figure 10 : Présentation du groupe de jeunes participant-e-s aux Quatre-Chemins-Diderot.
Graphisme: Antonia Hernandez

Pantin plus de garçons). La question de l'origine ethnique et culturelle des jeunes, principalement venant du Maghreb mais aussi d'Asie du Sud et d'Afrique de l'Ouest, s'est également exprimée différemment qu'à la Maladrerie.

Les ateliers au Lab' ont été marqués par les fortes émotions qui ont agité la France dans la foulée des attentats de janvier 2015 au Stade de France et au Bataclan. Ces attentats ont renforcé la forte présence de la police, vécue comme une étiquette contre laquelle les garçons notamment se défendent, mais les filles aussi, surtout celles qui portent le voile. Les jeunes sont revenu-e-s régulièrement dans les ateliers sur la discrimination dont ils se sentent victimes de la part des agents de police. Cette conversation ayant précédé un atelier illustre cette réalité vécue par les jeunes :

Claire: Alors Amine, c'était aujourd'hui ton entretien ? Comment ça s'est passé ? T'as une petite tête.

Amine: Ben je ne sais pas, je suis arrivé en retard, du coup je ne sais pas si je vais être pris.

Claire: Et pourquoi ?

Amine: J'étais un peu stressé aujourd'hui. En fait je me suis fait contrôler sept fois.

Claire: Pardon ?

Maimouna et Iza : Mesquine...

Amine: Ouais, je crois que comme j'étais stressé pour l'entretien, ils ont cru qu'il y avait un truc. Je leur ai dit que j'étais pressé, que j'avais un entretien mais du coup, ils ne m'ont pas cru. C'est ce que j'ai dit la première fois, mais du coup ils ont pris encore plus de temps. Après j'ai rien dit, de toute façon ça sert à rien. Je me suis fait contrôler par les flics et les services de sécurité du RER et du métro.

Lamence : C'est ta tête de terroriste ! [rires du groupe]

Amine, avec un grand sourire: Et t'as vu je me suis rasé.

Karim: Aftershave!

Présentation du livre

La première partie de ce livre est consacrée aux quatre quartiers que nous décrivons à partir des mots des jeunes. Cette analyse collective et comparative est suivie d'un intercalé présentant le guide multimédia réalisé par les jeunes lors des ateliers dans chaque quartier. Nous y présentons les lieux que les jeunes ont eu envie de raconter.

Dans la deuxième partie, nous entrons dans les quartiers, cette fois-ci à partir de ses hauts-lieux qui ont été racontés par les jeunes : la station de métro, le café, le parc, le lieu de culte, le salon de coiffure, l'école, mais aussi des lieux « interstitiels » comme le banc, la fenêtre ou le toit.

Finalement, nous concluons cet ouvrage avec des réflexions comparatives et analytiques sur ce qu'est être jeune dans un quartier populaire en France et au Québec.

L'ouvrage est complété par notre site internet, mapCollab.org, sur lequel se trouvent les guides multimédias de chaque quartier et les réflexions des jeunes pendant le processus des ateliers de quartier.

Première partie

**QUATRE QUARTIERS
MAL COMPRIS**



Que l'on pense à la Maladrerie, à Saint-Michel, aux Quatre-Chemins-Diderot ou à la Petite-Bourgogne, les quartiers où habitent les jeunes participant·e·s aux ateliers mapCollab souffrent d'un excès d'images négatives véhiculées par les médias, les autorités — images parfois intériorisées par les habitant·e·s eux-mêmes. Bien conscient·e·s de ce stigmat, les jeunes ont voulu donner à voir une autre image de leurs lieux de vie et de socialisation. Ils et elles proposent une lecture fine de leur quartier, de leur situation individuelle et collective, qui prend en compte les rapports de domination et de stigmatisation mais ne s'y enferme pas. C'est à partir de leur point de vue qu'il s'agit ici de présenter ces quartiers. En écoutant leurs rythmes, en suivant les traces qu'ils laissent, en marchant l'itinéraire qu'ils nous proposent (voir la présentation de leurs guides de quartier aux pages 126 à 133), en lisant leurs mots et en observant leurs regards, on comprend différemment ces espaces urbains, dont l'image qu'ils et elles donnent à voir est bien plus complexe. Si la violence des rapports sociaux dans la société et dans le quartier y est présente, la réalité décrite est aussi celle de sociabilités fortes, de normes partagées qui règlent les interactions au quotidien et d'échappées.

Chaque personne cartographie à sa façon son quartier. Parfois, les limites sont claires, à d'autres moments, elles sont beaucoup plus floues et plus poreuses. Ces manières de faire différentes, parfois pour un même individu en fonction du moment ou du thème évoqué en groupe, montrent bien que l'espace habité est un « système vivant, microculturel, micropolitique en mouvement » (Gilroy, 1993 : 4, notre traduction). Le quartier est le produit

des circulations et ancrages du passé, ce que Simone (2010) appelle un « univers opérationnel » hérité des multiples circulations et ancrages propres aux populations exclues, en particulier les populations noires constamment chassées qui ont su créer des ancrages locaux qui marquent encore certains quartiers. Plutôt que de parler de « banlieues », de « cités », de « ghettos », nous préférons célébrer l'héritage de ces quartiers populaires avec une lecture construite et héritée autant du monde ouvrier que des constants déplacements des populations racialisées (Bacqué et Sintomer, 2002).

L'ambivalence représentationnelle — attraction/répulsion — de ces quartiers peut aboutir à la construction de puissants géosymboles, c'est-à-dire de forts symboles spatiaux pour l'ensemble de la société et pour les milieux populaires eux-mêmes (Bonnemaison, 1996) à l'image du quartier de la Maladrerie à Aubervilliers, qui fut la vitrine d'un projet architectural utopiste de la « banlieue rouge » (Bacqué et Fol 1997). Ces géosymboles sont aussi très souvent (re)mobilisés, parfois à des échelles spatiales très fines, pour valider l'ancrage d'une communauté dispersée (comme par exemple le « Petit Maghreb » à Saint-Michel). Maîtriser son image et construire un discours situé relèvent donc d'un fort enjeu pour les habitant·e·s de ces quartiers.

Les ateliers mapCollab vous proposent donc de visiter Montréal et le Grand Paris en entrant par ces quartiers populaires, présentés ici à partir du travail des jeunes lors des discussions en atelier, au travers ce qu'ils et elles ont écrit sur la plateforme mapCollab (www.mapCollab.org) et dans les capsules vidéo qu'ils et elles ont produites.

La Petite-Bourgogne

- *Even like here, where you live is like condos, no ?*
- *It is a condo but it is considered like a historical, not historical, like a heritage site.*
- *Oh yeah ? Here ?*
- *What is that, heritage site ?*
- *The whole Burgundy is a heritage site!*

«*The Negro Community Centre in Montreal's Little Burgundy district has been torn down* ». Le titre de cet article de la Canadian Broadcasting Company (CBC) du 20 novembre 2014 est sans ambiguïté. Ce qui l'est moins, c'est tout ce qui s'écroule avec le bâtiment. Tivon écrivait ceci sur la carte interactive du site internet quelques mois plus tôt: «*This is a historical landmark. The Negro Community Centre, also known as the N.C.C. was involved in many lives. This building has been vacant and abandoned for over a decade and a half. Unfortunately I did not get to experience the benefits the Negro Community Centre had to offer. What a shame.*»

En même temps, cet édifice, qui a marqué l'histoire, la mémoire et les habitant·e·s du quartier, n'a pas la même signification pour tous, comme le mentionne Imad: «*Les gens qui étaient là, pis qui vendaient leur crack tout ça, ils s'en foutaient du N.C.C. Yo! Maintenant même les jeunes s'en care de ça. Maintenant, on dirait que les jeunes se sont réveillés puis les jeunes veulent act pour plusieurs affaires.*»

La place du Negro Community Centre dans l’imaginaire des jeunes du projet mapCollab reste floue et lointaine. Ils et elles savent que c’était un lieu important et qu’il a occupé un rôle central dans l’histoire locale, à une certaine période et pour une partie de la population, mais sans vraiment savoir précisément lequel ni les détails de son histoire. Celles et ceux qui en savent le plus, comme Tivon, en gardent une image positive et heureuse, alors que d’autres, comme Imad, peuvent s’étonner de l’intérêt soudain que peut susciter le monument laissé à l’abandon pendant plusieurs années. L’histoire du N.C.C. est une bonne entrée pour découvrir le quartier de la Petite-Bourgogne : cela permet d’observer les discontinuités qui peuvent exister entre l’expérience vécue par différentes générations d’habitant·e·s, dont celle qui a participé à mapCollab, et les récits qui sont conçus par d’autres acteur·trice·s extérieur·e·s au quartier. Ce contraste est flagrant dans la grande histoire de l’activisme communautaire francophone québécois, qui fait rarement mention de la communauté noire, majoritairement anglophone, présente à la Petite-Bourgogne dès la fin du XIX^e siècle et pour qui le N.C.C. a joué un rôle important. Les membres de la communauté noire se sont mobilisé·e·s dès le début du XX^e siècle, fondant des organismes tels que l’Union United Church, le Coloured Women’s Club, le N.C.C., ainsi que le chapitre montréalais de l’United Negro Improvement Association de Marcus Garvey. Mais, comme l’exprime fortement un des jeunes dans la conversation qui ouvre cette description de la Petite-Bourgogne, «*the whole Burgundy is a heritage site!*», indiquant ainsi son attachement au quartier qui lui est précieux et qui est ancré historiquement.

Au tournant des années 1960, la convergence de différents éléments, dont le départ d’une partie de la population en raison de la destruction des logements jugés trop vétustes et la fermeture de différents commerces dans le quartier, a fragilisé la vie communautaire locale et créé un manque et une difficulté dans

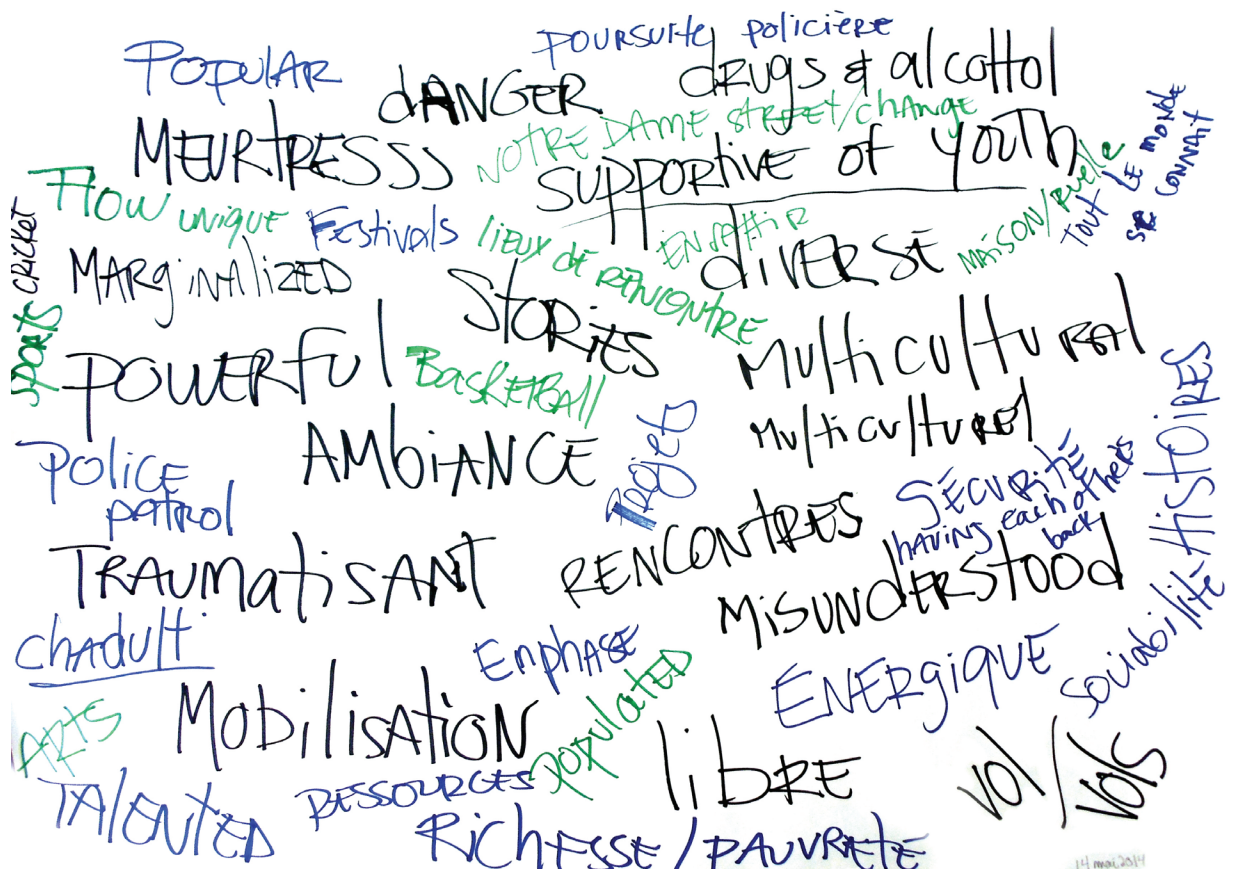


Figure 11: Nuage de mots créé par les jeunes de la Petite-Bourgogne, le 14 mai 2014

l'accessibilité aux services de proximité (Apparicio et Séguin 2006; Drouin 2012). Aujourd'hui, ce déplacement forcé de la population pour faire place aux habitations à loyers modiques (HLM) apparaît lointain et peu envisageable pour la majorité des jeunes des ateliers mapCollab et des habitant·e·s.

Pour répondre au manque de protection sociale et d'accès aux services de proximité à la suite de ces mouvements de population des années 1960, plusieurs organismes communautaires ont vu le jour au cours des années 1980. On doit ajouter à cela les épisodes de violence et de criminalité au tournant des années 2000 qui ont marqué l'histoire du quartier (Sénécal, Myrand et Dubé 2010). Les jeunes du projet évoquent une forme de banalisation

des coups de feu qui s'échangeaient à proximité du terrain de basket. Mais, «*[ce] quartier est mort* », pour reprendre les propos d'Imad. Pour eux, la violence du quartier est de l'histoire ancienne. Cependant, qu'en est-il de toutes les autres formes de violence présentes dans le quartier aujourd'hui ? En effet, au début des années 2000, les programmes sociaux visaient directement les pratiques délinquantes des jeunes hommes racialisés en négligeant les besoins d'autres segments minoritaires de cette minorité, tels que les jeunes femmes, la communauté LGBTQ, ou d'autres groupes vivant dans le quartier.

La majorité des jeunes des ateliers mapCollab constate que le quartier est un territoire genré, majoritairement réservé aux hommes, comme le note Asma : «*Pour de vrai, c'est les gars qui ont le quartier.* » Lorsque Désirée a demandé aux filles s'il y avait des endroits dans le quartier où elles se rencontraient ou flânaient, Tatiana a d'abord répondu «*Y en a pas!* » et Kabisha a rétorqué «*Not at all!* ». Même si les filles fréquentaient les parcs lorsqu'elles étaient plus petites, elles ont conclu que les activités qui s'y déroulaient étaient principalement celles des gars. Plus petites, certaines d'entre elles jouaient plus facilement dans la cour de leur immeuble. Lorsqu'elles sont dans le quartier maintenant, elles vont plutôt les unes chez les autres ou dans les organismes.

Par ailleurs, quel que soit leur profil, les jeunes de la Petite-Bourgogne partagent un fort sentiment d'appartenance et d'attachement, parfois complexe et tendu, au territoire. Elles et ils partagent aussi des souvenirs d'une enfance heureuse ainsi qu'une douleur sourde liée à la transition vers l'âge adulte, qui équivaut à un détachement progressif du quartier et de ses habitant·e·s. Ce détachement commence plus tôt pour les jeunes scolarisés en anglais puisqu'il n'y a plus d'école primaire anglophone dans le quartier. Certain·e·s choisissent d'aller à l'école en français pour pouvoir rester près de la maison. Cependant,

arrivé·e·s à l'adolescence, toutes et tous doivent quitter le quartier pour aller aux écoles secondaires environnantes en prenant le métro. Pour les jeunes de la Petite-Bourgogne, la première expérience professionnelle est souvent liée aux organismes communautaires présents dans le quartier, ce qui peut présenter des avantages comme des inconvénients. Si cela permet de s'impliquer, de « redonner au quartier » qui les a vu grandir, cela peut cependant parfois créer des situations difficiles où les relations personnelles et professionnelles s'entremêlent. Les expériences professionnelles subséquentes se vivent plutôt à l'extérieur du quartier, puisqu'il y a peu d'autres employeurs que les organismes dans le quartier.

Cette expérience commune de souffrance sourde sous-jacente dans la rupture avec le territoire, dans la recherche de l'épanouissement personnel ou professionnel, ou de la reconnaissance individuelle ou collective, ou encore dans le passage de l'enfance à l'âge adulte marqué par plusieurs allers-retours, teinte le discours des jeunes et l'âme du quartier. Nous pourrions presque parler d'un « spleen de Burgz » articulant un brin de mélancolie et un soupçon de nostalgie avec une larme de tristesse et le tout enrobé d'une touche d'espoir et d'optimisme. Il suffit de regarder la capsule d'Asma pour tenter d'approcher cette caractéristique qui ressort des enregistrements des ateliers, dont l'ambivalence est aussi bien saisie par Kabisha: « *I'm visualizing a lot of things that I could do for the community that I didn't get from the community. [...] Little Burgundy has potential for me to grow in.* »

Aujourd'hui, le quartier de la Petite-Bourgogne se positionne comme l'un des plus multiethniques et pluriels de l'île de Montréal. Cependant, si cette diversité est un atout majeur pour la vie communautaire du quartier, le profil socioéconomique de sa population doit être interrogé plus en profondeur. D'une part, le nord-est du quartier est l'un des plus défavorisés et, d'autre part,

le secteur sud-ouest accueille une proportion de la population avec les revenus les plus élevés au-dessus de la moyenne de la ville (Coalition de la Petite-Bourgogne 2014). Pour Kabisha, comme pour d'autres, il est crucial de se pencher sur le processus de gentrification qui affecte le quartier, avec l'augmentation du coût des loyers pour les résident·e·s historiques, les mesures facilitant l'accès à la propriété pour les classes moyennes montréalaises et l'influence anthropophage et grandissante des projets immobiliers qui entourent les HLM, poussant une nouvelle fois les populations à déménager (Bélanger 2010). Tivon constatera que : « *We don't relate to that... to those... to everything over there, to those people, to their cars, to their parks and their benches.* » Pour un autre jeune homme du groupe, « *everything is changing* ». Dans les ateliers, les discussions sur le nombre grandissant de condominiums longeant le canal Lachine, ainsi que les réparations esthétiques réalisées sur la façade de plusieurs immeubles de logement sociaux alors que l'intérieur reste intouché, ont mené à plusieurs débats sur la gentrification du quartier.

Ces différents aspects affectent la perception spatiale du quartier : où est-ce qu'il commence et où est-ce qu'il s'arrête ? Par exemple, les discussions sur le canal Lachine — et si celui-ci appartient ou non à la Petite-Bourgogne maintenant qu'il est entouré par les tours à condos — ont illustré les expériences vécues et les impacts de l'augmentation des disparités socioéconomiques entre les habitant·e·s du quartier, un autre résultat de la gentrification. Les frontières du quartier demeurent floues, tant sur le plan institutionnel que sur le plan informel. Commentant sur la zone sud-ouest du quartier, où sont construits la majorité des nouveaux projets d'appartements de luxe, un jeune a noté : « *It is Burgz, you know, but like, the government is basically labellizing it as Griffintown.* » On peut légitimement avancer que les limites du quartier sont attaquées de part et d'autre et affectées à différents plans allant du symbolique au physique.

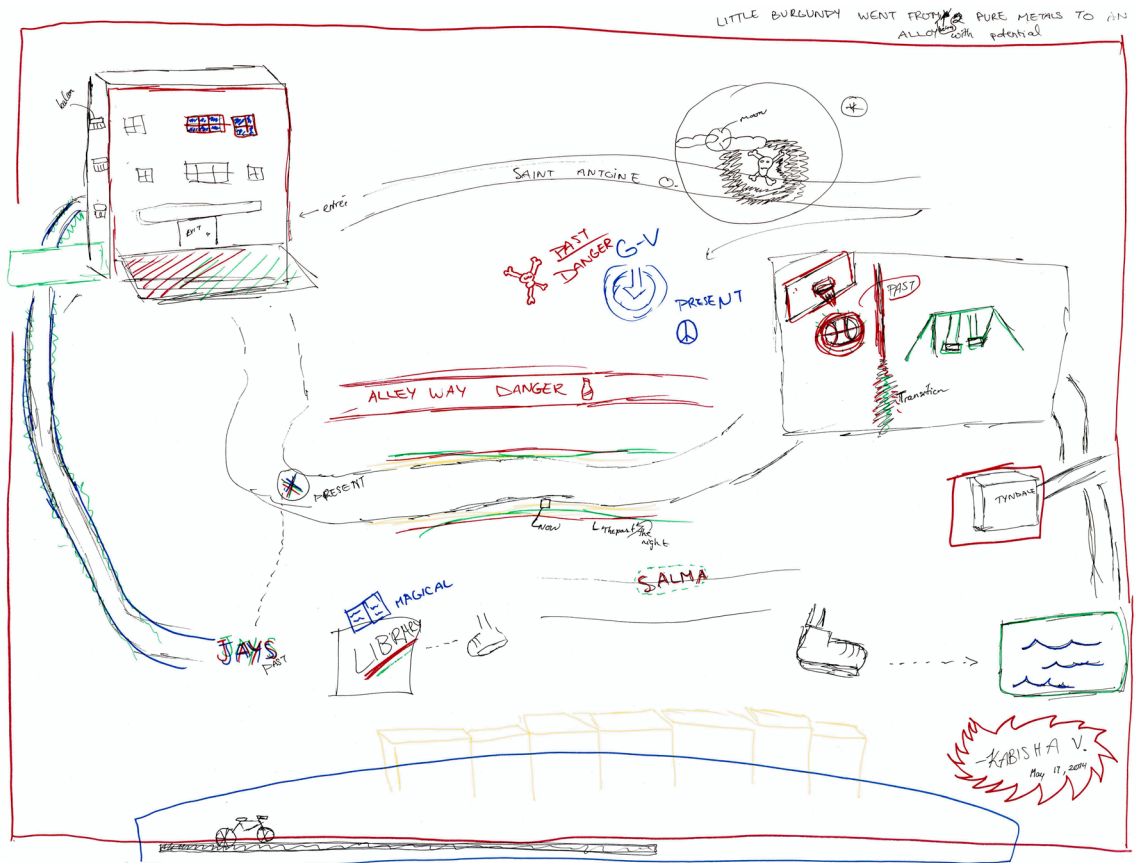


Figure 12: Carte mentale produite par Kabisha, on peut y lire dans le coin supérieur droit : « Little Burgundy went from pure metals to an alley with potential », le 17 mai 2014

En effet, les frontières articulent les enjeux sociaux et spatiaux : l'usage majoritairement masculin des espaces publics ; la barrière linguistique entre les francophones et les anglophones, mais aussi les allophones puisque le quartier accueille une population importante de nouveaux arrivants ; les inégalités sociales et économiques ; le canal Lachine, les parcs et les condos ; la rue Notre-Dame et ses commerces qui sont indirectement et très vaguement évoqués par les jeunes du projet, alors qu'ils le vivent comme une forme de dépossession et que ces espaces ciblent les segments de la population les plus aisés ; le partage de l'espace par les différentes communautés ethniques et culturelles, les habitant·e·s qui sont là depuis plusieurs générations et ceux et celles qui sont arrivé·e·s plus récemment, mais aussi toutes les autres nuances

et les ambiguïtés autour des frontières exprimées de diverses manières lors du déroulement des ateliers mapCollab. Si les jeunes ressentent de profonds changements dans le quartier, si ses frontières sont conséquemment changeantes, il n'en demeure pas moins que leur sentiment d'appartenance est fort. Sajib le dit très bien: *«Le monde sentent vraiment que Burgz c'est leur maison. Je vais pas rentrer chez toi sans rien dire, pis personne ne peut rentrer sans demander.»* Néanmoins, selon les participant·e·s de mapCollab, les disparités socioéconomiques ainsi que la gentrification du quartier ne définissent pas la Petite-Bourgogne, ses habitant·e·s ou leur sens de solidarité:

— *Moi je me suis toujours dit, OK, Burgz c'est pauvre. Quand tu rentres, financièrement on sait tous ce quartier est pauvre, on vit presque tous dans des HLM et tout, mais quand tu grandis tu te dis, comme, ce quartier il y a beaucoup de bonnes personnes, des personnes qui veulent changer le quartier, puis c'est ça qui fait du quartier qu'il est riche.*

— *On est la richesse du quartier.*

— *Burgz is a place where you walk down the street, and you see people, like you could live in Westmount for ten years and never talk to the person that lives 5 houses down from you, but in Burgz you see someone and you say hello every day like: Comment ça va? Everybody you know, c'est tout le monde se connaît.*

— *That's richness! That's richness!*

— *Like, you shouldn't feel uncomfortable to ask your neighbour for an egg or a cup of sugar, you know, you should feel like no problem to ask someone for something, if you feel uncomfortable, that's not right.*

— *Voilà notre richesse!*

— *Yeah, for real!*

[...]

— *Ma définition de la richesse c'est quelque chose que les autres ne peuvent pas acheter, puis je trouve que dans ce quartier il y a vraiment quelque chose de spécial que je trouve pas ailleurs.*

Pour les jeunes participant·e·s de la Petite-Bourgogne, le quartier est surtout le lieu de leur enfance ou de leur adolescence, là où ils et elles ont passé de bons moments et des moments plus difficiles, là où ils et elles se sentent chez eux : « *Je me sens libre comme dans mon pays* », soulignera Maria ; une expression que l'on retrouvera également à Saint-Michel de la bouche de Ouali. On l'évoque comme un espace qui s'apparenterait à un village urbain dans les récits de leurs expériences, où les relations sociales sont axées sur la proximité. Un lieu d'où l'on peut s'évader en restant posté·e à sa fenêtre, avant d'être appelé·e ou sollicité·e par une connaissance qui passe par là et signale sa présence par un coup de sifflet.

Certain·e·s s'en écartent pour vivre leurs aventures en dehors du quartier, d'autres vivent leurs premières expériences amoureuses sur les bords du canal Lachine, loin des regards, avant de quitter à leur tour le quartier à la recherche de débouchés. La Petite-Bourgogne reste un lieu de passage, de brassage, de mouvement et de transitions, marqué par les transformations plus récentes et plus éloignées ; celles qui ont laissé des traces sur les corps, dans les mémoires et dans l'espace ; celles que l'on raconte avec un spleen particulier sur un air de musique, dans un *spoken word* ou sur un banc.

Les mots choisis pour décrire le quartier reflètent souvent ces dichotomies : amour/haine, hauts/bas, obstacles/croissances, danger/potentiel, ou comme Chris le suggère sur le site internet, « *from fun to tears* ». Ces dichotomies servent à différencier le passé du présent, parfois à marquer des fluctuations plus momentanées

dans leurs ressentis face à un lieu ou un moment spécifique. En expliquant leur quartier, les jeunes théorisent. Ils parlent de dialectique: la thèse et son antithèse produisent une synthèse. Les événements douloureux produisent toujours, selon eux, une solidarité locale, une nouvelle compréhension du monde.

Little Burgundy

(traduction du texte précédent pour les anglophones du quartier)

- *Even like here, where you live is like condos, no?*
- *It is a condo but it is considered like a historical, not historical, like a heritage site.*
- *Oh yeah? Here?*
- *What is that, heritage site?*
- *The whole Burgundy is a heritage site!*

The multicultural neighbourhood of Little Burgundy may have a lot of history, but many of the physical markers of this history are being erased one street at a time, one building at a time. On November 20, 2014, the Canadian Broadcasting Corporation published a story under the headline: “The Negro Community Centre in Montreal’s Little Burgundy district has been torn down.” The N.C.C., as it was popularly known in the area since it formed in 1927, is no more. What remains ambiguous however, is everything else that fell with the building. On the mapCollab project website a few months earlier, Tivon had written the following comment: “*This is a historical landmark. The Negro Community Centre, also known as the N.C.C. was involved in many lives. This building has been vacant and abandoned for over a decade and a half. Unfortunately, I did not get to experience the benefits the Negro Community Centre had to offer. What a shame*”.

Although the N.C.C. and the building that housed it clearly left their mark in history, the memories and meanings attached to the place vary greatly between the residents of the neighborhood. As mentioned by Imad: “*Les gens qui z’étaient là, pis qui vendaient leur*

crack tout ça, ils s'en foutaient du N.C.C. Yo! Maintenant même les jeunes sont care de ça. Maintenant, on dirait que les jeunes se sont réveillés puis les jeunes veulent act pour plusieurs affaires”. The Negro Community Center occupies a somewhat distant and fuzzy place in the imaginaries of the mapCollab project participants. Some of them know that the N.C.C. was an important organisation which occupied a central role in local history, at a particular moment and for part of the population, but they do not know the details of that history. For many, this history too has been lost as the building was vacant since the early 1990s. The youth who know most about it, like Tivon, retain a positive and happy image of it, while others, like Imad, are surprised at the sudden interest in a monument which has been abandoned for more than two decades.

The history of the N.C.C. is a good starting point to discover the Little Burgundy district because it allows one to observe the lived discontinuities or ruptures that may exist between the different generations of residents, including those who participated in mapCollab, as well as the differences between the stories created by actors inside or outside of the neighborhood. This contrast is striking when looking at the public history of Francophone community activism in Quebec which rarely mentions the mainly Anglophone Black community of Little Burgundy, which called Little Burgundy home since the late 19th century and for whom the N.C.C. played a key role. The Black community was active and mobilized to respond to community needs and life conditions, founding many community organizations such as the Union United Church, the Coloured Women's Club, the NCC, and the Montreal Chapter of Marcus Garvey's United Negro Improvement Association.

At the turn of the 1960s, the convergence of different elements, including the departure of a wide section of the neighbourhood population due to highway construction and the demolition of

tenement housing as well as the forced closure of many businesses, weakened local community life. It also undermined local services (Apparicio and Séguin 2006; Drouin 2012). The result was the dispersal of Montreal's Anglophone Black community. Today, this history of forced displacement appears distant and hardly visible for the majority of the youth who took part in the workshops.

In response, a number of community organizations were created in the 1980s. The more recent history of the area was marked by episodes of violence and crime at the turn of the 2000s (Sénécal, Myrand and Dubé 2010). The participants of the project repeatedly evoked, as sometimes banal everyday memories, the sounds of the gun shots that were exchanged near the basketball court during this period. For some, like Imad: “[ce] quartier est mort”. For others, the violence of the neighborhood is no longer part of their present. We have to ask ourselves, however, if this can be said of other forms of violence? The early 2000s saw increasing numbers of social programs aimed directly at the delinquent practices of young racialized men, while the needs of other segments of the population such as young women, LGBTQ youth, or other minorities inside the neighborhood remained somewhat neglected.

In the mapcollab workshops, youth told us that public space is highly gendered in the neighbourhood. Outside spaces were primarily occupied by young men, as observed by Asma: “Pour de vrai, c’est les gars qui ont le quartier”. When Desiree asked the girls if they felt like there were places in the neighbourhood where girls could hang out or meet up, Tatiana answered: “Y en a pas!” while Kabisha said “Not at all!” Although the girls did hang out at the park when they were younger, they concluded that the activities happening there were those of the guys. They spoke of going to each other’s houses, being involved in organizations or playing in their backyards when younger. Yet most of the young men and

women strongly identified with Little Burgundy — also called “Burgz” by many — as a whole. Young people shared happy childhood memories as well as more recent anxieties about their transition to adulthood, which required that they detach from the neighbourhood. This process begins earlier for English-speaking children, as there is no longer an elementary school in the neighbourhood. Some choose to go to school in French, in order to stay closer to home. Everyone has to leave however for high school, with most travelling by metro to neighbouring Saint-Henri. School and later, work, thus mark the first transitions out of Little Burgundy.

The role of community organizations to young people is therefore essential, providing them with a place to stay connected with place and with one-another. Furthermore, those organizations often provide them with their first professional experiences, which can sometimes come with challenges. Whereas it allows one to ‘give back’ to the organizations where one might have spent part of his or her childhood, it also sometimes make for complicated situations where personal and professional relationships are entangled. So whether it be related to the search for personal or professional fulfillment, individual or collective recognition, or to the transition from childhood to adulthood marked by several round trips in and out of the neighbourhood, this common experience of underlying angst, stemming from the necessary rupture with the territory, tints the discourse of many young people and the soul of the neighborhood. We could almost speak of a “Burgz spleen” articulating a touch of melancholy and a hint of nostalgia with a tear of sadness, all coated with a touch of hope and optimism. One only needs to look at Asma’s short video to try to grasp this “spleen” which emerges from the recordings of the mapCollab workshops. This ambivalence is also captured by Kabisha: *“I’m visualizing a lot of things that I could do for the community that I didn’t get from the community. [...] Little*

Burgundy has potential for me to grow in”.

Today, the Little-Burgundy district is considered as one of the most multiethnic of the Montreal island. However, if this diversity is a major asset for the community life of the neighborhood, the socioeconomic profile of its population must be examined more thoroughly. On the one hand, the northeastern part of the district is one of the most disadvantaged, while on the other hand, the southwest sector is home to a proportion of the population with the highest incomes above the city average (Coalition of Little Burgundy 2014). For Kabisha, as for others, it is crucial to look at the process of gentrification that affects the neighborhood, with the increased rental cost for historic residents, the implementation of measures facilitating homeownership for Montreal’s middle-classes alongside the increasingly large-scale encroaching of the new private housing condominium projects surrounding the public housing buildings, once again pushing people to move out of the neighbourhood (Bélanger 2010). Tivon observes that: *«We don’t relate to that... to those... to everything over there, to those people, to their cars, to their parks and their benches»*. For Chris, *«Everything is changing»*. In the workshops, the discussions about the increasing numbers of condo projects along the Lachine Canal, as well as the fact that some of the HLM buildings facades are being redone while the inside of the buildings and apartments remain the same, brought on many debates about the growing gentrification of the area.

Those different aspects affect the spatial and geographical perception of the neighbourhood: where does it begin and where does it end? For example, the discussions about the Lachine Canal — and if it belonged or not to Little Burgundy since it is now surrounded by high-end condominium projects — highlighted the lived realities and impacts of increasing socioeconomic disparities between the residents of the area, another result of gentrifica-

tion. The boundaries of Little Burgundy therefore remain fuzzy, both at the institutional and informal levels. Talking about the south-west area of the neighbourhood, where most of the new condo projects are being built, Chris observed: “*It is Burgz, you know, but like, the government is basically labellizing it as Griffintown*”. We can thus posit that the neighborhood boundaries are attacked on all sides and affected at different levels, ranging from the symbolic to the physical. Indeed, the boundaries articulate the social and spatial issues at play in the daily experiences in the territory: the predominantly male use of public spaces; the linguistic barrier between Francophones and Anglophones, but also with Allophones since the neighborhood welcomes a large population of newcomers to the country; social and economic inequalities; the Lachine Canal, the parks and condos; Notre-Dame street and its businesses which are indirectly mentioned by the youth of the project, while they live a form of dispossession because those spaces target the most affluent segments of the Montreal population; the sharing of space by the various ethnic and cultural communities, including the inhabitants who have been there for several generations and those who have arrived more recently; but also all the other nuances and ambiguities around the boundaries expressed in various ways during the course of the mapCollab workshops. Even if young people experience the profound changes of the neighborhood, and its boundaries are constantly changing, for many the sense of belonging and of spatial identity is nevertheless very strong. Sajib stated it clearly when he says: “*Le monde sentent vraiment que Burgz c’est leur maison. Je vais pas rentrer chez toi sans rien dire pis, personne ne peut rentrer sans demander.*” Nevertheless, according to the mapCollab participants, the gentrification and socioeconomic disparities experienced in Little Burgundy don’t define the richness of the neighbourhood and its inhabitants or their sense of solidarity:

— *Moi je me suis toujours dit, ok, Burgz c'est pauvre. Quand tu rentres, financièrement on sait tous ce quartier est pauvre, on vit presque tous dans des HLM et tout, mais quand tu grandis tu te dis, comme, ce quartier il y a beaucoup de bonnes personnes, des personnes qui veulent changer le quartier, puis c'est ça qui fait du quartier qu'il est riche.*

— *On est la richesse du quartier.*

— *Burgz is a place where you walk down the street, and you see people, like you could live in Westmount for ten years and never talk to the person that lives 5 houses down from you, but in Burgz see someone and you say hello every day like: Comment ça va? Everybody you know, c'est tout le monde se connaît.*

— *That's richness! That's richness!*

— *Like, you shouldn't feel uncomfortable to ask your neighbour for an egg or a cup of sugar, you know, you should feel like no problem to ask someone for something, if you feel uncomfortable, that's not right.*

— *Voilà notre richesse!*

— *Yeah, for real!*

[...]

— *Ma définition de la richesse c'est quelque chose que les autres ne peuvent pas acheter puis tout, puis je trouve que dans ce quartier il y a vraiment quelque chose de spécial que je ne trouve pas ailleurs.*

For the participants of Little Burgundy, the district remains the place of their childhood or their adolescence, where they lived good and also more difficult moments. It is the formative place where they feel most at home and able to be themselves: “*Je me sens libre comme dans mon pays*”, said Maria, something that Ouali also says about Saint-Michel. Through their narratives and

participants' experiences, Little Burgundy is evoked as a space that could resemble an urban village, where social relations are anchored in proximity. A place from which one can escape while sitting at his or her window before being called by a known passer-by signaling his or her presence and mutual recognition by a whistle.

Some of them experience their adventures outside of the neighborhood, others live their first love experiences on the banks of the Lachine Canal, far from the gaze of people they know, before leaving the neighborhood in search of opportunities. Little Burgundy remains a place of both anchor and transition, of mixing and of movements marked by the more recent as well as the more distant transformations. The transformations which have left their traces on bodies, in memories and in spaces; those that are told with a particular spleen on a musical track, in a spoken word or on a bench.

The words chosen to describe the neighborhood often reflect those dichotomies: love / hate, ups and downs, obstacles / growth, danger / potential, or as Chris suggests, «*from fun to tears*». Those dichotomies serve to differentiate the past from the present, while sometimes marking more momentary fluctuations in the feelings participants faced in specific places or moments. While attempting to grasp and explain their neighborhood, young people theorize. They speak of dialectics: the thesis and its antithesis produce a synthesis. According to them, the painful events always produce a local solidarity, a new and complex understanding of the world.

PETITE-BOURGOGNE WHERE MY MIND NATURALLY WANDERS

par Jarad

I grew up in Little Burgundy. I have lived there ever since I was born. I've been living in the same house on the same street pretty much ever since my parents moved in with me when I was a baby.

I decided to do a photo series because I think I see things differently than other people. By using a camera I can tell stories through images that people might not see the meaning of.

I feel like I can say more with pictures. It allows me to express myself in an artistic and visual way. Some of the things I focus on the most when I walk around are: the way the light hits an object, details in architecture, industrial landscapes, symmetry, patterns, and contrast. This is just where my mind naturally wanders.

The following photo series revolves around me having been in the same place and having witnessed changes. The photos around the number (my address number) represent a central point for me, from which I see all the changes happening around me in the neighborhood. As you get older you start to see things differently. When I was a kid I would walk down the street and not pay attention to things that I would otherwise notice as I got older.

The pictures tell the story of change through my eyes.

They represent the places that are significant for me. These are the places to reflect and clear my mind and the important landmarks that have played an important role in my early adulthood.

They also show the places where fond childhood memories were made. Having parents who sheltered me from violence.

The pictures also tell how outsiders view the neighborhood vs. how I view the neighborhood.

They represent the passing of time and decreasing violence.

Lastly, my house represents a central place from which I see the neighborhood evolve.

SIGNIFICANCE



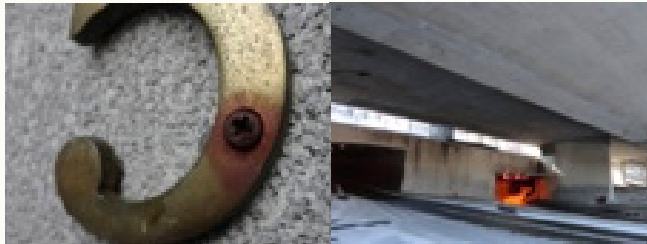
CHILDHOOD



PERSPECTIVES



HISTORY



CHANGE



LA PETITE-BOURGOGNE de Kabisha

Little Burgundy and me.
We're sort of inextricably attached.
It's not negotiable.
It makes me, and I make it.
Though, this attachment is a complex,
multi-angled one.
It's rigid, in a sense.
As much as I try to pry myself from it,
I can't.

And as much as certain parts of
Burgundy,
like the gentrifiers,
and
the louder, insider voices,
are trying to take up our spaces,
erase our faces
from all of these places
trying to remove me from it,
I'll still be forming it,
molding it,
into something of mine.
My presence is here,
my memories have been formed,
and are being formed.
Though,
at the same time,
it's as if I'm not supposed to be.
As if Burgundy
shouldn't be formed
or molded
by me.
As if Burgundy doesn't belong to me,
but to remove me,
my presence,
my being from Burgundy,
it can't be.
'Cause we're
inextricably attached.

The attachment is malleable.
I can,
in some ways,
to an extent,

choose how to be part of Burgundy,
but at the same time,
the rigidity limits me,
setting my boundaries.
Boundaries I can never cross.
Boundaries that can't cross me.
Like a place that sometimes convinces
you
that this is home
this is where you belong,
but then it reminds you,
that it doesn't want you.
Or that you're part of it,
but not an important,
or a significant part.
You're not a part that makes up part
of the soul.
You're a part that makes up the
outside.
The other stuff.
The not so important stuff.
Like you're just a number,
so you belong,
...
on the outside.
The periphery.

See,
throughout the mapCollab project,
I've listened to and spoken about
how others construct the neighbour-
hood.
Those who don't live here,
and some who do live here.

There are some in Burgundy,
they live behind the picket fences, or
more so, the gated condos,
with circular windows.
The condos you walk by,
when the sun is setting.
Walking, you get a glimpse of their
lighted window,
seeing their IKEA furniture,

like on TV. Just like on TV.
They drive through, in their polished
cars.
Their inside, but outside.
They reside in an exclusive,
protected, Burgundy. They are the
inside-outsiders.
And there are others still. The
external others,
The outside-outsiders.
The ones who don't live in Burgundy.
Those who refer to our Burgundy
as a chic, trendy place.
A place for a Friday's night out.
Cluck, cluck, cluck.
Their shoes
on our sidewalks.
The shoes that hold the people
who never want to learn
of who else lives here.
Of our actual stories,
not the invented,
reduced stories
they make of us.
When they walk by me
When they see my skin
and my clothes,
and my stride (sometimes hunched
over),
and my eyes.
As they're sometimes filled
with anger
and resentment,
often times,
with furrowed,
heavy-set,
eyebrows,
that add a sternness
to the eyes.

Sometimes
my eyes wander
with mere curiosity.
Do these others know?
Do they know what they're doing?
As they're walking down this street,
down Notre-Dame?
Do they look at me,
and think

'that one CLEARLY doesn't belong
here.'

I think I've seen it.
In their eyes.
A couple times.

My Burgundy
doesn't reflect the narrative from the
outside.

The narrative premised on an
ignorant,
reductionist outsider rendition of the
neighbourhood.

A narrative that will not cease
to objectify us.

We are the 'other',
the helpless poor,
the less than human,
the incapable
in the outsider's narrative.

They miss out. Those who write our
stories for us,
thinking they know our beginnings,
middles, and ends.

Thinking our stories are as simple as
what they've heard in
quick, depthless public discourses,
discourses run by people who are
more like them,
people who are
outsiders:
extracting their chosen pieces
from our stories.

These outsiders,
they are not us insiders.

They cannot,
they do not
relate to us.

They miss out on the strength that
emerges out of rubble.

They miss out on the stories of
resurgence,
and celebration. They miss out on
humour that erupts
from the lowest points of our bellies.
They miss out on complexities and
specificities.

But...
Here I am,
speaking as part of Burgundy.
As if I feel like I'm wholly
Burgundy
is wholly me.
But we're not that.
We can't be that.
It's just too complicated to be that.
Like I said,
There are boundaries that I can't
cross.
And boundaries that can't cross me.

During the project,
when we discussed perceptions of
Burgundy
held by those who don't understand,
who aren't us.
Those who cannot,
do not identify as us,
with us and their narratives,
their ideas and notions
of us
for sure got me riled up,
protective even,
of "our" Burgundy.
It's funny how the external—
the outside-outsiders, the inside-out-
siders—
can strengthen your attachments,
internally.
Can fortify the strength of a commu-
nity.
The 'we're all in this together' kind of
feeling.

But I think what got at me,
kind of ripping me to shreds at times.
Was this idea of my being part of
Burgundy,
but knowing,
feeling,
'we're [not] all in this together'.
I know — I've known —
it's more complicated.
Way more complicated.
It can't be that.
It can't be a

uniformity,
with absolute equality.
Our specificities are numerous,
hierarchies are present,
power is held,
stories are broken
crushed,
and burned
...
or nearly so.

The Burgundy invented by those who
cannot and do not
identify with us was something I'd
grown accustomed to.
But this narrative that insists
on a fissure-less community,
the Burgundy family,
is a narrative I've been chasing after,
trying to catch
before I disappear,
before it leaves me and I lose it.
This is a narrative I've heard from the
inside,
not the outside, from the heard-
insiders.
By people who live within Burgundy.
By people who are wholly part of
Burgundy,
the 'community'.
It's Burgundy as a place of love
and strength
and trust
and understanding.
It's the Burgundy where
people've got each others' backs.
Where each looks after the other.
Where smiles are used to warm,
to strengthen each other,
to let the other know that 'It's tough
now,
but you,
we
will get through this'.
Although this narrative holds truth,
it is not, by any means,
the only truth.
It is by far the only truth.
The problem is- —

my problem is
it is the overwhelming,
unquestioned truth.

And this is what I was fighting during
the project,
and
throughout my life in relation to
Burgundy,
up to the present day.
I've been trying to write my own
narrative.

Take the pen back from the majorities
on the outside and inside,
To write over the power-stained
narratives.

I've been trying to listen to my own
narrative
to understand it,
and perhaps, most importantly,
to validate it,
despite it being incoherent with the
collective
outside representation
as well as the collective
inside representation of the neigh-
bourhood.
Challenging notions of Burgundy
as told by others,
the power-wielding majorities.

The outside's narrative of Burgundy
as a place for the helpless,
the inside's narrative of Burgundy
as a space where othering of each
other,
power over another,
doesn't happen
are narratives I want--
I need
to disrupt.

The latter
the idea of the Burgundy family,
of inner solidarity
pisses me off most.
Because the latter is what I've been
chasing after,
but really,
it's not mine to chase after,

it doesn't make sense that I chase
after it
because I'll always be conflicted.
And it may sound as if some easy,
nice, reasonable, reflexive discussion
about Burgundy and
how it makes me and how I make it
goes on in my head,
but the reality is,
it's a series of layered yells,
that are silenced on my outside,
twice over,
by the outside and the inside.
Because Burgundy,
if thought of as a collectivity,
is home to complexities
caused by specificities.
My seemingly isolated experiences
are contrasted with collective
experiences.
But it's also not that simple.
It's isolated, but merged, at times, at
moments,
with the collective's.
But overwhelmingly, it's isolated.
Very seldom reverberated.
And that's what's so frustrating.
It's like I start explaining.
But then there's no echo.
The idea of community
of collectivity,
of 'we're all in this together,
equally'
puts a blanket over
the fractured, fragmented,
assumptions
that permeate Burgundy.
The Burgundy that didn't care about
me
when I was growing up.
The Burgundy that doesn't acknowl-
edge
the marginalized among the margin-
alized.
The Burgundy that renders me a
symbol of
weakness and muteness.
The Burgundy that pushed me to the
outskirts
and blamed me for being pushed.

See,
my attachment with Burgundy is
one of anger,
appreciation,
mistrust,
and love.

It's looking to belong
and finding that belonging in spaces
and places
where I got a little closer to what I'd
been chasing.
The 'we're here for you'
type-a feeling.

But then it's also,
thinking that I finally found that
belonging.

But then
knowing
feeling
that something's not right,
that there're unspoken barriers in
Burgundy
that I'm not supposed to cross.
Things I'm not supposed to say.
Questions I'm not supposed to ask.
Observations I'm not supposed to
make.
Knowing that I don't really belong.
That I will never 'belong' in their
Burgundy.
I can belong in my Burgundy,
where I understand isolation,
and I understand the why behind the
isolation.
But I can't belong in theirs
where the why is inexistent,
where the why is not a possibility.

I will not play a puppet's part
in their Burgundy that renders us,
me
mute without a story.
Mute without a history.
Mute without histories.
I will not be part of their Burgundy
that homogenizes all of us,

all of me,
all of our stories
so they can fit us into their ready-
made side character roles.
SO their Burgundy will be easier to
handle.

So we are just a nuisance, characters
with a couple-lines.

I will not be part of their Burgundy,
that shoves us into a muteness that
causes the degradation,
the de-legitimization,
the blanketing over
of our stories.

I will not be part of a Burgundy
that glosses over existent
power structures that render many
marginalized among the marginal-
ized.

I do not want to be a part of that
Burgundy.

So there I was,
during the mapCollab sessions
trying to figure out
how to word all of this, I still don't
know.

There's a lot left unsaid.
There was a lot left unsaid.
My thoughts are still in fragments,
linked by feelings.

I recognized the anger I felt
as being
disjunct
in many places,
from
the happiness,
the nostalgia,
the feelings
of collective community
expressed by most.
My lack of words,
blurred stories,
my not knowing how to communicate
the anger,
of not knowing how to say
'I can relate to you,

but I've also had this scolding anger
since I was young. An anger that
keeps being revived.'
A revival fueled by thoughts of
how this supposed community
glosses over the marginalization of
many
by labelling us as mute.
mute.
mute.
mute.
silence.
expressionless.
mute.
mute.
mute.
'She chooses to isolate herself'
'they choose to isolate themselves'.
NO
my silence, our silence
my so-called muteness, our so-called
muteness,
is a form of cautious resistance.
It is a cautious resistance that knows
that when it speaks,
its words may shake the very ground
it walks upon.
My resistance, our resistance
is a consequence of our recognition
of words left unspoken,
of barriers left unbroken.

How do I explain
and understand
my attachment with Burgundy
with all its complexities and specificities?
The 'I am part of Burgundy, but I am
not.'
How do I understand and explain
being overwhelmed
by the dominant notions of Burgundy.
Notions that are not mine to hold,
that I can't hold.
Notions I refuse or
notions I am not allowed to hold.
How do I understand and explain
the reasons behind why my notion(s)
of Burgundy are so difficult

to understand?
How do I start understanding that
just because
I can't communicate
my thoughts and feelings,
it doesn't mean that what I think,
what I feel
holds no truth?
How do I explain this persistent
discomfort,
which I understand,
but is glossed over by others?
and worse...
glossed over by myself,
at times,
because it doesn't fit the majority's...
Thinking I'm the one who has done all
the wrong, perceived all the wrong,
that we the mutes
have done all the wrong, perceived all
the wrong.

*Kabisha: "we moved in and we'd never
really got comfortable"*

Int: "Until now?"

*Kabisha: "No, I don't think there's ever
like, I don't know, it's ever been
comfortable"*

And with all this anger
and exasperation
left unexplained,
by me,
but explained,
by the collective,
by those who
hear their own notions of Burgundy
reverberated
on other teeth.
How do I take it back?
How do I take mine back?
How do I write my own narrative?
My own story?
Without the collective
in my ear?
Maybe this...
may be.
the first step.
With my increasing awareness,

recognition,
recollections of experiences,
and memories,
the strength and form of my attachment with Burgundy is in constant flux,
shape-shifting.
Ping-ponging side to side. Racking my brain at times.

These words I write,
these words I say,
conveying my inferences,
they are not fixed in time, in space.
I won't let them be.
This is me,
right now,
in the present.
I speak for myself,
as an interpreter of the self,
of the collectives.
There are moments when I use us and they or those or them,
and these are my conceptions,
my categorizations.
I hold no ultimate truth.
I contribute to the plurality of truths.
My attachment with Burgundy changes through time.
What I am saying now is different from what I have felt before and what I will feel in the future.
I find new ways of understanding things,
I find missing puzzle pieces and other singular pieces that don't fit anywhere.

Kabisha: "For the fifteen years or the thirteen years before I joined DESTA, there was never a time in the neighborhood where I felt comfortable, where I felt like I belonged. Until I joined DESTA" ... "Little Burgundy wasn't home until a couple years ago."
This was a couple months back.
DESTA made Burgundy more of a

home for me.
They've taught me that there's space for me in Burgundy,
bringing me into the center of the word community.
And it is here where my anger, trust, mistrust, gratitude,
strength, and weakness collide.

Although DESTA has taught me that the community feeling I've been chasing after is possible,
it has at the same time in a different way,
in an implicit way,
seldom explicit,
taught me that there are moments,
maybe lifetimes,
when I must keep my silence.
Because if I were to speak, this is the ground I would shake.
Because when I spoke,
the shaken ground hurt me more than it shook them.

Kabisha: "...like a one hundred and eighty degree turn from when I joined DESTA." — a reflection of how I felt about Burgundy, on my inside. Of how my Burgundy changed. Of how differently I understood Burgundy after joining DESTA.

Thinking back,
I wouldn't describe the change as so big,
as so certain, so sure.
It's more like a speedometer,
but not measuring speed.
The pointer jolts from one extremity to the other,
and to everything in between.
Measuring
how comfortable, how part of Burgundy I feel.
Measuring
how close to the periphery I am.

After joining DESTA,
that pointer has a greater tendency
to go to the other side,
where I feel part of the core,
the 'community',
but I want to undo what I'd said.
Because it's not that secure.
I'm not part of the core,
definitively, unquestionably.
I'd still say I'm part of the periphery.

Throughout the mapCollab process,
I remember that every time I said
Burgundy
or a variation of the name,
I'd have a synaptic flinch,
or maybe a synaptic back-and-forth.
Because I would contemplate saying
"Burgz" or "Burgundy."

"Burgz" isn't mine to say though.
Transforming Burgundy to Burgz.
It's like
'homifying' that word.
Making it into home.
Twisting it,
molding it
making it yours.
Adapting it to fit you.
But "Burgz" doesn't fit me.
So I think I refuse it.
or maybe, I have no other choice
but to refuse it.
Our incompatibility
is also due to my knowing that
if I said it, when I say it,
I don't fit it.



Figure 13: Effet labyrinthe à la Maladrerie.
Le plan qui aide à s'orienter

La Maladrerie

— D'toute façon, la police et la mairie, ils ont travaillé ensemble, parce qu'ils ont fait des travaux. Toute la Mala, [...] avant c'était pas comme ça. Ils ont fait des travaux partout. Et ils ont bloqué toutes les sorties. [...] La Mala c'est un labyrinthe. Quand la police elle venait, c'était fini, quand quelqu'un rentrait dans la Mala, c'était fini. [...] Y'a trop de chemins, tu passes là, t'arrives là-haut, tu passes comme ça, t'arrives là-bas [...].

— Et ils ont fait quoi comme travaux, du coup ?

— Ils mettent des grilles partout, ... [...]

— Des codes partout...

— Par exemple, ils ont mis des grilles, là. De ce côté-là, c'est peint, de l'autre côté, c'est pas peint. Genre, ils ont juste fait...

— [Une] séparation !

La cité de la Maladrerie est un espace urbain caractérisé par une architecture particulière. Elle a été construite entre 1975 et 1984 sous la direction d'une architecte, Renée Gailhoustet, dont la vision se voulait en rupture avec les codes traditionnels des grands ensembles français. Au début des ateliers, certains jeunes racontaient que l'architecte se serait suicidée après la construction de la Maladrerie. Cette rumeur sur le quartier, comme il en existe tant d'autres (voir la capsule de Mariam et Aissatou, mapCollab.org) participe à l'imaginaire local. Au départ, c'est un ensemble d'habitat social à l'architecture originale très valorisée

au moment de sa construction. Pour la municipalité et pour l'architecte, il s'agissait de construire un quartier différent, qui, contrairement aux grands ensembles, ne serait pas monofonctionnel ; où tous les logements seraient différents, auraient chacun une terrasse plantée, où les habitants pourraient investir les espaces verts collectifs et où on pourrait se perdre et se cacher.

L'idée était aussi de construire un quartier de mixité sociale et de maintenir et d'attirer les classes moyennes, dans une ville qui se paupérisait, avec par exemple la présence d'artistes logés dans des ateliers-appartements en rez-de-chaussée aux grandes baies vitrées ouvertes sur l'extérieur. Mais cela n'a pas fonctionné ainsi. Les classes moyennes ne sont venues habiter que les premiers immeubles réalisés et les ont vite désertés, comme dans beaucoup de quartiers d'habitat social (Blanc 2004). Les artistes ont occulté les grandes fenêtres de leur atelier. La Maladrerie a été vite investie par des ménages plus pauvres et issus de l'immigration, majoritairement les populations d'origine subsaharienne et maghrébine liées à l'ancien empire colonial français, qui, pour beaucoup, venaient de logements insalubres. Aubervilliers a été depuis le début du 20^e siècle une ville d'immigration qui a d'abord accueilli une immigration française et européenne. Les militant·e·s du FLN y ont été accueilli·e·s et soutenu·e·s pendant la guerre d'Algérie. Plus récemment, sont arrivé·e·s des « Sri Lankais·e·s » qui jouent au cricket dans les espaces publics partagés, ce qui peut créer quelques conflits (par exemple dans le parking présenté dans la capsule de Sédiba) et des Chinois qui travaillent dans une grande zone de magasins de vêtements en gros mais qui sont encore peu présents dans l'habitat social. Ces populations issues de l'immigration sud-asiatique viennent bousculer l'écologie urbaine locale, tout en subissant une forme d'invisibilité sociale (Moliner 2009), trahissant ainsi les transformations récentes de l'immigration française, basée historiquement sur un modèle post et néocolonial et évoluant vers un modèle plus néolibéral. Mais les

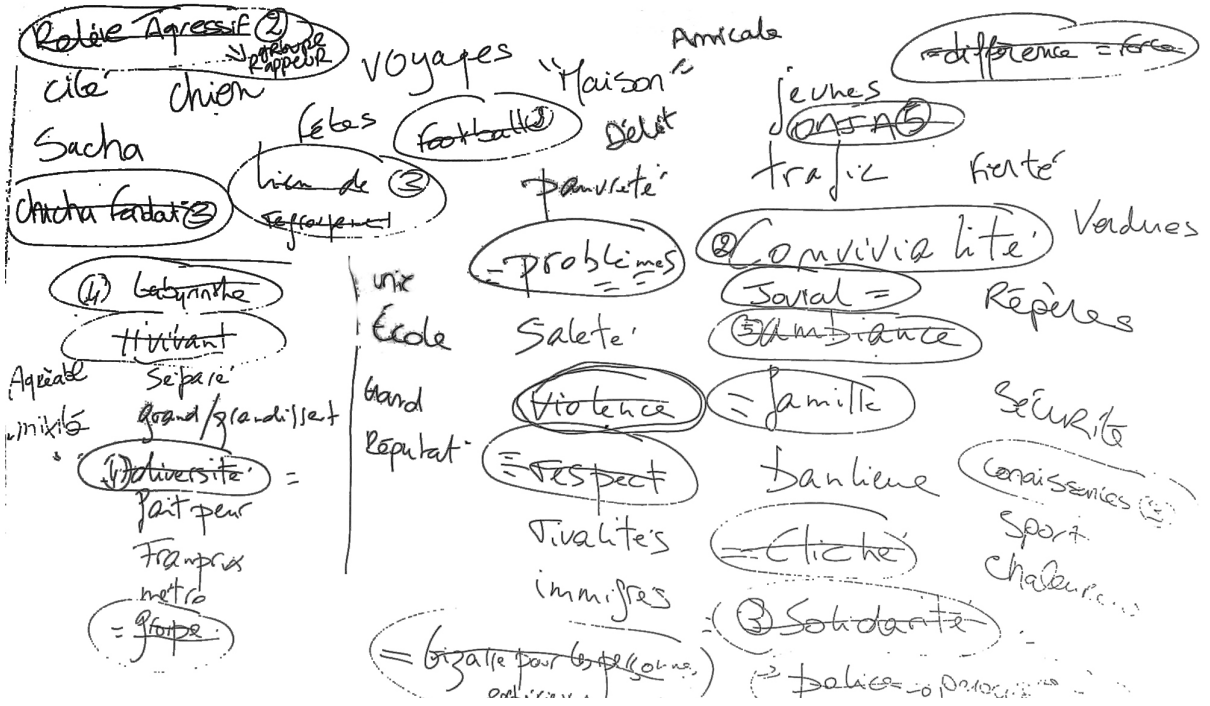


Figure 14: Nuage de mots créé par les jeunes de la Maladrieries

agressions subies par plusieurs personnes appartenant à la communauté chinoise ont mis dans le débat public et médiatique la question de leur place dans la ville. Cette invisibilisation est également mentionnée par Kabisha à la Petite-Bourgogne à Montréal lorsqu'elle exprime comment son quartier, souvent associé aux populations noires anglophones, est rarement décrit en rapport aux populations sud-asiatiques.

Comme à Montréal, la diversité du quartier est une caractéristique souvent citée par les jeunes de la « Mala », qui la considèrent comme une ressource : « la diversité des origines nous rassemble », ce qui ne les empêche pas de remarquer qu'il n'y a pas de « blancs » au collège. Le groupe avec lequel nous avons travaillé est mixte et pluriel avec une prédominance de jeunes filles venant de familles maliennes et sénégalaises et qui ont pris une place centrale dans l'animation du groupe. Une des perspectives à explorer, souvent ignorée dans les recherches sur les jeunes des quartiers populaires, est la pluralité ethnique et culturelle de leur famille

et particulièrement à partir du point de départ de leur trajectoire migratoire. Par exemple, plusieurs de ces jeunes filles sont sonnées.

La cité offre une combinaison de bâtiments aux structures triangulaires végétalisées. C'est une sorte de «labyrinthe» urbain, comme le souligne Lalei, véritable casse-tête pour les services d'entretien et pour les forces de police. La cité est devenue un lieu de deal connu de la ville. C'est pour cela que les jeunes du projet soupçonnent une collusion entre l'administration locale et la police pour transformer le cadre bâti. On se rapproche des enjeux contemporains de la rénovation urbaine en France. Dans l'extrait en ouverture, les jeunes (surtout les jeunes filles) se saisissent des transformations subies par le quartier et dans lesquelles ils et elles ne se sentent pas associé-e-s. L'accentuation des enjeux sécuritaires (Gosselin 2015), la mise à distance des instances décisionnelles et le sentiment de rejet, symbolisé par exemple par le côté où se situe la peinture sur les grilles (ce qui n'est pas sans rappeler le message de Kabisha dans sa capsule sur la gentrification à la Petite-Bourgogne), met en tension le projet initial et utopique de l'architecte : «*Ils mettent des grilles partout*» alors que «*y'a des maisons qui ont besoin de rénovations*» et «*ils ont mis tout l'argent dans [...] les grilles tout ça là!...*». Les jeunes de la Maladrerie racontent ainsi comment, en fermant un passage traversant sous un bâtiment dans la cité voisine, l'organisme gestionnaire a voulu se débarrasser d'un lieu de deal mais a créé par la même occasion un conflit de territoire à l'origine de fortes tensions déplaçant la bande un peu plus loin. La présence policière quotidienne est vécue comme menaçante par les jeunes qui se font régulièrement contrôler.

Ce qui est frappant lorsque l'on porte attention aux discours des jeunes de La Maladrerie, c'est la proximité et l'intensité de leurs expériences personnelles et subjectives dans le quartier,

segmentées par les appartenances aux différents groupes et aux différentes générations : les « p'tits », les « grands », les « p'tits qui se prennent pour des grands » et « les grands qui se sont associés avec des petits pour faire des « trucs » », etc.



Figure 15: Les grands et les p'tits à la Maladrerie : en haut, le petit frère de Yanis et ses amis, en bas, Yanis et Sédiba

Au fur et à mesure des ateliers, les jeunes vont redécouvrir leur quartier, l'explorer sous différents angles, le regarder à partir de nouvelles perspectives, en apprécier l'originalité. Comme dans les autres quartiers sur lesquels nous avons travaillé, les espaces et leurs usages sont très genrés, ce qui n'est pas propre aux quartiers populaires. Filles et des garçons ne vivent pas le quartier au même rythme dans la journée, ce qui renvoie aussi à des rapports différenciés à l'espace privé. Comme le dit Djucunda, quand les filles rentrent chez elles en début de soirée, les garçons investissent les espaces extérieurs et les halls. Les mères de famille, celles que les jeunes ont baptisées «le gang des poussettes», ont aussi leurs lieux privilégiés, comme la grande pelouse d'où elles observent et commentent les événements du quartier. Les garçons se retrouvent plus volontiers dans les équipements sportifs ou dans le city stade (voir la capsule d'Amine); l'Office municipal de la jeunesse (OMJA), véritable institution locale (voir la capsule de Morgane) qui a une antenne dans le quartier et offre des services d'accompagnement à la scolarité et des activités de loisir, attire plus particulièrement les filles car sa directrice a développé des projets en leur direction. Les jeunes en font une description très tôt dans les ateliers et sont toutes et tous d'accord quant à son importance. Il en découle un sentiment fort d'identification et d'appartenance à la Mala. Et bien sûr, dans beaucoup d'espaces, filles et garçons se côtoient, se mesurent, plaisantent, se séduisent. Par exemple, au demi-cercle où *«on s'assied pour parler. C'est l'endroit où tout le monde passe, c'est le début de la cité, le premier endroit où tu peux te poser dans la cité.»*

Les jeunes de la Mala expriment un attachement très fort à leur quartier; ils et elles insistent sur la solidarité qu'ils et elles y rencontrent et qui s'exprime par exemple au moment du Ramadan. Mais ils doivent constamment faire face aux représentations négatives véhiculées sur leur quartier, présentées dans les médias à travers le seul éclairage de l'insécurité et du trafic. Tous et toutes

ont en tête un reportage diffusé par une chaîne de télévision qui ne parlait que de cela, associant jeunes, immigration, délinquance. Pourtant, comme à la Petite-Bourgogne, les jeunes parlent plutôt de l'ambiance du quartier, «*un endroit où tout le monde se connaît* » selon Aissatou, ce qui peut être vécu par d'autres jeunes comme étouffant, et d'où l'on peut se sentir privilégié·e parce qu'il y a des magasins tenus par des «*Indiens* » qui vendent des produits exotiques comme le manioc, ce qui n'est pas le cas dans «*les quartiers chics ou bourgeois* ». Loin de se plaindre de la galère, filles et garçons du groupe insistent sur le fait qu'il y a toujours «*quelque chose à faire* ».

Au bout du compte, c'est une image tout en nuance de leur quartier que donnent à voir les jeunes de la Maladrerie, loin des caricatures médiatiques.

ÊTRE FILLE À LA MALADRERIE

par un collectif de la Maladrerie

Déjà quand tu es une fille à la Mala, tu es la sœur de, tu es la petite de, tu sors avec... Tout le monde se connaît, quand tu grandis, tout le monde se mêle de ta vie privée. Ça veut dire que si tu es une fille, demain, disons tu sors avec des garçons par exemple, tu sors en boîte, à la chicha et bien c'est les problèmes qui commencent. C'est partout, c'est pas juste dans le quartier. C'est quand tu croises quelqu'un du quartier. Les filles, elles peuvent répéter mais, en général, c'est les mecs qui se montent la tête. C'est ta parole contre celle de l'autre. Ça peut devenir violent, même si ce n'est pas dans leur éducation. C'est l'effet de groupe.

On peut parler des minijupes et des shorts aussi. Quand on est en vacances on met des minijupes et quand on est à Auber pourquoi on n'en met pas des shorts et des minijupes ? Les gens ils parlent beaucoup, ça fait tache. Ce n'est pas dans l'habitude du quartier parce que ça attire le regard. Même les parents, ça dépend, les parents ils ne sont pas rassurés. Parfois même dans les établissements scolaires, le proviseur ou la CPE (conseillère principale d'éducation) pouvaient renvoyer une élève chez elle et appeler ses parents. Dans tous les cas, c'est des problèmes. Juste histoire de faire du papatuyage. Les ragots c'est contre l'ennui. « À ce qui paraît »... après tu appelles quelqu'un la commère du quartier pour savoir si c'est vrai.

Quand on était plus jeunes, les filles et les garçons, on était tellement proches, ce n'était pas les mêmes liens que dans les autres cités à Aubervilliers. Entre amies, on ne sortait pas avec les ex de nos amies. Il a eu des embrouilles entre mecs et après ça a été pire. Nous, c'est école, travail, vacances et argent. On n'est pas



Figure 16 : Etre une fille à la Maladrerie : dans l'ordre Sabrina, Awa, Morgane, Aissatou.
Photo prise par Lalei et Dioncunda

des JVSD. Moi j'ai l'impression qu'on est rabaissées. Si tu n'as pas de frère, ils en profitent. Une fille, si elle n'a pas de grand frère, les autres ils ne se gênent pas. Ce n'est pas juste. Nous, on n'a pas de coin à nous, ils nous prennent tout. Quand tu as un grand frère, tu peux te permettre de parler, ils auront plus de respect.

Il y a différents types de filles, celles que l'on n'entend pas, qui ne sortent pas dans le quartier (quand elles sortent elles ne restent pas dans les environs). Il y a celles qui ont toujours des problèmes, en majorité ce sont des commères. Celles qui sont discrètes, c'est celles qui savent avec qui elles peuvent se permettre de parler ou pas. Les générations changent, la mode aussi, les jeunes filles font plus vieilles et sortent souvent avec des mecs plus âgés alors qu'avant c'était la honte. Il y a aussi des filles qui ont des enfants très jeunes (15-16 ans), les pères, ils ont entre 18 et 22 ans. C'est des histoires qui ne finissent pas toujours bien. Lorsqu'une fille a 14, 16 ans, les garçons commencent à s'intéresser à elle.

Il y a aussi plusieurs catégories de mecs. Il y a les grands frères (ça peut être des cousins, des personnes qu'on connaît depuis plusieurs années, ça peut être les grands frères de nos amies) ce sont des personnes sur qui on peut compter en cas de problèmes, mais ils peuvent aussi nous punir. Il y a les faux grands frères, ce sont plus ceux qui se vantent et qui te draguent des fois. Certains, ils font les fous mais pas sous le toit des parents.

Être une femme à la Maladrerie, ça dépend du parcours de chaque personne.

LA DANSE À LA MALA

par Hadja et Anissa

Nous avons grandi ensemble. Nous allions l'une chez l'autre. Nous sommes entrées dans le groupe par bouche à oreille.

Au début, on s'intéressait beaucoup aux plus âgées qui faisaient de la danse. À l'OMJA, c'était la seule activité qui s'adressait à nous; autrement il n'y avait que des garçons. Nous avons commencé avec Kander, notre prof de danse hip hop qui faisait partie d'un groupe de breaker, *Liaison fatale*, avec lequel on pratiquait plusieurs dérivés du hip hop, du hype, de l'afro-house, du new style break. Au tout début, c'était seulement du loisir. On était trois ou quatre du même collège, certaines avaient 16, 17 ans; il y avait aussi la génération des 14 à 16 ans. Dans l'ensemble cela a renforcé les liens. On a décidé de monter un groupe et on s'est dit que ce serait bien de faire quelque chose de plus sérieux, d'avancer entre nous. Le groupe s'est formé avec les filles les plus motivées; on était 20 puis on est passé à 10, les plus motivées. On prenait des cours puis on a formé un groupe nommé *Sister crew* et on a commencé à préparer un show pour monter sur scène. Nous avons débuté par de petits shows dans les alentours d'Aubervilliers puis nous avons pu évoluer dans le monde du hip hop et nous sommes montées sur de grosses scènes dans des événements réputés. Nous avons eu la chance de faire des voyages à l'étranger et de nous faire connaître un peu partout, d'échanger avec des danseurs venus de l'extérieur.

Quand on dansait, on avait beaucoup d'énergie. Chacune ramenait sa personnalité différente. On n'était pas forcément synchro mais en tout cas il y avait du plaisir. On travaillait le samedi; Kander amenait des personnes connues dans le monde de la danse pour

qu'on puisse prendre des cours. Il nous a présenté Barou, un danseur réputé, avec lequel il faisait partie du groupe *Hip hop wanted posse*. Barou a commencé à nous donner des cours de danse et nous avons appris de nouvelles bases de danse et progressé. Ce fameux Barou a commencé petit à petit à nous prendre en charge et il nous a aidées à monter un nouveau show pour des événements importants. Ça nous a ouvert beaucoup de portes.

On est allées à Marseille ; on a fait un séjour à Arles où on a suivi un stage avec des cours de danse Bollywood, de jazz, de hip hop. C'est là que la danse a vraiment pris une place importante dans notre vie. On ne faisait que ça. On se levait le matin, on parlait de ça ; le week-end, on allait à des événements hip hop. Il n'y avait plus que la danse. On est parties deux fois au Canada, dans une école de danse. On prenait des stages intensifs, on faisait des spectacles, des partages avec des Canadiens. À la fin du deuxième séjour, on a fait un *battle* de danse. Il y avait un Canadien et un Français contre un Canadien et un Français. C'était génial ; on est resté deux semaines à chaque fois et la deuxième fois on est allées aux États-Unis, à New York, dans une école de danse où on a pris des cours. C'est l'OMJA qui finançait, nous on donnait 300 euros par voyage.

On est aussi allées en Allemagne, c'est Kander qui nous a amenées, pour voir un baptême de danse. On est allées en Belgique. On a fait la coupe du monde de danse de break, à Massy, deux années de suite. On a fait plein de scènes à Aubervilliers : l'espace Renaudie, Fraternité. Et pour se faire connaître individuellement on s'inscrivait dans des *battles* comme *Juste debout* pour essayer de voir ce qu'on valait, développer notre talent. On a eu la chance d'avoir de très bons profs. Aujourd'hui, on les considère comme des grands frères. Kander, on l'appelle papa Kandé, on a tout le temps de ses nouvelles, c'est devenu la famille ; mes parents savent qui c'est.

L'OMJA donne la chance à tout le monde d'aller voir ailleurs, de voyager. On a découvert de nouvelles cultures, on a fait des échanges avec des étrangers. Il n'y a rien de mieux que de faire des rencontres dans la vie, que de voir ailleurs qu'Aubervilliers. Cela nous a fait grandir physiquement, mentalement. Parmi nous, XX est devenue animatrice, elle donne des cours de danse, elle est très investie. Fatouma aussi.

Maintenant, nous ne faisons plus trop de danse, avec les études, le travail, le permis. Il faut se faire de l'argent ; on ne peut plus se permettre d'en demander aux parents, on se débrouille.



Figure 17: Photo fournie par Mariam, Maladrerie, Aubervilliers

L'ENGAGEMENT

par Aissatou, Awa, Claire, Houlaye,
Mama (Souaré), Mariam, Morgane, Sabrina

L'engagement pour nous, eh bien ça dépend.

Nous avons voulu parler de différentes expériences. S'engager, c'est participer, mais pas pour attendre quelque chose en retour. Aider les autres, aider les plus pauvres, si j'étais à leur place je voudrais qu'on fasse la même chose pour moi. S'engager, c'est pour ceux qui sont dans le besoin, ceux qui n'osent pas demander. L'engagement, c'est la solidarité. C'est aussi pour les femmes qui restent toujours dans leur maison. On fait des activités pour ceux et celles qui ne peuvent pas partir en vacances. Après on s'engage plus dans la cité et un peu à l'étranger. Ne pas laisser les petits traîner, tout ça... On ne fait pas tous les mêmes choses et au même endroit : aider à construire un orphelinat en Afrique du Sud, sensibiliser les gens contre la malbouffe, faire des documentaires pour montrer les choses, faire des maraudes, aider pour les devoirs, être dans un parti aussi.

On a tous participé à des projets avec Aubervilliers. Moi, j'ai fait les « séjours engagés ». Je suis allée en Afrique du Sud après la mort de Mandela ; mes grandes sœurs l'avaient fait. Ça m'a donné envie de m'engager. Pour ce projet, on a fait des réunions pendant un an. Pour financer, on a fait des concerts, des expositions. On a visité des choses : le musée de l'Apartheid, Soweto. On a fait des chantiers aussi, pour un orphelinat. On peut rencontrer des difficultés, mais on vit une vraie expérience. Moi, j'apprends à connaître les autres, la pauvreté. On a créé des liens forts, avec des ami·e·s. Les gens disaient qu'on était une secte. Le séjour était

court. On était en auberge de jeunesse et c'était trop bien, il y avait des Allemands, des Espagnols ... Maintenant quand je veux voyager c'est pour visiter, c'est plus juste faire du shopping comme à Londres.

Quand on s'engage, il y a des tensions. On n'est pas pareil·le·s. On essaye de se mettre d'accord. On en parle. Le but c'est de faire des compromis. On est plusieurs à faire partie des Zappymeal c'est le nom de notre collectif. Nous, on veut sensibiliser les gens contre la malbouffe, car il y a des fast-foods partout. Manger gras c'est pas bon, mais c'est moins cher. C'est à cause des multinationales. On est allées aux États-Unis, l'eau c'était 3 dollars et le Coca 99 centimes. Les légumes et les fruits c'était tellement cher! Au début personne ne croyait en notre projet, puis on a trouvé notre encadrante. Dans le quartier, on fait un mois un sport, pour sensibiliser contre l'obésité. Tout au long de l'année, nous avons collecté des fonds, il y avait plus de 200 personnes qui se sont déplacées pour nous soutenir et des célébrités ont accepté de faire un show pour notre gala. On a pris de l'ampleur, l'OMJA veut reprendre le projet alors nous on veut devenir une association. Aux États-Unis, on a rencontré des jeunes au lycée, des acteurs communautaires, on a rencontré une sénatrice. Sur Facebook il y a quelqu'un que l'on ne connaît même pas qui parlait de nous. On a percé! Après la malbouffe, on travaille sur la culture du riz. On veut aller au Vietnam et travailler sur la malnutrition. Pour nous, le riz c'est la base de l'alimentation.

Nous deux, on fait partie d'une association de jeunes entre 17 et 22 ans. On fait des maraudes dans Paris, on est 12 par équipe. Les SDF, ils nous attendent, ils nous connaissent. Ça fait deux ans que l'association existe. Je n'aime pas ça, la misère, si je peux les aider alors je veux sauter sur l'occasion. Et je suis fière. Il y a plusieurs équipes. Une voiture vêtements et une voiture nourriture qui vont toujours se suivre par deux. On prévoit l'itinéraire en amont

et on part d'Aubervilliers. S'il nous reste de la nourriture, on va plus loin. Parfois ça finit tard. Nous, on est des filles, alors quand on rencontre les SDF parfois ils viennent nous draguer, alors il faut être ensemble. Il y a des gars avec nous. On ne reste pas dans la rue, on va dans le métro aussi.

En parlant du quartier, on a parlé de la politique à Aubervilliers, des élections, mais aussi des trucs qui existaient pour les jeunes comme Auber plus (aides de financement sur dossier : permis, Bafa, scolarité et formation...). C'est trop bizarre d'enlever les choses qui fonctionnent pour les gens ! Dans le quartier, ils nous incitent beaucoup à aller voter, surtout les plus grands que nous. Alors que c'est eux qui sont engagés. C'est vouloir changer les choses. Ne pas laisser les choses se faire seules. Mais en même temps, on peut pas vraiment avoir confiance dans les élus, ils ne suivent pas vraiment leur programme. Pour les municipales, il y a des jeunes qui se sont présentés, mais ils n'ont pas été élus, sur les listes socialistes et 100 % Aubert. Les gens ils ne veulent pas voter pour les jeunes des quartiers. Là, on n'était vraiment pas d'accord.

Depuis les attentats, la déchéance de nationalité, ça fait peur quand même. Depuis, les attentats les gens parlent beaucoup plus et puis les regards aussi. Dans le métro, les gens ils tiennent leurs sacs, ils changent de place. Le racisme, plus on grandit et plus on le découvre. « Moi, j'ai vu une dame se faire traiter de sale négresse au feu rouge, il y a une semaine. » « Les gens ils pensent que les musulmans c'est comme s'ils n'étaient pas français. » Les gens ils ont peur quand même, avec la télé tout ça. C'est sûr.

Saint-Michel

«Le monde ont peur du mot Saint-Michel.»

Atelier à Saint-Michel, discussion 1

— *Parce que c'est les médias qui les ont habitués à ça, mais s'ils les avaient habitués à toutes les bonnes choses peut-être que les gens auraient été surpris : ah oui ça c'est bon !*

— *C'est leur travail.*

— *Excuse-moi, journaliste, excuse-moi.*

— *En fait, c'est intéressant, qu'est-ce qui pour toi est leur travail ?*

— *Ils disent négativité ?*

— *Non, en fait, leur travail c'est pas d'aller chercher quelque chose de négatif. Leur travail c'est d'aller chercher quelque chose qui va avoir du punch qui va attirer les gens, ça peut être positif, ça peut être négatif mais la plupart du temps c'est négatif.*

«Mais, c'est intéressant parce que vous avez choisi des quartiers très populeux, euh... souvent, où on... quand on parle des jeunes qui habitent dans ces quartiers-là, on les associe aux gangs de rue, à la criminalité, etc.» (Katerine-Lune Rollet, Montréalité — émission du 26 octobre 2015)

Lorsque les jeunes des ateliers mapCollab à Saint-Michel évoquent leur quartier, on parle surtout des ressources et des opportunités qui sont à disposition dans leur espace de vie. Alors que la conscience des représentations véhiculées à propos de leur quartier est palpable, les récits de leurs expériences quotidiennes sont

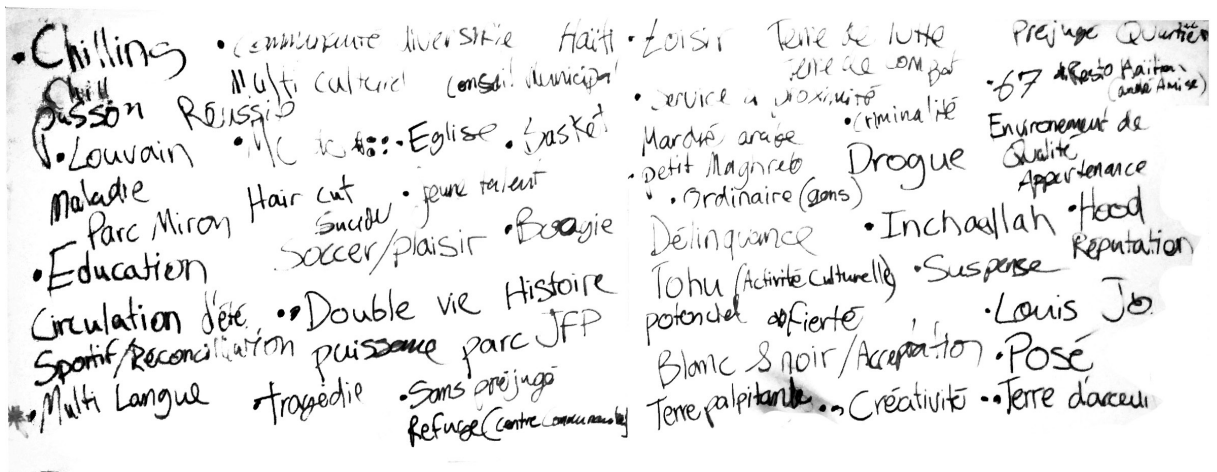


Figure 18: Nuage de mots créé par les jeunes de Saint-Michel, le 8 octobre 2014

marqués par la diversité des communautés ethniques et culturelles, la multiplicité des échanges, des rencontres, des anecdotes et des souvenirs d'enfance.

Selon leur point de vue, la délinquance, la criminalité et la violence sont ailleurs. Ce sont les États-Unis, la France, Haïti ou l'Algérie. Il faut cependant rester lucides sur les événements et les phénomènes plus proches : les enjeux politiques locaux comme ceux aux échelles provinciale et internationale : la précarité, le racisme, la corruption, etc. Elisabeth évoque même une forme de dépossession du territoire : « Moi, j'ai l'impression qu'ils veulent nous chasser de notre territoire. » Elle ajoutera qu'« [on] ne peut pas être ados à cause du quartier. » Si certain·e·s peuvent se sentir poussé·e·s vers l'extérieur, la tendance générale sur la vie dans le quartier reste implacablement saisie par Giulio : « C'est l'fun, c'est comme un gros chilling spot. »

Cependant, ce qui est observé collectivement, ce sont les écarts entre les expériences vécues du quartier et les perceptions que les personnes n'y habitant pas peuvent avoir : « En fait, moi, je sens que c'est vraiment juste un préjugé parce qu'en me promenant à Saint-Michel, j'ai jamais senti de tensions ou de... j'ai jamais senti rien de négatif en me promenant à Saint-Michel, je me suis toujours

sentir un peu comme chez moi. » « En tout cas, dira Giulio, c'est là que comme, habituellement il y a des préjugés qui se passent, et pis c'est bizarre comme, parce que c'est au même endroit que je peux dire que c'est là que j'trouve [...] les plus belles fraternités. » C'est ce regard qu'il propose dans sa capsule sur le parc François-Perrault. La vidéo commence avec un zoom sur les visages de ses collègues de l'atelier. Il n'y a aucun son, sauf son impressionnant beat-boxing. Après un tour joyeux dans le parc, la capsule se termine sur ces mots : « Il n'y a personne d'autre que moi-même qui devrait décider du visage de Saint-Michel, pas même les statistiques. »

Cet écart peut être aussi apprécié dans la présentation que nous avons faite du projet lors de l'émission de télévision locale Montréalité dont l'une des citations présentées en ouverture est tirée. Pour ces jeunes Michelois·e·s, la dichotomie dans ces perceptions naît de la polarité entre « humilité » et « égoïsme », selon leurs propres mots. Nous nous rapprochons du concept proposé par Nico qui a attiré notre attention tout au long des ateliers et même au-delà : la positivité. Cette idée est soutenue par Patrick qui considère que « quand on est musicien on ne peut pas être égoïste ». Cette notion d'humilité vient construire et appuyer une posture réflexive que les jeunes de l'atelier ont tenté de théoriser tout au long du projet et qu'ils ou elles ont nécessairement incarnée dans les aventures racontées. La musique était omniprésente pendant les ateliers, les slams de Nico, la guitare de Patrick, le beat-boxing de Giulio, les pas rythmés de Samuel... La musique est une façon de s'exprimer, une puissante voix politique, dirait Gilroy (1993 : 37, notre traduction) : « Ce genre de politique existe lorsqu'on la joue, on la danse, on la met en acte et on la chante sur une fréquence très basse, parce que les mots, même les mots étirés par un mélisme et complétés ou transformés par les cris qui renvoient au pouvoir visible du sublime de l'esclavage, ne seront jamais suffisants pour communiquer cette revendication indicible de la vérité. »

Les jeunes participant·e·s de Saint-Michel nous ont décrit un quartier riche de sa diversité culturelle, de sa pluralité linguistique, de l'origine géographique de ses habitant·e·s et de leurs trajectoires sociospatiales, mais aussi des chansons que l'on y chante, des bus que l'on emprunte et parfois même des altercations que l'on peut avoir avec d'autres jeunes à l'école, dans la rue ou sur le parking du McDo. Parce que « *ce sont des jeunes* » comme le soutient Élisabeth, « *c'est ça qu'ils font* » dans cette période conflictuelle et incertaine que représentent les transitions vers l'âge adulte. Les conflits participent activement à leur construction identitaire. Les résolutions et négociations qui en découlent forgent leur subjectivité. Élisabeth ira plus loin en interrogeant le haut niveau de compétence nécessaire à l'encadrement de ces jeunes à partir de son expérience de mère.

Ces jeunes Michelois·es nous ont parlé des « points chauds » de leur quartier. « Chauds » dans le sens où c'est là que ça se passe ; c'est là que l'on se construit comme jeune du quartier : le terrain de basket et de soccer, le barbershop et le salon de coiffure, le McDo ou le Tim Horton's, la mosquée ou l'église, entre autres. Tout cela est raconté en empruntant le créole aux Haïtiens, l'arabe aux Maghrébins et l'espagnol aux Latinos, le tout rythmé et sacré dans un argot québécois montréalais. Parfois, à l'écoute, toutes ces racines linguistiques s'entrechoquent, bousculant les codes et les normes avec la capacité de faire perdre son calme et son sang-froid à tout professeur orthodoxe de l'une ou l'autre de ces langues. C'est ça Saint-Michel pour les jeunes des ateliers mapCollab : tu vas au marché maghrébin parce que c'est là où les fruits sont les moins chers et les gens plus joviaux et accueillants, c'est un point sur lequel Samuel est revenu souvent ; tu vas au restaurant Andréamise plutôt qu'au McDo pour manger un gril-lot ; mais tu retournes au McDo parce que c'est le seul endroit où aller après ton shift de nuit ou après une fête.

Les jeunes du projet nous ont fourni une analyse détaillée, approfondie, complexe et sophistiquée de leur quartier et de leurs expériences en son sein, avec leurs mots et avec leurs regards. On nous a expliqué la manière dont les espaces de vie ont façonné leur identité et leur parcours en n'hésitant pas à nous reprendre lorsque nous avions de la difficulté à comprendre le sens de leur interprétation. Élisabeth, par exemple, nous a décrit certains aspects du processus de gentrification à partir de ses observations réalisées dans son nouveau quartier autour de la rue Sainte-Catherine au centre-ville. Elle dénote un niveau de précarité plus élevé à partir d'indicateurs tels que l'entretien du cadre bâti ou la présence explicite de prostitution dans l'espace public. Son constat rejoint les analyses de Samuel, de Nico, de Marc-Kendy, de Nour ou de Salma. Saint-Michel est un quartier où il y a beaucoup de latinos et latinas, d'asiatiques, d'arabes et de Noir·e·s, beaucoup d'immigrant·e·s, qui sont présent·e·s au quotidien et visibles dans l'espace public et ça fait parler. Leurs modes de vie et leurs pratiques diffèrent largement des communautés historiques québécoises, majoritairement blanches, francophones et anglophones, mais aussi des communautés autochtones.

Les jeunes de l'atelier identifient la source des préjugés et des représentations associés au quartier de Saint-Michel dans les pratiques de gestion de la diversité sur plusieurs plans et selon plusieurs entrées : sur le plan médiatique avec l'accent mis sur les tensions, les violences et la criminalité ; sur le plan de la politique municipale avec les enjeux électoraux, la corruption et le choix des priorités ; sur le plan du débat politique plus large, dans l'activisme, les conflits internationaux ou encore les processus de politisation ; sur le plan social et spatial avec les transformations de leur quartier et leurs effets sur ses habitant·e·s, les aspirations des jeunes, les injustices, les inégalités ou les discriminations qu'ils observent et subissent.

Cette posture réflexive les a amené·e·s à formuler les limites de leur propre analyse collective et individuelle avec les représentations qu'ils ou elles véhiculent eux-mêmes sur leur altérité et selon leur point de vue situé; allant d'Élisabeth, par exemple, jeune femme noire et mère qui va au McDo lorsqu'elle a besoin d'un break, dont elle a remarqué qu'on y retirait progressivement les jeux pour enfants; à Giulio, jeune homme blanc polyglotte et producteur de sonorités expérimentales qu'il partage et dont il tire profit; en passant par Ouali, Montréalais d'origine algérienne qui suit les exploits de l'équipe nationale d'Algérie dans un café rue Jean-Talon avant d'aller jouer au soccer dans les parcs du quartier; ou encore Salma, qui accompagne sur le même terrain sa sœur avant d'aller à la mosquée jouer avec les enfants.

Finalement, ce que ces jeunes Michelois·e·s nous suggèrent à partir de leurs analyses et de leurs interprétations demeure le constat d'une polarité profonde entre un partage de l'espace et des interactions quotidiennes vécues, pragmatiques et incarnées face à une conception distancée, extérieure et fade d'une vie de quartier désarticulée, exotique et/ou stigmatisante. Ces jeunes nous racontent Saint-Michel tel qu'on le vit au moment des ateliers et tel qu'on le perçoit de l'intérieur. C'est une image du quartier remplie d'espoir dans leur capacité d'agir et de laisser des traces. Tel que l'exprime Nico sur la carte interactive sur internet: *«La vie est jolie parce que la mort existe; difficile de vivre sans savoir ce qu'on veut vraiment. À force de vivre c'est à force que la souffrance persiste; peu importe la façon que tu concevras la vie; sache qu'il y a quand même un chemin pour aboutir à la victoire.»* (Nico, 16 octobre 2014, www.mapCollab.org). Ou encore Ouali, sur la même plateforme: *«Ne sous-estime jamais la puissance de tes actions. Un seul petit geste peut changer la vie d'une personne, pour le mieux.»* (Ouali, le 17 octobre 2014).

SAINT-MICHEL AU-DELÀ DE NOS ESPÉRANCES

par Marc-Kendy Milien

«*I have a dream.* » J'aimerais un meilleur monde où la paix règnerait. Certaines personnes penseront que c'est trop demander, d'autres diront que c'est infaisable. Mais pourquoi ? Je pense que si chaque personne s'implique de près ou de loin et si chaque personne a une motivation pour que cela change, pour que le quartier change, pourquoi ça ne serait pas faisable ? Je pense qu'il faut juste de la persévérance, du dévouement, mais surtout des gens qui y croient et qui n'abandonneront pas. J'y crois, j'y tiens, j'exige.

Moi, Marc-Kendy Milien, je veux un changement, dans ce quartier, dans la ville, à travers le pays. Si on veut, on peut, car il suffit que tout le monde s'assoie, se réunisse et s'unisse pour travailler ensemble pour faire un grand pas et le reste se fait par la suite. Martin Luther King, lui, il croyait qu'un jour tout le monde se réunirait et travaillerait côte à côte pour un monde meilleur.

Les jeunes ont des besoins, ça se voit dans les quartiers où la criminalité se fait entendre. Les jeunes ont des difficultés et si on les aide, on aide la population, si on aide la population on aide le quartier. Les hommes de demain ce sont les enfants d'aujourd'hui.

Dans le quartier Saint-Michel, la délinquance, le gangstérisme et la criminalité sont présents. On voit qu'il y a un grand besoin face aux jeunes, on parle de la lutte contre le décrochage, la délinquance et c'est spécifiquement chez les jeunes. Des moyens pour remédier à cela devraient être sur la table depuis des années et le gouvernement aurait dû déjà être prêt à jouer les pions. Cependant, jusqu'à

aujourd'hui aucun réel changement ! Est-ce vraiment le cadet des soucis du gouvernement ? Peut-être qu'ils laissent seulement ces jeunes s'entretuer jusqu'au dernier...

« Si les jeunes vont vers la délinquance, c'est qu'ils ont des besoins à combler ailleurs. »

— Marie-Michel, PACT de rue, le 18 avril 2016

Ali Nestor, lui, a un intérêt pour les jeunes. Jeune adolescent, Ali a été impliqué dans des gangs de rue : « Il a fallu que les balles sifflent au-dessus de sa tête [...] pour qu'il prenne conscience qu'il n'était pas immortel³. » Aujourd'hui, il a participé à plusieurs championnats canadiens

de boxe et remporté plusieurs titres. De plus, il est propriétaire et entraîneur-chef de l'Académie Ness Martial, où il consacre son temps à aider ses jeunes. L'Académie joue un rôle particulier en faisant de la prévention avec des activités culturelles, sportives, et même en allant faire des activités à l'extérieur du pays. Cela contribue au développement personnel et social. « Ali a réalisé qu'il ne détenait pas un gymnase, mais une école de vie. »

C'est pour cela que j'ai fait une capsule vidéo sur le centre d'Ali Nestor pour montrer son apport positif et la contribution de son aide envers les jeunes.

Le centre d'Ali Nestor est un outil pour les jeunes, mais est-ce suffisant ? Non.

I have something, I have a vision, and I have a plan.

Il faudrait avoir un centre avec plusieurs départements pour offrir de l'aide particulière à tous les jeunes et qui se spécialise pour les

³ *Le Devoir*, 1 avril 2006, « Guerre et paix (avec soi-même) »
ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/105815/guerre-et-paix-avec-soi-meme

jeunes de tous les âges. Les maisons des jeunes se terminent à 17 ans. Elles remplissent bien leur mandat en étant un lieu de rassemblement, où tu peux échanger tes idées avec les autres dans un cadre d'apprentissage.

Où est-ce que les jeunes vont après 17 ans ? On les laisse à eux-mêmes. C'est pour ça que je pense qu'un centre accessible à tous les âges et répondant à tous les besoins est important. Par exemple pour la santé mentale et en ayant un drop-in.

« C'est un lieu dans lequel chaque opinion a son importance. »

mdjlenvol.com/mdj.php

Bien sûr, on ne mettra pas ensemble les jeunes et les adultes dans le même programme. Cependant, jeter des jeunes à la rue à 18 ans sans encadrement est inacceptable. En plus des drop-in, en plus des maisons des jeunes, j'aimerais avoir un immeuble où chaque service serait disponible 24/7 et tous les services réunis dans un seul immeuble. On chercherait des intervenants tels que travailleur social, travailleur de rue. Les travailleurs de rue, je ne m'y connais pas beaucoup, je sais qu'ils jouent un rôle important envers les jeunes, à les aider et les accompagner dans diverses choses telles que faire des arrangements pour des contraventions, ou simplement donner des préservatifs ! Je pense bien qu'ils sont liés à des organismes. Contrairement aux policiers, ils ont des contacts plus personnels avec les jeunes du quartier. Il manque quelque chose. Il n'y a pas assez de travailleurs de rue ; ils manquent de visibilité parce qu'on ne les voit pas assez souvent. J'en connais deux dans le grand quartier de Saint-Michel, une du côté de Pie-IX et une autre du côté Saint-Michel.

Pour en savoir plus, j'en ai interviewé une. Marie-Michèle travaille au PACT de rue. Selon elle, une travailleuse de rue doit

assurer un « lien et une présence dans la vie quotidienne des jeunes. Une écoute sur les questions de sexualité, de drogue et d'alcool. J'offre un accompagnement pour les jeunes non moralisant, d'égal à égal, confidentiel et volontaire. » Elle dit qu'elle aime bien son travail à cause « du respect inconditionnel de certaines valeurs et du non-jugement ».

Afin d'être présent dans la vie quotidienne des jeunes, mon centre modèle serait ouvert tous les jours. Il y aurait des activités, des sorties, des rencontres avec des leaders et plus encore : une maison des jeunes 12-17 ans, un gymnase, une piscine, des travailleurs de rue, des éducateurs, des rencontres avec différents professionnels et entrepreneurs qui peuvent nous parler de leur métier, des sorties culturelles et des rencontres avec les personnalités politiques. Je vois dans cet immeuble des services plus particuliers tel que des psychologues et des sexologues afin d'aider fondamentalement les jeunes qui ont besoin de parler. Je pense aussi à des services d'aide aux devoirs que ce soit niveau primaire ou secondaire, pourquoi pas même au niveau collégial ou des études professionnelles ? Il y aurait également un drop-in, c'est comme une maison des jeunes, mais pour adultes.

Je veux que, quand nos jeunes rentrent dans cet établissement, ils ressentent une motivation à continuer, à persévérer, car je ne veux pas qu'ils abandonnent l'école et qu'ils aillent vers la délinquance et autre. Hélas, le décrochage est présent dans le quartier. Durant un an, moi-même j'ai décroché. J'ai commencé à travailler, puis j'ai remarqué que c'est dur d'étudier et d'aller au travail en même temps. Par contre, je suis retourné sur les bancs d'école pour obtenir mon diplôme et poursuivre mon but. Depuis jeune, j'ai toujours eu un désir d'aider autrui, de n'importe quelle façon.

Moi, j'ai grandi avec une mère monoparentale, j'ai vécu comme les nomades, c'est-à-dire qu'on déménageait souvent, de quartier

en quartier, de ville en ville, je suis même allé jusqu'en banlieue! Un jour, j'ai été pris par les centres de la direction de la protection de la jeunesse (DPJ), ensuite famille d'accueil et ça recommençait encore. Ma vie se résumait en deux mots « non stable ». Par ce fait, j'ai eu beaucoup de retard dans mes études, j'ai changé plusieurs, mais alors plusieurs fois d'établissement scolaire et de commission scolaire. Jusqu'à lâcher un an, mais je le savais que ce n'était pas pour longtemps, question de changer d'air et de prendre du recul sur moi-même. Car rendu à ce jour c'était moi qui était maître de mon destin, plus personne pour me dire quoi faire: eh oui, j'étais rendu à mes 18 ans. On dit que ce n'est pas seulement à l'école qu'on apprend et, après tout ce que j'ai vécu, je peux confirmer que c'est vrai. J'ai tant appris sur la vie, ça m'a réaffirmé le besoin que j'ai d'aider les jeunes. Car je crois tellement aux jeunes, qu'ils peuvent s'en sortir, quelle que soit la misère qu'ils ont vécue. Chacun est maître de son destin et j'en suis la preuve vivante.

La réussite, donner le goût à la vie, donner le goût d'avancer, ne pas entrer dans la criminalité. « Les jeunes de Saint-Michel sont extrêmement créatifs, débrouillards et solidaires. Quand on leur donne les outils et qu'on croit sincèrement en eux, ils veulent et peuvent accomplir de très belles choses », souligne Marie-Michèle. Il faut se rappeler que demain ce seront eux qui nous succéderont. Alors chacun de nous a un devoir non seulement pour nos enfants ou pour la société, mais aussi pour soi-même. Leur succès est notre succès, à tous ceux qui contribuent à leur développement personnel et académique. Je voudrais un monde meilleur, que la paix y soit, que la couleur de peau ne fasse aucune différence, qu'on travaille tous ensemble.

Qui sait, peut-être qu'on aidera le futur Obama!

LE DESTIN DU TEMPS

par Patrick Pascal

Je suis né en Haïti dans le département de l'Ouest dans la commune de Fond-Verrettes et j'ai grandi dans le département Sud-Est. Mon père était un agriculteur, éleveur, instituteur et pasteur. Ma mère était aussi institutrice. Je suis allé à l'école du village et dès mon plus jeune âge, tout ce que mon père faisait me fascinait. J'allais dans les champs, je m'occupais des animaux et je les nourrissais. On cultivait des pommes de terre, des patates comme on dit ici, des patates sucrées aussi, des oignons, des choux, des pois, des avocats, de la canne à sucre, du café, du maïs, etc.

Ma mère est décédée le 16 juin 2002. Depuis ce jour-là, je sens qu'il manque quelque chose dans ma vie. Je n'ai jamais pensé qu'elle était morte pour de vrai. C'est au jour le jour que j'arrive à comprendre la signification de la mort. La vie d'un homme n'est rien qu'une vapeur.

En 2004, mon père a été nommé comme maire d'arrondissement de la commune de Thiote. Il s'est remarié en 2005, trois ans après la mort de ma mère, avec une Haïtienne québécoise, et c'est en 2008 qu'il est parti pour Montréal. Je suis resté vivre en Haïti avec mes frères et mes sœurs et nous avons déménagé à Port-au-Prince la même année. Je me rappelle toujours mon passé. Je pense qu'il faut se souvenir d'où on vient, ça nous permet d'atteindre un bon équilibre dans notre vie présente, tout en gardant un lien avec notre passé, mais en regardant aussi vers l'avenir. J'ai gardé la capacité d'analyser la vie dans le village et celle en ville. Je suis né et j'ai vécu en province, mais j'ai passé quelques moments à Port-au-Prince. Il fallait étudier, s'adapter et s'intégrer et je n'ai pas oublié là où je suis né.

Le 12 janvier 2010, après les festivités du jour de l'An que nous avons passées en famille à Thiotte, on venait juste de rentrer à Port-au-Prince pour aller à l'école. Ce jour-là, ça ne me tentait pas d'aller en classe parce que je me sentais épuisé du voyage. Je suis resté à la maison pour lire. Quelques instants plus tard, j'ai ressenti des secousses, le sol bougeait sous moi. Et puis j'ai vu une muraille tomber devant moi, de l'autre côté de la rue. Beaucoup de gens dans la rue étaient blessés. Il y avait aussi des morts. C'était la première fois de ma vie que je voyais une telle catastrophe! Grâce à Dieu, il n'y a pas eu de blessés dans ma famille, mais la peur était encore lisible sur nos visages. Je me rappelle, vingt-cinq minutes avant, j'avais croisé une jeune demoiselle qui traversait la rue. En retournant après le séisme, je l'ai trouvée par terre. Elle était morte; une brique l'avait frappée. Qu'est-ce qu'est la vie? Le lendemain du séisme, nous sommes rentrés à Thiotte pour poursuivre nos études. Nous revenions souvent à Port-au-Prince pour régler les dossiers, aller à l'ambassade pour l'immigration au Canada.

Le 15 septembre 2010, je suis arrivé à Montréal.

J'ai commencé l'école quelques jours après. Je trouvais qu'il n'y avait pas vraiment d'activités culturelles comme chez moi en Haïti. Chaque mois de décembre, c'est un moment très spécial pour tous les enfants et les parents. Il y a des pièces de théâtre dans les écoles. Ça me permettait de garder la motivation à l'école. Je ne retrouvais pas ça dans la première école que j'ai fréquentée à Montréal. En 2011, j'ai changé d'école. Je suis arrivé dans le quartier Saint-Michel. Dans cette nouvelle école, on offrait plus d'opportunités aux jeunes qui voulaient participer à des activités. J'ai dit: «Oh! C'est super. Je ne suis pas une star, mais je joue de la guitare.» J'avais commencé à jouer de la guitare le jour où mon père a reçu une guitare en sortant d'une mission. Il me l'a offerte. Ce cadeau, je ne l'oublierai jamais. J'aimais la musique. Je

me rappelle quand ma mère chantait et moi je l'accompagnais avec ma voix, sans parole. J'ai commencé à faire du bruit avec la guitare. Et puis j'ai pris quelques cours. J'emmenais ma guitare avec moi à l'école et à l'église. Même quand je ne connaissais pas les partitions, je faisais du bruit.

Dans la vie, pour réussir, il nous faut l'acceptation et l'encouragement des autres. Dans ma nouvelle école à Montréal, ils m'ont donné l'opportunité de participer au spectacle. Une des premières prestations était une œuvre collective composée par mon petit frère et arrangée par ma grande sœur et moi. Ça s'appelait « Réfléchir avant d'agir ».

mapCollab m'est apparu comme un coup d'éclair... Et c'est comme ça que j'ai rencontré Mohamed. Souvent je le voyais à l'école mais je ne savais pas ce qu'il faisait. Mais ce jour-là, il m'a parlé d'une audition artistique dans laquelle il fallait parler de mon histoire, de comment je suis arrivé au Canada, de mon parcours. Comme je travaillais et j'étudiais en même temps, je n'étais pas certain de pouvoir y participer. Mais je me suis dit que comme je suis à l'école pour apprendre et enrichir mes connaissances, ça va m'aider à rédiger des textes. Ça m'aiderait à m'intégrer dans la société et la culture aussi. Je me suis donc préparé pour l'audition avec un thème global : « mon destin ».

Le jour de l'audition arrive. J'ai rencontré la directrice de mon école, Désirée (la coordonnatrice de mapCollab dans le quartier) et la directrice de la bibliothèque du quartier. Je ne savais vraiment pas à quoi m'attendre. Je me suis brièvement présenté. Après la présentation, je me sentais déjà bien avec elles et de ce qu'on allait parler dans le projet. Dans les ateliers, j'ai découvert que le quartier Saint-Michel, c'est un endroit vierge, qui n'a jamais été exploité où les jeunes pourraient s'entendre en faisant des activités.

La vie n'est qu'une vapeur. Cette histoire mémorable s'incarne dans la mémoire, bouscule la vie loin de l'aurore, comme si tout paraissait noir.

Dans le projet mapCollab, le but c'était de parler de l'identité des jeunes du quartier de Saint-Michel. On parlait des endroits que je fréquentais et de mon opinion sur ces lieux. Au début, je découvrais le quartier mais je ne le connaissais pas vraiment. Ça m'a pris du temps pour découvrir cette zone grise. Les discussions dans les ateliers m'ont permis de porter un bon jugement sur le quartier. On parle souvent de la violence, mais en écoutant les autres jeunes, j'ai changé mon point de vue complètement. J'ai beaucoup aimé l'ambiance et la motivation dans l'équipe. Cela m'a permis de créer des liens avec des jeunes du quartier de la Petite-Bourgogne et de Paris, vu que ce projet était comparatif. Les jeunes de Saint-Michel ont l'air très heureux et positifs. Dans l'équipe, la positivité c'était notre point commun. J'ai découvert que tous les jeunes ont quand même un talent caché. Mais il faudrait juste leur donner l'opportunité de le révéler. J'ai acquis de l'expérience, j'ai pris confiance en moi. J'ai écrit un texte qui s'intitule «L'Espoir», et un autre «La vision de ce monde». Lors du lancement de l'audioguide, je les ai chantés avec ma guitare.

Je continue à écrire, ça fait travailler mon cerveau et ma mémoire. Toujours écrire, ça se peut que je sois au travail quand quelque chose me vient en tête et je l'écris. C'est une bonne façon de parler de soi, de savoir qui tu es, de savoir ce que tu veux être dans la vie. Ça peut être un exemple pour la génération future. Je veux être un modèle pour mes frères, peu importe les circonstances. Être un modèle pour la famille et pour la société.

Écrire me permet d'analyser avant d'agir. Je pense que donner aux jeunes une chance de s'impliquer dans des activités, ça leur permet de réfléchir avant de poser des gestes, même s'ils sont

violents. Quand on est violent et qu'on fréquente toujours les mêmes personnes et les mêmes endroits, on n'apprend pas de ses erreurs. Mais quand on a l'opportunité de rencontrer de nouvelles personnes, on peut apprendre de ses erreurs. Un auteur a dit que l'Homme est le produit de son milieu. Le milieu que tu fréquentes peut t'influencer à faire des bonnes ou des mauvaises choses.

RÉFLÉCHIR AVANT D'AGIR

Réfléchir avant d'agir, c'est penser à son avenir.
Réfléchir avant d'agir, même si on va mourir.
Arrivé à l'école, le sac sur l'épaule, la liberté me manque,
je me sens comme en taule.

II

Arrivé en français, pour enrichir mes connaissances,
La cloche était comme une lance en plus le prof parle sans cesse.

III

Les mots qui font réagir sont toujours bons à dire
Même s'ils sont purs, essaie de ne pas mentir.

IV

Je sais ce qu'on peut ressentir, quand on se fait haïr.
Au lieu de réagir il vaudrait mieux partir.

V

Les mots font sourire, au fond de mon cœur comme de la cire.
Quand vous m'appelez « sir » vous me faites rougir.

Refrain

Réfléchir avant d'agir c'est penser à son avenir.
Réfléchir avant d'agir même si on va mourir.
Réfléchir avant d'agir c'est penser à la société.
Réfléchir avant d'agir même si on va mourir.
Réfléchir avant d'agir c'est penser à ta famille
Réfléchir avant d'agir même si on va mourir.
Réfléchir avant d'agir c'est penser à ta famille

Réfléchir avant d'agir même si on va mourir. **L'ESPOIR DU QUAR-**
TIER

Jour d'allégresse tiendra au pied de tendresse
Douce chanson du soir, fraîche d'amour, d'espoir
Transport rythmé, mélancolique sur une guitare acoustique
Une longue histoire qu'on a failli croire
Prétend dévorer sa proie en faisant son choix à Gabrielle Roy
Quoi qu'il en soit ayez la foi

Gardez l'espoir, car la victoire est certaine

Si toutes choses paraissent noires,
La solitude pèse sur toi, ne t'en fais pas!
La mémoire où règne l'espoir,
Afin qu'on y croit.
Tout va bien, aura un sens.
Ce n'est ni l'essence, ni licence
mais une coïncidence peut faire jaillir la joie.

Jour d'allégresse, fière de ta valeur et un modèle non similaire ni solitaire
Sois solidaire pour une raison solennelle.

Tout est possible, non visible.
Il suffit d'y croire par la foi, pour avoir la victoire.
Oui, l'espoir fait ma joie,

C'est pourquoi, tiens ta croix et ta charge
Par la foi pour établir la paix dans ce monde pervers.
Chasser toutes les haines, les peines,
Laisser l'amour libérer le cœur.
Aux prisonniers, la liberté
Oui, l'espoir fait ma joie, ma victoire par la foi.

NÉGAPOSITIF : L'HOMME POSITIF

par Nico Waw

«Yo! Y'a une audition où je vais venir participer, tu veux venir en tant qu'artiste?» C'est ce que m'a dit mon pote Patrick, après avoir écouté toutes les informations concernant le projet. Mais le projet, c'est quoi? C'est sur la construction identitaire.

Patrick, c'est un peu comme mon frère, c'est mon meilleur ami, c'est un peu comme si on se connaissait depuis toujours. C'est un gars sérieux et qui est spécial dans son genre, il écoute pour prendre ses décisions. On fait presque toutes nos activités ensemble, on travaille ensemble, on fait du soccer ensemble mais on dort pas ensemble LOL! Peu importe le problème que t'as, à n'importe quelle heure, il est présent. Tu l'appelles et il est là.

Ce projet, pour moi, c'était juste une façon d'aller trouver la positivité en sortant de ma zone de confort. Je veux dire rester chez moi dans mon monde tranquille, l'église, les amis, la musique, les spectacles et les textes. Et c'est là que j'ai téléphoné et je suis tombé sur une demoiselle qui s'appelait Désirée. Pis, elle m'a donné les informations nécessaires sur l'audition et concernant le projet et tout et tout... Quand Patrick est venu me parler, il savait que c'était quelque chose que j'allais aimer. Moi, je suis quelqu'un de positif, donc un projet positif, ça marche! That's it!

Quand j'ai passé l'audition, je suis tombé en amour avec l'INRS. Mais, avant d'arriver là, je vais vous raconter le chemin parcouru. J'me rappelle, il n'y avait plus de place. Pis, à ce moment-là, je travaillais la nuit et je n'avais pas beaucoup de temps pour dormir car je devais aller à l'école en même temps. Ce qui veut dire que mes temps étaient vraiment restreints. Et je voulais à tout prix

passer au moins l'audition. Donc, à ce moment-là, il y a le travail, l'école, pas de temps pour dormir, mais par-dessus tout je voyais et je ressentais la positivité du projet. C'est pour cela que je tenais tant à y participer.

Le matin de l'audition, je venais de faire un 9 heures de temps de travail cette nuit-là. Je m'étais pas vraiment préparé alors que j'aurais dû arriver avec un texte parlant de moi, de ce que je fais dans la vie, d'où je viens et ce qui me passionne. Puis, je me rappelle, il y avait d'autre monde et j'attendais mon tour. Je suis arrivé devant la porte. Là, c'est mon tour ! Et je me suis dit en moi-même, je vais parler avec mon cœur. Une des cinq membres du jury (il y avait la coordinatrice, l'agent de mobilisation, la directrice de la bibliothèque, la directrice d'école...) m'a regardé croche en arrivant à l'intérieur parce que mes yeux étaient rouges et j'étais vraiment calme dans ma peau. Je parlais peu. Je répondais aux questions. Je l'ai rencontrée quelque temps après l'audition où elle m'a confié qu'elle m'avait mal jugé et s'est excusée. Sa première expression, c'est que je prenais une substance quelconque. Parce que j'étais vraiment fatigué. J'étais vraiment dead ce jour-là. Le regard des gens, ça me dérange pas. Pis, je sais ce que je devais faire. Je suis motivé. J'ai fait ce que je devais faire. Maintenant, quand je revois cette dame, on est devenus proches. Partout où elle me voit, elle me salue. J'ai pu changer son regard, non seulement envers moi, mais envers les autres personnes aussi.

Ce projet m'a aidé à m'ouvrir sur ce qui se passe ailleurs, au Canada et en France. C'est comme ça que j'ai pu écrire le texte intitulé : « L'itinérance », et aussi faire la vidéo pour l'audioguide. Avant que vous alliez la regarder, j'ai une anecdote de tournage à vous raconter.

C'était l'heure de pointe tout le monde rentrait chez eux. Là où j'étais pour filmer la capsule, j'ai rencontré un itinérant qui s'est

pointé pour me demander de l'argent. Il m'a dit : « J'ai faim. » Moi, je me suis dit : est-ce que c'est bien vrai ? Est-ce que c'est une coïncidence, puisque j'étais en train de tourner sur le sujet. Est-ce que c'est un signe ?

Tout de suite, je me suis dit que c'était une mise à l'épreuve. Alors, j'ai décidé d'arrêter un peu le tournage pour l'emmener dans un p'tit resto qui n'était pas si loin. Puis, on est rentrés et le serveur était vraiment étonné. Il y avait quelque chose d'inhabituel. Alors, j'ai dit au gars : « Commande ce que tu veux, c'est moi qui paye. » Le serveur nous a regardés et il s'est dit que c'était étonnant de voir un jeune noir rentrer dans un resto avec un itinérant blanc, en plus c'est lui qui paye. Pour lui, c'était quelque chose qui l'a vraiment marqué parce qu'il n'avait pas l'habitude de voir cela et (il a mis du temps avant de nous servir.) Longtemps il nous a regardés avant d'aller faire autre chose. Après, il a ramené la commande et l'itinérant a pris la nourriture et il l'a mangée devant nous comme un loup affamé. À ce moment-là, je me suis dit en moi-même, si au Québec ça se passe comme ça, comment ça se passe ailleurs pour ceux qui n'ont pas vraiment la possibilité de travailler ou d'aller à l'école ?

La réalité est juste devant nous. Quand j'écris mes textes de slam, je ne fantasme pas les choses, je parle de la réalité. Quand je vois des itinérants, je me dis là il y a un problème. Qu'est ce qui fait que ce monde-là existe ? D'où vient ce genre de situation ? Pour moi il y a du travail à faire pour que ça change. Il faut chercher autour de soi, pour voir si le monde sourit autour de toi. Parfois il n'y a pas à aller chercher trop loin. À chaque coin de rue, à chaque carrefour que tu passes tu peux trouver un itinérant. Toujours. Ils sont là, à chaque sortie de métro. En plus au Canada l'hiver il fait froid. Des fois, il faut se poser les questions pour avoir des informations et trouver les solutions.

C'est impossible en tant qu'humain. La faim c'est dur. T'as pas ta force, t'as pas d'énergie. L'itinérant, il ne sait pas ce qu'il va manger vraiment, dans plusieurs heures, le lendemain, dans une semaine. Ça implique la maladie, et parfois la mort aussi. Demande-toi pas ce qu'il fait là, mais ce que l'on peut faire pour qu'il n'ait pas besoin d'être là. Ce phénomène-là touche tout le monde, même si tu le dis pas. D'un point de vue à l'autre tout se relie. Un itinérant qui n'a pas assez quand il demande l'aumône, il peut être vulnérable et faire d'autres choses... C'est l'une des raisons pour laquelle on peut dire que : cette situation ce n'est pas juste l'affaire d'un pays c'est l'affaire de l'être humain.

Ici, au Canada, il y a tellement de nourriture qui est jetée alors que tant de personne en ont besoin. Je trouve ça injuste.

Avant, quand j'étais en Haïti, je pensais vraiment qu'il n'y avait pas ce genre de problèmes au Canada ni en France puisque je ne connaissais pas la réalité. Je pensais que tout le monde vivait bien, et avait une job, mais ce n'est pas le cas. Manque d'emploi, racisme, profilage racial, itinérance, etc. On trouve la même chose que dans les pays pauvres. À Montréal, il y a encore du monde qui vit dans la rue, dans la misère, dans la faim, etc. La différence entre ces pays-là (les pays d'Afrique, Haïti, la Palestine...) c'est qu'ici on essaie de faire mieux et je pense qu'on doit faire mieux. Faut que ça change.

L'ITINÉRANCE

Je suis celui qu'on appelle itinérant
Pas de famille pas de logement
Pas d'endroit où aller
Privé de tout dans la société
On m'prend pour un fou
Parce que je marche partout
Même si ma tête est droite
On fait que m'donner des coups
Parce que chui ni pour la gauche
ni pour la droite

Je m'rappelle à l'école, j'ai suivi qu'un
seul cours
C'était la cour de récréation
Parce que j'étais sous l'oppression
Je ne pouvais pas prendre l'opposition

Je n'ai jamais fréquenté l'université
Mais je vis dans l'adversité
C'est sans importance
Peu importe la façon qu'on me nomme
Car je sais déjà que chui pas autonome

On m'appelle l'itinérant
Mon surnom est errant
Qui dort en dessous des ponts
Comme si j'étais un vagabond
Un petit con
Parce que chui dans la rue
Je n'ai pas vraiment d'abri
On m'traite d'inconnu
Parce que ma vie n'a pas de prix

Refrain

Chui isolé du monde
Parce que je n'ai rien dans ma poche
Je n'ai même pas une blonde
Car on m'trouve vraiment poche

Je perds mes mots
Je n'ai pas de flot
Ni les choses qu'il faut
Pour subvenir au besoin de ma vie
Même celle que j'envie

Ça m'stresse
C'est lorsqu'on m'demande où est ton
adresse
Ou en face d'une jolie demoiselle
Oui une princesse
Mais je n'arrive pas vraiment
À lui avouer ce que je ressens
Comment elle me fait perdre la raison
En me donnant de la fièvre frisson
Comment elle incarne dans ma
mémoire

À chaque fois qu'elle passe
Comment je m'sens moi-même
Lorsque je la vois en face
Enfin Je crois que je suis amoureux
même si j'ai pas vraiment d'identité
Je perds mes mots
Je n'ai pas de flot
Ni les choses qu'il faut
Pour subvenir aux besoins de ma vie
Même celle que j'envie

Chui la lettre N dans la négativité
Parce que j'ai rien comme activité
Je n'ai personne à qui je peux parler
Ni raconter
Les choses qui me tracassent
Les problèmes qui me dépassent

Je suis un nomade
Qui ne fait que des belles parades
En marchant de ville en ville
En regardant les belles filles

En prenant une tranche de pizza
Sous la table du désespoir
En marchant dans le noir
Car je n'ai pas un dollar

Ce n'est pas au hasard
Si je parle de la vie
De quelqu'un qui souffre
Privé de tout et de rien
Qui est dans le besoin
Qu'on appelle moins que rien
À qui on ne dit pas souvent tiens
Qui vit comme ça
Sans un morceau de drap
Qui est sans espoir
Qui vit dans le noir

Qu'on prétend être un ravisseur
Qui ne peut pas trouver son âme sœur

Qui est anormal
Qui a peu de moral
Qui a du cœur
Mais pas le bonheur

Qui a de l'endurance
Mais qui a peu de chance
Qui ne fait que garder sa croyance
Car aux yeux de certains il n'a pas
d'importance

Pour d'autres il est une créature
minable
Qui est incapable
Qui est inabordable
Mais hélas
Qui peut l'enlever de cette impasse
Par amour fraternel
Je vous demande d'aider tous ceux qui
sont dans le besoin
Car c'est ça l'essentiel
Aide ton prochain comme toi-même,
c'est aussi simple et naturel

Aidons nous les uns les autres

Quatre-Chemins-Diderot

«Coline: Mais si on doit définir le quartier ?

Youssef: Le feu! Quand je dis le feu, c'est pas le feu, hein! Genre, c'est mortel!

Karim: Un mot qui définit le quartier?... Bonheur! »

«— La population, elle s'est divisée. On était cinquante, maintenant ils sont cinq, six... ?

— Et pourquoi la population elle s'est divisée ?

— C'est plus la même génération...

— Avant on connaissait pas Facebook, tout ça, ça veut dire on était tous dans le quartier, tout le monde traînait avec tout le monde...

— Tout le monde s'entendait bien aussi.

— Avant, t'avais un ballon, t'étais content. Maintenant ils ont cinq ans, ils ont la Play[Station]4. » (17 décembre 2014 — Mots-clés)

Ces éléments de discussion tirés de séances d'atelier organisées aux Quatre-Chemins-Diderot disent assez les rapports que les jeunes participant·e·s entretiennent avec leur quartier, des rapports faits d'ambivalences, de dynamiques contradictoires d'ouverture et de fermeture. Le tout souvent évoqué sur un mode nostalgique, comme c'est d'ailleurs le cas comme dans d'autres quartier de l'étude. Cette nostalgie, si elle renvoie à des transformations urbaines et sociales bien réelles, tient aussi — il est important de le rappeler ici comme ailleurs — à l'âge de ces jeunes.

La fin de l'adolescence et/ou l'entrée dans le monde adulte est marquée pour certain·e·s par une entrée dans le monde du travail, pour d'autres, par l'éviction ou au contraire la poursuite des études. En somme, une période où la question des déterminants, des discriminations, des fermetures, ou au contraire des sorties du quartier se précise (même si elle n'a jamais été absente). C'est donc une période spécifique dans la construction des représentations, avec des interrogations sur la construction de soi et sa projection dans l'avenir. Ces incertitudes ne sont pas propres aux jeunes des quartiers populaires, à ceci près toutefois qu'elles apparaissent plus tôt dans leur trajectoire et permettent d'expliquer en partie une série des contradictions qui marquent leurs discours et leurs représentations des Quatre-Chemins-Diderot — un quartier composite qui comprend un parc privé dégradé et de petits ensembles d'habitat social.

«*Nous, ce n'est pas un quartier en fait* », expliquait Youssef. Les jeunes des Quatre-Chemins-Diderot distinguent ainsi clairement deux espaces dans le quartier. D'un côté, il y a la Cité Diderot, à laquelle ils et elles s'identifient (d'où la nécessité pour elles et eux de parler non pas seulement des Quatre-Chemins mais des «*Quatre-Chemins-Diderot*»); de l'autre, il y a la ZAC (zone d'aménagement concertée). «*Entre les deux, il y a l'Avenue* », une zone décrite comme un «*passage* » (voir leur capsule collective). D'abord parce que c'est un passage obligé, qu'ils et elles empruntent régulièrement à pied ou en voiture. C'est ici également que circulent les bus, parmi lesquels le 249, le 251 et le 119, qui leur permettent des circulations à l'intérieur même de Pantin (pour aller à l'école notamment) ou dans des banlieues proches (pour leurs loisirs ou rendre visite aux amis et aux proches) — l'expérience des jeunes étant marquée par ces circulations multiples. Ensuite parce que c'est un lieu de brassage, marqué par ses commerces, son aspect multiculturel et des individus qui ne se connaissent pas les un·e·s les autres. À la différence, la cité fonc-

tionne comme un fort espace d'interconnaissance. Lors d'un des ateliers consacrés aux lieux du quartier, Iza résumait ce constat en ces termes : *« On habite dans une cité donc on se connaît tous en fait. Sur l'avenue tu vois tout le monde, mais souvent on ne les connaît pas, ils ne font que passer, ils ne viennent pas chez nous. C'est pas leur quartier. »*

Une nuance mérite toutefois d'être apportée à cette affirmation. Si les filles décrivent la cité, et notamment le bas des immeubles, comme un espace de rencontre, une forme de « chez-soi », les lieux de circulation et de socialisation des garçons sont plus diversifiés. L'Avenue est notamment décrite comme un lieu où ils peuvent stationner, se donner rendez-vous, qui permet de participer à la vie de quartier : *« C'est un loisir »*, disait Youssef, *« c'est là qu'on se pose avec ses potes »*, ajoutait Aly. Ainsi, l'Avenue et la ZAC autrefois se présentent davantage comme des espaces de socialisation masculine ; là où la Cité Diderot et les parcs renvoient à des usages plus mixte en termes de genre. La partition des espaces apparaît ainsi, comme dans d'autres quartiers (populaires ou non), très genrée.

Ici aussi, les stigmates posés sur le quartier sont dénoncés par les jeunes participants. Très sensibles à la vision médiatique de leur quartier, ils et elles la dénoncent comme homogénéisante et dégradante, tout en s'amusant à jouer de ces stigmates : *« C'est toujours les histoires de violence, de police et de drogue qu'on retient »*, soulignait par exemple Karim. La forte présence de la police est elle-aussi vécue comme une étiquette contre laquelle les garçons se défendent. Ils sont par exemple à plusieurs reprises revenus sur la discrimination dont ils se sentent victimes de la part des agents de police : *« Le vrai problème c'est surtout les contrôles de police. Surtout quand tu es un gars et que tu es à pied. L'autre fois, Amine s'est fait contrôler sept fois dans la même journée alors qu'il allait passer des entretiens sur Paris. Ce n'est pas*

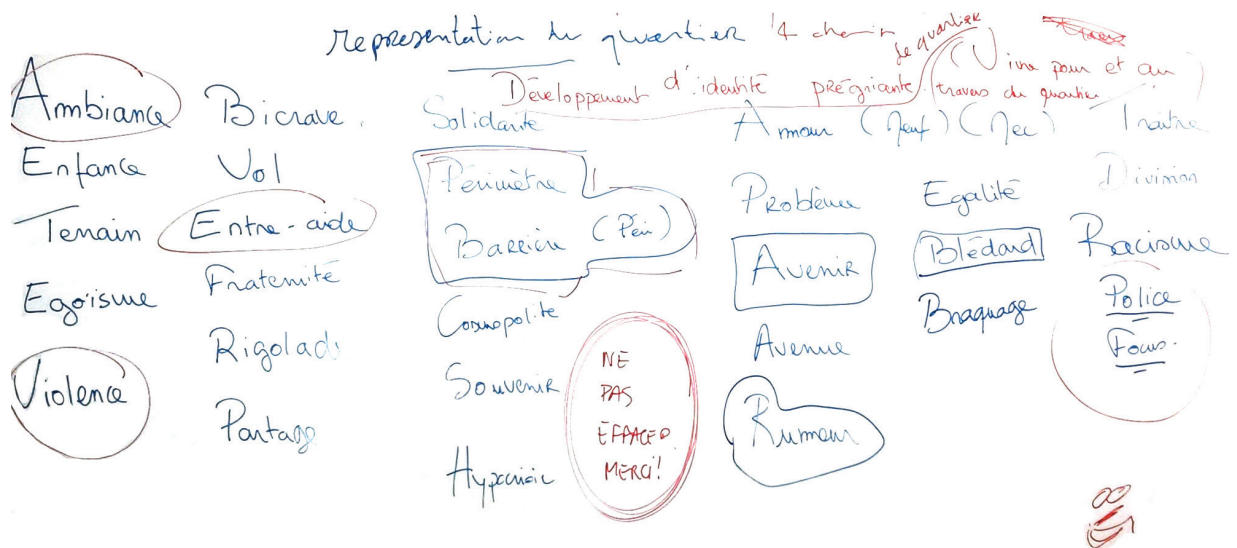


Figure 19: Nuage de mots créé par les jeunes des Quatre-Chemins-Diderot

normal. Après on s'habitue mais bon, c'est quand même pas juste. Il y a des endroits où les gens ne se font jamais contrôler. »

Comme dans les autres quartiers, les jeunes ont évoqué les transformations que connaît les Quatre-Chemins-Diderot en matière de classes sociales et de migration. Ils et elles associent ainsi le processus de gentrification en cours près du canal à un sentiment d'avoir été dépossédé·e·s des lieux de sociabilité de leur enfance. La ZAC, marquée par son passé industriel, est à ce titre un lieu hautement symbolique: «Là il n'y avait personne quand on y est allés, avant il y avait tout le monde, tout le monde traînait là-bas et maintenant il y a des grilles et il n'y a plus personne », expliquait Aly. Et Karim d'ajouter: «La ZAC, avant ça n'était pas des appartements mais une chocolaterie qui a été laissée à l'abandon. Depuis, on compte plus les années, c'est en travaux » — des propos qui ne sont pas sans rappeler ceux des jeunes de La Petite-Bourgogne à propos du Negro Community Center. Les jeunes font alors le récit des trafics et des matches de foot qui s'organisaient autrefois dans ces espaces, là même

où est aujourd'hui installé un panneau sur lequel figure un ballon de foot barré: «*Maintenant, les petits, ils doivent aller au city stade.*» Ils se rappellent également des personnages qui ont marqué selon eux cet endroit, comme ce boulanger à qui ils volaient des bonbons, ou encore ce mécano, «*une crème!*». Ainsi, comme le souligne Amine, bien conscient des hiérarchies urbaines et sociales, avec les travaux de rénovation et la résidentialisation progressive, les lieux de rencontre se sont déplacés et sont devenus moins nombreux: «*Les petits, ils ont moins d'espaces que nous avant, ils ont surtout les parcs maintenant ... C'est bien d'avoir de la verdure et de l'espace aussi. Mais la mairie veut construire dans le parc. Et ça nous on est pas d'accord. Ils veulent construire un skate parc. Mais qui a l'argent pour s'acheter un skate? Déjà quand il y a un ballon de foot ou de basket on est content, et on est nombreux dessus t'as déjà vu des parties avec 40 joueurs? Là ce ne sera plus pareil.*» Car ce que l'on ressent aussi lorsque les jeunes de Pantin nous présentent leur quartier, c'est qu'ils et elles se confrontent très fortement aux réalités, aux responsabilités et aux enjeux du monde adulte.

Enfin, la dimension multiculturelle est bien présente dans les discours des jeunes de Pantin. Ils et elles évoquent ainsi les différentes strates de migration que connaît le quartier. Il fut ainsi question du cas des migrant·e·s clandestin·e·s arrivé·e·s à Pantin après le Printemps arabe: «*Dans les Quatre-Chemins, il y a aussi de vieux bâtiments qui se louent à la chambre. Parfois, ils sont nombreux dans un même appartement et les loyers sont chers. Les propriétaires encaissent l'argent et les gens n'ont pas trop le choix. C'est un peu la misère et la galère quoi. Il y a aussi un foyer pour travailleurs*», expliquait Karim. Ils et elles évoquent également la dimension la plus visible de la dimension multiculturelle quand il est question de l'Avenue, où l'on trouve notamment des commerces (plus ou moins formels) tenus par des commerçants de nationalités différentes. Pour autant,

contrairement à la Maladrerie et aux quartiers montréalais, on ne retrouve pas dans le discours des jeunes de Pantin de revendication identitaire ou de célébration de ce multiculturalisme.

ÊTRE AMIS AUX QUATRE-CHEMINS

par Foster et Mohamed

C'est en sixième qu'on s'est rencontrés tous les deux, autour du foot. Depuis on ne s'est plus perdus de vue ! Même si on a chacun nos galères et nos vies.

Foster Moi j'ai 20 ans. J'ai toujours vécu aux Quatre-Chemins depuis que j'y suis né, à la maternité de la Roseraie, celle qui jouxte Aubervilliers. De mon enfance, je me souviens surtout la cour de mon immeuble. Tout petit, je n'avais pas vraiment eu l'occasion d'explorer le quartier. Dès que je sortais de l'école, ma mère disait « Reste à la maison, fais tes devoirs. » La seule sortie qu'elle m'autorisait, c'était quand je demandais à aller jouer dans la petite cour. Là, on se retrouvait avec d'autres enfants de l'immeuble à jouer au foot. On était dans notre petit univers, quoi. Ma mère avait peur que je sorte ailleurs dans le quartier, que je retrouve les autres à Diderot : elle craignait les mauvaises fréquentations. Parce que dès qu'on est petit on peut être très, très, vite influencé. Moi je connais des petits qui ont 9 ou 10 ans, et il y a des « petits grands » qui les influencent déjà, qui leur demandent de passer de la came en secret. Ce qui fait que ma mère, quand elle a entendu parler de choses comme ça, elle a eu vraiment très peur. Et c'est pour ça qu'elle m'empêchait de sortir. Elle me protégeait. Et c'est ce qui fait que quand on faisait des sorties scolaires dans les Quatre-Chemins ou ailleurs, j'étais un petit peu perdu ! Une fois, comme ça, on a dû tous prendre le train pour aller sur un terrain de foot et je ne connaissais pas l'itinéraire, je me suis retrouvé à la mauvaise gare et c'est mon prof de sport qui est venu me chercher ! Les seuls moments où j'ai pu explorer un peu le quartier, c'est quand mes parents étaient en voyage. Comme ils partaient souvent en Jamaïque ou en Guadeloupe — parce que je

suis Guadeloupéen-Jamaïcain —, c'est ma sœur qui me gardait et, elle, à chaque fois, elle m'emmenait voir ses copines. Là je pouvais voir le quartier. Je les suivais, elles étaient toutes majeures, parce que ma sœur a onze ans de plus que moi.

Quand même, je me souviens aussi d'avoir découvert un peu le quartier et ses habitants quand j'accompagnais ma mère au travail, parce qu'au début elle était coiffeuse, elle a travaillé aussi un peu dans l'esthétique. Le salon, c'était un lieu de rencontre, un espace ouvert vers l'extérieur. Mais ma mère a dû assez vite arrêter : elle a eu un arrêt maladie. Mon père, lui, travaillait dans l'événementiel. En fait, il a eu plusieurs expériences professionnelles. Il a été garagiste, cameraman, photographe. Et vu qu'il travaillait dans l'événement il avait beaucoup de contacts pour aller dans des soirées *jetset*. Et même on est partis deux fois au festival de Cannes ! Entre les Quatre-Chemins et le Festival de Cannes, le saut ! Ensuite, c'est par le foot que j'ai pu non seulement connaître mieux le quartier, mais aussi en sortir !

Mohamed Moi je suis arrivé en France à 10 ans, d'abord à Saint-Denis. Avant, je vivais au bled au Sri Lanka. Mes parents se sont mariés avant ma naissance. Ils vivaient chacun dans deux villages différents mais qui se situaient juste à côté l'un de l'autre, un peu comme Pantin et Aubervilliers. Ma mère, elle avait déjà remarqué mon père, lui non. Lui il était riche, elle, elle était pauvre. Ça a été un mariage arrangé, il a eu lieu juste après que mes parents ont été expulsés du village à cause de la guerre de trente ans. Juste après, mon père est parti en France. Ma mère était alors enceinte de 6 mois. La vie était difficile là-bas : on vivait dans une maison avec ma grand-mère et avec pour seul argent celui que mon père envoyait régulièrement à ma mère pour vivre. Lui, je ne l'ai pas vu pendant 10 ans, on s'appelait, il m'a fait parvenir des photos aussi. Là bas, quand je sortais, comme Foster, je devais rester dans la rue. L'école anglaise dans laquelle j'étais scolarisé n'était pas à

côté de chez moi : elle se situait à côté de l'aéroport et on y allait en car. Deux de mes cousins y allaient aussi, du coup, dès que je faisais une bêtise, ça se savait dans la famille ! L'école, je n'aimais pas beaucoup ça, je n'étais pas très sérieux. Jusqu'au moment où ma mère est partie rejoindre mon père en France. J'avais 8 ans et elle m'a laissé à ma tante. Grâce à elle, alors que j'étais toujours dans les derniers en classe, j'ai réussi à être dans le top 10 ! Elle m'a fait découvrir mon talent, elle m'a dit : « Quand tu es sérieux, tu peux être le meilleur. » Moi je ne le savais pas, et tout le monde a été surpris ! C'était une femme formidable, comme si elle avait des pouvoirs.

À 10 ans, alors que je n'avais jamais vu mon père et que ma mère était partie depuis deux ans, j'ai pris l'avion pour l'Allemagne, où je suis d'abord resté deux semaines. J'en ai bien profité, même si je ne comprenais rien à la langue, y compris quand les gens me parlaient anglais ! Mon père est venu me chercher en voiture et il m'a ramené à Saint-Denis. Il m'a promis des ordinateurs, une PlayStation, une maison. Et moi je rêvais ! En fait, une fois arrivés, il n'y avait rien ! Je me souviens, on est arrivés devant l'immeuble dans le quartier de Montjoie et il m'a dit : « Voilà. » Moi, je croyais qu'on avait tout l'immeuble. On est monté au 2^e étage, sans ascenseur. Je rentre dans l'appartement, je vois ma mère, ça j'étais content, mais je ne vois qu'une télé et je n'avais pas de chambre pour moi. En plus ma mère était enceinte de 8 mois. Ce n'était pas facile sur le coup. Mais après mon père m'a acheté tout ce qu'il m'avait promis ! Sauf la maison...

Arrivé à l'école, ils m'ont mis directement en CLIN (Classe d'initiation pour non-francophones) et en CM2. Le matin j'étais en CLIN et l'après-midi dans la classe de CM2. Saint-Denis : j'ai aimé et je n'ai pas aimé. Ce qui m'a plu, c'est de faire de la lutte. C'était gratuit. J'allais devenir un champion, je gagnais des médailles et tout et je ne voulais pas venir à Pantin du tout. Je les ai encore, ces

médailles et ces coupes. J'ai même été repéré par un recruteur qui m'a encouragé. Mais il a fallu ensuite partir à Pantin. Ce qui était plus dur à Saint-Denis, c'était le racisme. J'étais le seul Sri Lankais là-bas et donc il y en avait qui disaient « ouais, le paka! », qui commençaient à m'insulter. Et au début je prenais tout ça très mal et ça partait en bagarre. On ne dirait pas comme ça mais quand je suis énervé, même moi je ne me reconnais pas! Je me sentais seul. Il n'y a que les filles qui venaient me voir pour me poser des questions, je les intriguais. Mon premier ami, c'était un Roumain, un Gitan. Très vite il m'a invité chez lui. Alors que sa famille n'avait pas un sou, il m'a invité chez lui et m'a offert à manger. Tous les jours sur le chemin de l'école je faisais un détour pour aller le chercher. Jusqu'au moment où la maîtresse m'a dit qu'il ne fallait pas partir dans ce coin-là. Ensuite, c'est par le foot que j'ai pu me faire des potes, d'abord à Saint-Denis puis à Pantin. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés tous les deux avec Foster.

Foster Je me souviens bien! On était en sixième. Moi je redoublais et j'avais un peu peur de ne connaître personne. Assez vite j'ai fait la connaissance de Mohamed et Samir. C'est par le foot qu'on a tissé des liens et construit une petite bande. Des gens qui étaient aussi fans de foot que moi! Au début moi j'étais pour le PSG, les autres pour Marseille, alors je pensais que ça ne pouvait pas le faire. Finalement, on a fait un petit débat et ça nous a rapprochés. Ça nous a vraiment rapprochés, et à l'heure qu'il est, si le foot n'existait pas, je ne les aurais jamais rencontrés! Dans la bande, on était quatre en 6^e et après le groupe a grandi, ça a commencé à évoluer, il y a des gens qui sont rentrés. Assez vite, on a plus eu envie de rester aux Quatre-Chemins. On en avait marre. On voulait explorer un peu ailleurs. On a d'abord été à Aubervilliers, surtout moi. Et ensuite à Paris. Pour nous, l'élément déclencheur, ça a été l'Euro 2010. Ils avaient installé un grand écran plasma devant la tour Eiffel. On y est tous allés, on s'est maquillés, on a pris des photos et à partir de ce jour-là, on s'est dit: « Il faut qu'on

organise d'autres sorties comme ça en rapport avec le foot, il faut qu'on aille à Paris plus souvent. » À cette époque, je pensais encore pouvoir devenir footballeur professionnel. J'ai vraiment beaucoup pratiqué, aussi dans un club dans le 94. Mais ça ne s'est pas fait comme ça. Mais continuer à explorer Paris, ça oui, je le fais ! D'abord parce que j'adore le milieu de la nuit, faire la fête. Et ensuite parce que suis coursier et que je connais Paris comme ma poche. Je travaille dans tout Paris Ouest, les quartiers très, très chics : Champs-Élysées, Miromesnil, tout quoi ! Et toujours à vélo. Je suis capable de vous donner l'itinéraire à pieds de Pantin jusqu'aux Champs Elysées !

Mohamed Moi je cherche un travail mais au fond, l'argent ce n'est vraiment pas ce qui est important à mes yeux. Je vois mon père travailler et ça ne me donne pas envie. Mon père, au début, il était cuisinier dans un restaurant cinq étoiles, il faisait de la cuisine française et italienne. Au début, il faisait le nettoyage et la vaisselle, je n'ai jamais bien compris comment il est devenu cuisinier. Ma mère elle était femme au foyer, mon père préférait qu'elle ne travaille pas. Il voulait la garder comme une princesse. Elle, elle voudrait quand même travailler pour aider mon père, pour l'argent. Depuis la naissance de ma sœur, il ne travaille plus au restaurant. Maintenant, il est au nettoyage aux Huit Temps, à la Défense. Je sais que ça ne lui plaît pas, c'est difficile pour lui, mais il dit qu'il n'a pas le choix. Moi, c'est tout le contraire : je m'en fous de l'argent. J'ai vraiment envie de m'amuser. Ton bonheur, tu ne peux pas l'avoir quand tu veux. J'ai subi tellement de choses au bled que l'argent c'est secondaire. Mon rêve c'est d'avoir un potager. Quand j'ai été au Portugal avec mon pote David, j'ai fait la rencontre de son grand-père. Il cultive ses fruits et ses légumes dans son jardin et j'espère vraiment que quand il partira à la retraite, il sera d'accord pour me vendre son terrain.

LE LAB' AUX QUATRE-CHEMINS

par Mohamed et Foster

Le Lab', il est juste à côté de la mairie, pas loin du RER. C'est un endroit important pour les jeunes des Quatre-Chemins: on s'y retrouve et on y trouve de l'aide.

De l'aide d'abord pour les devoirs, pour trouver un métier, consulter les annonces, faire des CV, trouver les moyens de passer son permis ou pour monter un projet. Par exemple, il y a un pote danseur qui voulait tourner des clips. David lui a donné un coup de main: il nous a accompagnés dans l'écriture des scénarios, c'est aussi lui qui nous a filmés. Il y a aussi des gens qui viennent pour chanter, des rappeurs souvent, il y a le matériel pour enregistrer et faire les instrumentations. Comme un studio de musique en fait. Au fond, tous les gens qui ont un projet viennent là pour trouver les moyens de le réaliser.

Et puis il y a aussi des activités et des spectacles. On fait notamment des sorties avec Rachid, souvent à Paris. Avec Charlie, on fait des sorties culturelles. Par exemple, on est allés voir *Carmen-cita*. Il y avait six comédiens, chacun jouant plusieurs personnages en même temps, c'était très impressionnant! On a aussi été voir des one man show, on est allés au bowling. On est même partis à Bruxelles en Belgique. À chaque fois, on participe un peu financièrement mais la plupart du temps c'est gratuit.

Il arrive aussi qu'on organise des soirées au Lab'. La dernière fois, on a comme ça fait une soirée « Repas partagés ». L'idée, c'est que chacun apporte un plat de son bled et qu'on partage tout ça autour d'un repas collectif. C'était vraiment un beau moment. Moi qui suis Pakistanais, j'avais préparé du riz et du poulet tandoori. Les

Portugais, ils étaient venus avec de la morue. Il y avait aussi des merguez et des plats africains. Comme ça on a pu découvrir un peu ce que chacun mange chez soi. On était tous réunis au Lab' pour manger et après on a fait des jeux de société.

Il y a des jeunes, comme moi, qui vont quasiment tous les jours au Lab'. Pour moi, c'est en fait un peu comme une famille, avec mes potes. Notamment j'y vais pour les cours de danse : la salsa, la kizomba, le batchata et le dansehall. Ça a lieu en soirée le mardi et le jeudi. En tout, on est à peu près une dizaine. Au début il y avait quelques mecs. Maintenant il n'y a plus quasiment que des femmes. Avant on ne dansait qu'en boîte ou même dans la rue, mais là, c'est de la vraie danse et on peut côtoyer des femmes, on peut « coller la petite » ! Surtout apprendre à les faire danser. À partir de ces cours, on a même monté un projet Salsa. L'objectif c'est de partir à Cuba. Pour ça, on a décidé de monter un spectacle pour récolter de l'argent. On a commencé à organiser des stages pour s'entraîner, pour construire une chorégraphie qu'on va pouvoir montrer aux gens de Pantin.

Après chaque événement, on mange à Garden, c'est vers le Snack Time, son concurrent. C'est un endroit important pour nous, on s'y retrouve après les cours de salsa. Parfois, on mange au Grec et même quand on n'a pas l'argent, le patron nous aide, il est arrangeant.

Des quartiers en mouvance : Comment nommer et décrire ces territoires ?

Ces quatre quartiers ont vécu des histoires de peuplement comparables, mais chacun avec ses propres nuances. Ce sont tous des quartiers d'immigration qui ont vécu un processus de désindustrialisation et qui maintenant, à différentes intensités, vivent un processus de gentrification ; à l'exception de la Maladrerie qui a été réalisée sur un terrain de baraques et qui connaît aujourd'hui un processus de paupérisation. S'entremêlent ainsi des questions qui touchent la transformation des rapports entre origines ethno-culturelles et classes sociales. Cependant, chaque quartier vit ces transformations de manière distincte. Par exemple, aux Quatre-Chemins-Diderot, on retrouve des immigrant·e·s clandestin·e·s qui vivent dans des logements indignes et insalubres, surtout depuis leur arrivée suite au Printemps arabe. On retrouve aussi en France des « gens du voyage » (comme les Roms) et les tensions qui vont y être liées. Ce sont des dynamiques que l'on ne retrouve pas à la même échelle à Montréal, où l'altérité est souvent vécue à travers la question linguistique.

À Montréal, le multiculturalisme est central, c'est le pivot de l'identification des jeunes au quartier. C'est d'ailleurs le mot qui est suggéré par Giulio et avec lequel les autres jeunes étaient d'accord, pour parler de ces quartiers populaires et d'immigration, expression inexistante au Québec. Le terme *populaire*, au sens dans lequel

il est employé en France, n'a que peu de résonance au Québec. La notion de classe et l'opposition entre peuple et élites se posent différemment dans ces deux contextes nationaux. Lors de la réunion de travail avec les jeunes, Giulio proposait « quartier multiethnique » pour le contexte montréalais. En anglais on dirait « *diverse neighborhood* » ou « *immigrant neighborhood* ». Selon lui, le terme sous-entend une forme de précarité, mais aussi une fierté et une appartenance. Le quartier multiethnique n'est pas systématiquement comparé à un « autre » type de quartier. Par exemple, Maria explique que Hochelaga-Maisonneuve, un quartier ouvrier de l'Est de Montréal, « *c'est vraiment québécois* », ce qui sous-entend majoritairement blanc. Élisabeth, en comparant Saint-Michel au quartier où elle vient tout juste d'emménager, également un quartier de classe ouvrière, explique que Saint-Michel souffre d'une plus grande discrimination « *à cause des immigrants, des Noirs* ». Les jeunes Montréalais.es s'attachent beaucoup à décrire le sentiment de discrimination et d'injustice lié au stigmatisme quant aux quartiers multiethniques. Plutôt qu'un autre type de quartier, pour les jeunes des groupes montréalais, l'Autre, c'est surtout les médias.

À la Maladrerie par contre, « *les quartiers [populaires et d'immigration]* » se distinguent du Paris bourgeois et blanc. Aissatou dira : « *Ici c'est un vrai quartier. À Paris c'est un faux quartier. Paris c'est juste propre, beau, silencieux. [...] Ici c'est mélangé...* ». Ou encore Sabrina : « *À Paris, y a pas de quartier; c'est pas populaire. Le vrai Paris, c'est là où il y a les riches, où les enfants vont dans les écoles privées, des écoles réputées, comme Henri IV.* » Aux Quatre-Chemins-Diderot, on accentue surtout les codes du langage, l'ambiance : « *Si quand même, l'ambiance est différente. On se connaît tous, ce n'est pas les mêmes délires. C'est pas la même mentalité. Il y a des langages aussi que personne ne comprend!* » (Iza et Youssef).

Un quartier multiethnique ou multiculturel (les deux termes sont utilisés de manière interchangeable à Montréal), ce n'est pas

seulement une diversité de magasins tenus par des commerçants de nationalités différentes. Par exemple, aux Quatre-Chemins-Diderot, les jeunes proposent des formes de catégorisation en fonction des produits disponibles et des publics qui viennent acheter sur l'Avenue. Nessrine, Youssef, Iza et Aly présentaient ainsi tour à tour les restaurants et commerces de l'Avenue :

« Il y a des Grecs, des épiceries, un Turc, un Pakistanais, un Hindou. Il n'y a pas de Français qui tiennent les magasins. Il y en a quatre, c'est des feujis : téléphonie ou bijouterie. La bijouterie, mes parents les connaissaient, avant ils étaient à Paris. Il y a un Leader Price, il est tout le temps blindé, tous les Quatre-Chemins vont là-bas. Du coup on allait au Franprix quand on voulait acheter des choses : c'était plus cher mais ça allait plus vite ! Après t'as un Turc, ils vendent de tout à bas prix, y compris des trucs du bled : les boissons, les olives, les pains, les briques, les bananes plantains, tout ça. C'est plutôt plus africain parce que tout ce qui vient du Maghreb, on le trouve au Franprix. Après t'as des Chinois, un tabac, et des Hindous qui vendent des habits. C'est que des familles. »

À Saint-Michel comme à la Petite-Bourgogne, un quartier multiethnique est un quartier créatif où de nouveaux modes de vie émergent de la proximité et de l'expérimentation dans la diversité. C'est un quartier marqué, comme en France, par des signes visibles comme des commerces, des lieux de culte, des fêtes ethniques ou multiculturelles. Mais c'est surtout un quartier où l'on retrouve une grande « créativité ». C'est le mot qui revient constamment dans le travail des jeunes. Créativité artistique, dans la musique, les murales, la danse, la poésie, créativité dans le parler, créativité dans les façons que l'on trouve pour se connaître et se reconnaître. Un quartier multiethnique est donc un quartier décrit par les jeunes de façon affective ; un quartier où l'on (ré)invente, on (re)crée, où l'on (res)sent, on entend, on vibre.



Figure 20 : Une murale sur un HLM à la Petite-Bourgogne. Photo par Imad et Jarad.

Cette question esthétique, celle des sensations ressenties ou encore celle des « ambiances » dont parlent Iza et Youssef, relie les propos des jeunes dans les quatre quartiers. Ces quartiers n'ont pourtant pas tous la même forme, la même taille et la même apparence. La Maladrerie est une cité, c'est-à-dire un ensemble homogène caractérisé par une architecture spécifique que les jeunes vont redécouvrir au fur et à mesure des ateliers. On entre et on sort du quartier de façon claire. On est du quartier ou on est étranger. Il existe un espace commun composé de lieux de natures et d'usages différents et très clairement identifiés. Les jeunes les décrivent très vite et sont tous d'accord dans l'importance qu'ils leur accordent. Cela rappelle beaucoup la Petite-Bourgogne. On y entre et on y sort très clairement. C'est un petit quartier qui peut facilement être traversé à pied et qui est marqué par la plus grande concentration d'HLM de Montréal. Le quartier a une histoire communautaire forte d'où ont émergé des légendes du jazz (figure 20). Le tissu associatif est dynamique, mais moins visible qu'à Saint-Michel. Le quartier est autant anglophone que francophone, contrairement à Saint-Michel, qui est plutôt francophone.

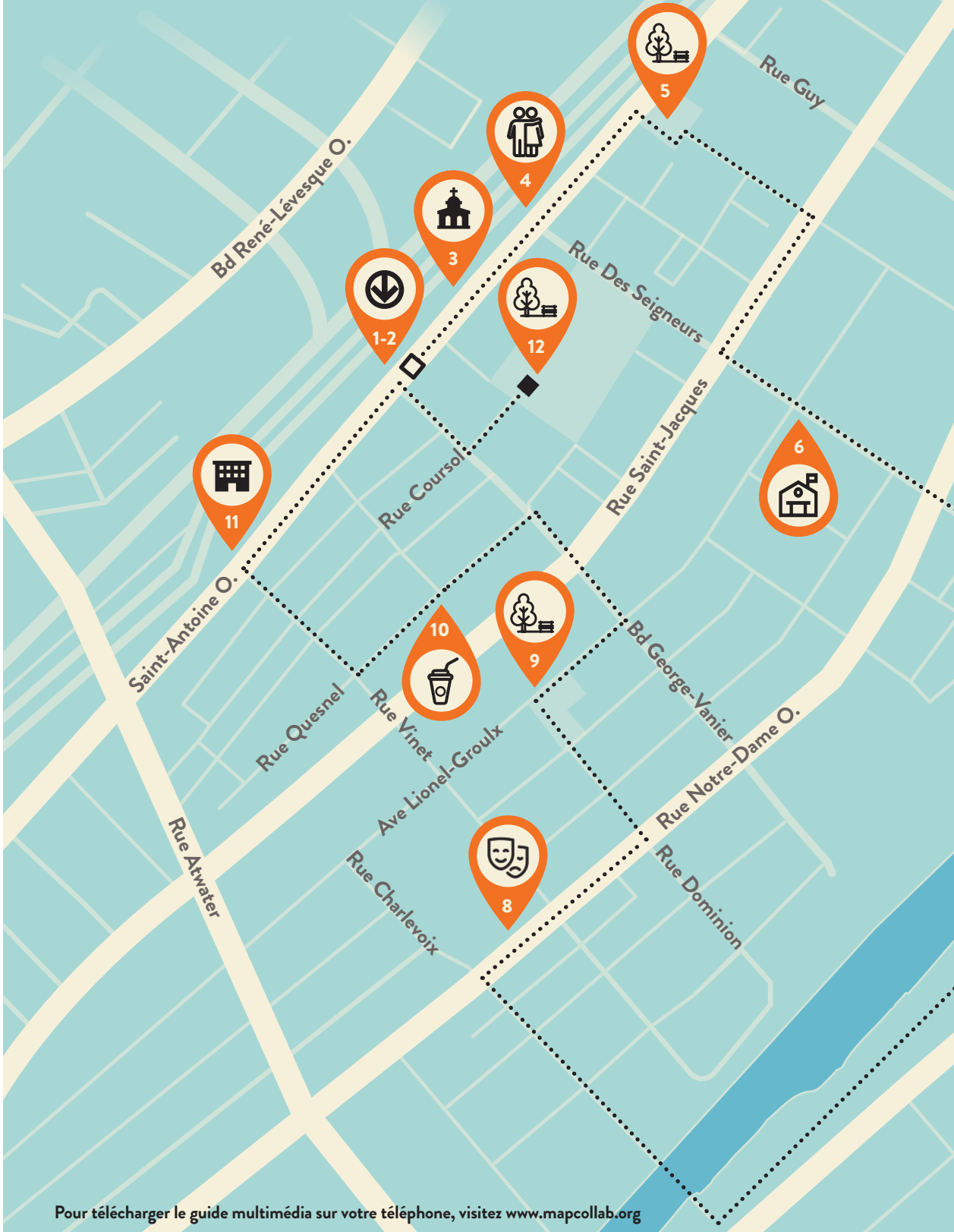
Le quartier, qui a également un passé industriel marqué par le chemin de fer et les industries qui longeaient le canal Lachine, est entré dans un processus rapide de gentrification avec la présence croissante de condominiums de luxe. Ce passé industriel est partagé dans les autres quartiers. À Saint-Michel, par exemple, le quartier naît de l'exploitation de deux carrières qui le scindent. C'est en conséquence un quartier qui couvre une superficie beaucoup plus grande que la Petite-Bourgogne ou la Maladrerie. Comme les Quatre-Chemins-Diderot, Saint-Michel est un quartier parcellisé. Ce n'est pas un quartier que l'on peut traverser à pied et il n'a pas de limites claires. Le secteur Pie-IX est coupé par la carrière et le nord et le sud sont hachurés par l'autoroute métropolitaine. Les Quatre-Chemins-Diderot est également un quartier fragmenté. Les jeunes en donnent des images et des parcours plus éclatés, en particulier les garçons. Mais comme à Saint-Michel, avec la ligne de bus 67, l'Avenue joue un rôle fédérateur.

Ces quatre quartiers n'occupent pas non plus la même position dans la géographie des deux villes. En région parisienne, les deux quartiers sont localisés dans la première couronne, dans un département, la Seine-Saint-Denis, qui se caractérise sur le plan sociologique par une forte précarité et une forte immigration. C'est en effet le plus pauvre de l'Île-de-France. Évoquant les activités auxquelles il a pu participer grâce au Service municipal de la jeunesse, Karim expliquait ainsi lors d'un atelier à Pantin que : *« On va pas se voiler la face. Je ne sais pas ce qu'il en est pour tout le monde, mais en règle générale, on n'a pas beaucoup d'argent. Moi le ski par exemple, jamais je n'aurais pu y aller avec mes parents. »* Par contre, la proximité parisienne favorise les déplacements avec de grands équipements de loisirs aux portes des deux villes (Pantin et Aubervilliers) comme le parc de la Villette.

Dans le cas de Montréal, nous ne sommes pas devant une centralité aussi forte qu'à Paris, avec une délimitation claire entre le centre et la périphérie ; « les banlieues » au sens qu'on leur donne en France. Les quartiers sélectionnés sont situés sur l'île de Montréal et font partie d'ailleurs tous les deux de la Ville de Montréal. Ce ne sont pas des municipalités autonomes comme en région parisienne. La Petite-Bourgogne, par exemple, est considérée par les jeunes comme « downtown ». On y voit les gratte-ciels du centre-ville. Les jeunes disent qu'ils sont de « downtown », c'est souvent comparé à New York et il n'y a pas le même sentiment de distance qu'à Saint-Michel, même si l'autoroute qui sépare la Petite-Bourgogne du centre-ville agit comme réelle coupure spatiale.

Dans les quatre quartiers, donc, on habite des paysages comparables mais distincts ; on compose avec des échelles et des centralités variées, avec des limites plus ou moins claires. Les jeunes ont exprimé des sentiments proches et comparables de frustration et de rejet du stigmat. Mais également, ils ont fait part d'une grande complexité dans leur relation au quartier : l'habiter ou le fréquenter, y rester ou le quitter, ne jamais déménager.

La Petite-Bourgogne



Pour télécharger le guide multimédia sur votre téléphone, visitez www.mapcollab.org

1. MÉTRO GEORGES-VANIER

Hola amigos y amigas, welcome to BURGZ.
Hello everybody, un monde plein de surprises vous attend.
Georges Vanier metro is the only metro station that is in LITTLE BURGUNDY.
It is the main mode of transportation coming in and leaving Little Burgundy.
On ne juge pas un livre sur sa couverture.
On ne juge pas une personne sans la connaître,
alors on ne juge pas BURGZ sans connaître ses histoires.
Bienvenue dans le quartier de la Petite Bourgogne
un quartier rempli d'obstacles et un quartier en pleine croissance.
Amour, Haine, Hauts, Bas, peu importe, je reste Burgundy.

2. DANS LA STATION GEORGES-VANIER

This is our stop. Georges-Vanier Metro. Step out of the car and take the stairs up.

3. DESTA

Inside the St. Anthony of Padua church in Little Burgundy lies a community centre named DESTA. Among many other things, DESTA is an abbreviation for Dare Every Soul to Achieve.

4. RUE DES SEIGNEURS

la mort et la vie j'ai vu des frères s'effondrer mourir ensanglanté
j'ai vu des sœurs s'évader aller trop loin, dérapé
le malheur est si proche quand l'amour s'est évaporé
sur la rue Des Seigneurs trop de chose sont arrivées

5. PARC JESSIE-MAXWELL SMITH

From months to years
From fun to tears
Being saved to facing fears
Clouds above no longer clear
Luckily the park is near.

6. ÉCOLE DE LA PETITE BOURGOGNE

Tout semble trop loin, toutes ces années passées
à rire, à s'amuser ne sont plus que des souvenirs

7. CANAL LACHINE

Chacun règle ses problèmes à sa manière et le Canal Lachine est un lieu qui m'a permis de m'échapper de mes problèmes.
C'est aussi un lieu magnifique que les gens peuvent visiter peu importe leur classe sociale...

8. CORONA THÉÂTRE

Le Théâtre Corona est situé sur la rue Notre Dame Ouest depuis 1912.

9. PARC DES JAZZMEN

Ce quartier est comme un parc d'attractions.
Quand on y rentre, on ne veut pas en ressortir!

10. DÉPANNEUR BOB

Je disais que c'était juste une larme sous mon mascara
que j'allais bien aller et que j'allais oublier. Mais, c'est faux!

11. 2460 SAINT-ANTOINE

You put this make-up on our building, our home. You've covered up the evidence by putting a simple band-aid on our open wounds.

12. PARC OSCAR PETERSON

Un lieu de plusieurs souvenirs



La Maladrerie



1. LE FORT D'AUBERVILLIERS

« Le Fort d'Aubervilliers qu'est-ce que c'est ?
C'est un arrêt de Métro comme tu le vois (ligne 7).
Hey y a ma sœur ! (rires) Ben vous voyez tout le monde
se rencontre ici, la famille. C'est aussi un point de
repère parce que c'est un point de rencontre avec
les gens de l'extérieur. Il y a tout ici, il y a d'abord
les commerces comment dire... On va vous montrer
ça va être plus simple. Je vous présente Papa. Qu'est-ce
que tu fais ici ? On vend du maïs. »

2. L'OMJA

« L'OMJA, c'est l'office municipal de la jeunesse
d'Aubervilliers. C'est le lieu où je vais le plus souvent.
À La Maladrerie, presque tout le monde passe par
l'OMJA : les grands comme les petits se posent là-bas. »

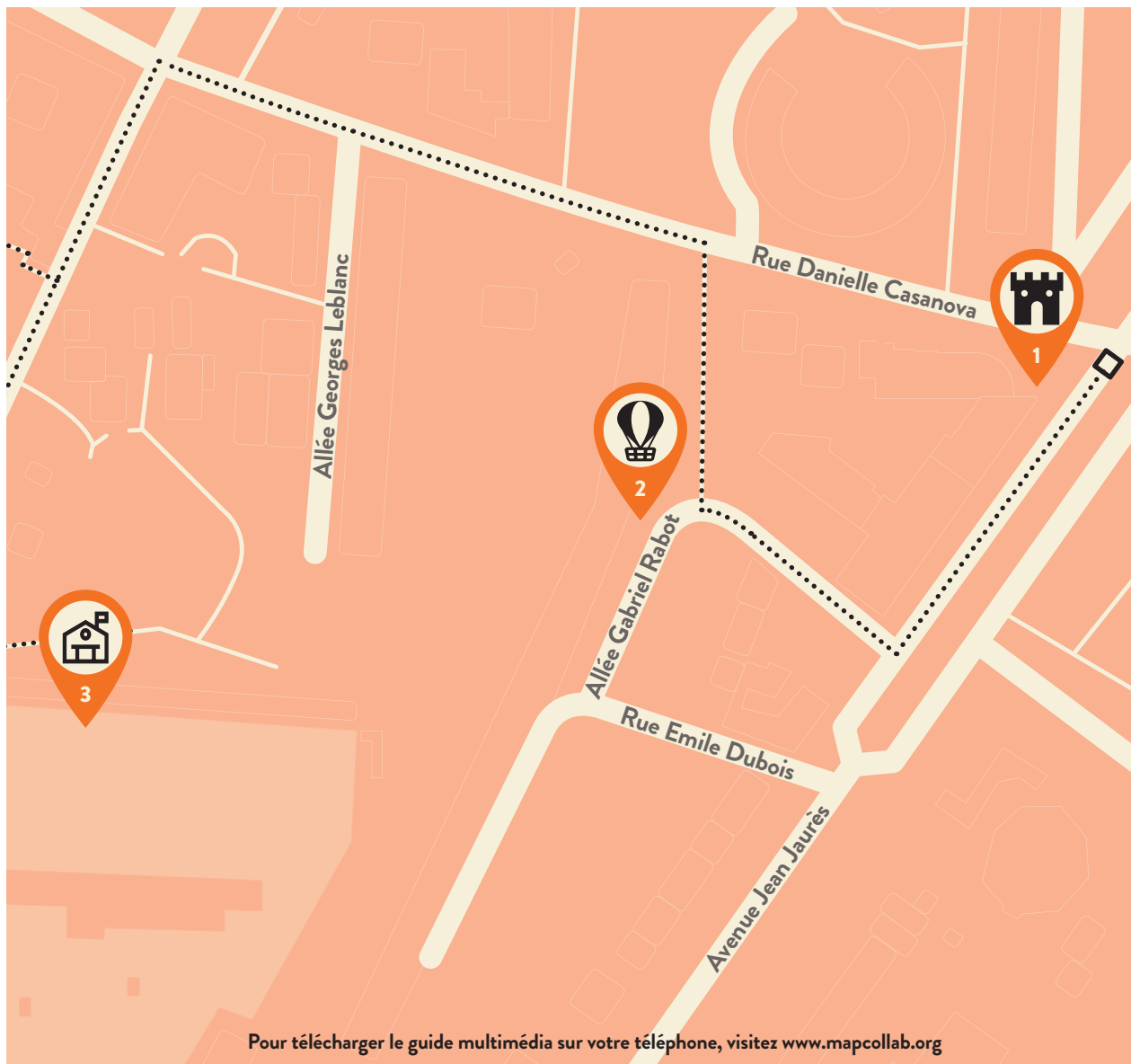
3. L'ÉCOLE

4. RUE DES CHATS

« Ici, c'est la rue des chats. La journée, la nuit, ils
se cachent partout en dessous des voitures, et
c'est pour ça que l'on appelle ça la rue des chats.
On est plus précisément où les deux rues se croisent
à ma gauche il y a la rue Marcelin Berthelot (la rue des
chats). Alors je vous explique, avant il y avait un grand
mur qui faisait toute la rue et tous les chats se posaient
dessus. Il y avait une dame qui venait leur donner
à manger, maintenant qu'ils ont cassé le mur, c'est
encore pire. Il y a des chats partout dans la cité car
ils se sont dispersés. »

5. LE CITY STADE

« Un jour il y a des petits qui ont cassé la barrière. On
savait pas c'était qui. On a cherché partout mais on ne les a
pas retrouvés. Ensuite, on a repris la grille, on a essayé de la
remettre avec une corde. Ça tenait pas alors on l'a laissée



Pour télécharger le guide multimédia sur votre téléphone, visitez www.mapcollab.org

par terre. On a demandé au gardien s'il pouvait la réparer, ils ont mis deux mois pour remettre la grille en place.»

6. LA PELOUSE

« La pelouse c'est le cœur de la Maladrerie c'est là où on se réunit. »

7. LE PARKING

« Là en fait on est au Parking, le seul endroit de la Mala où il y a beaucoup d'espace. Depuis que les voitures ne se garent plus on se l'ait approprié, pour faire du scooter, vélo, jouer au foot ou pour se poser tout simplement, parfois il y a des Sri Lankais qui viennent jouer aux crickets... donc faites gaffe à pas vous manger une balle perdue. »

8. LA RUMEUR

Ici, c'est le demi cercle, on s'assied pour parler. C'est l'endroit où tout le monde passe, c'est le début de la cité, le premier endroit où tu peux te poser dans la cité.

Les commères de la cité sont assises là, elles parlent de tout le monde. Ce sont des copines qui galèrent ensemble. On les appelle « le gang des poussettes. »

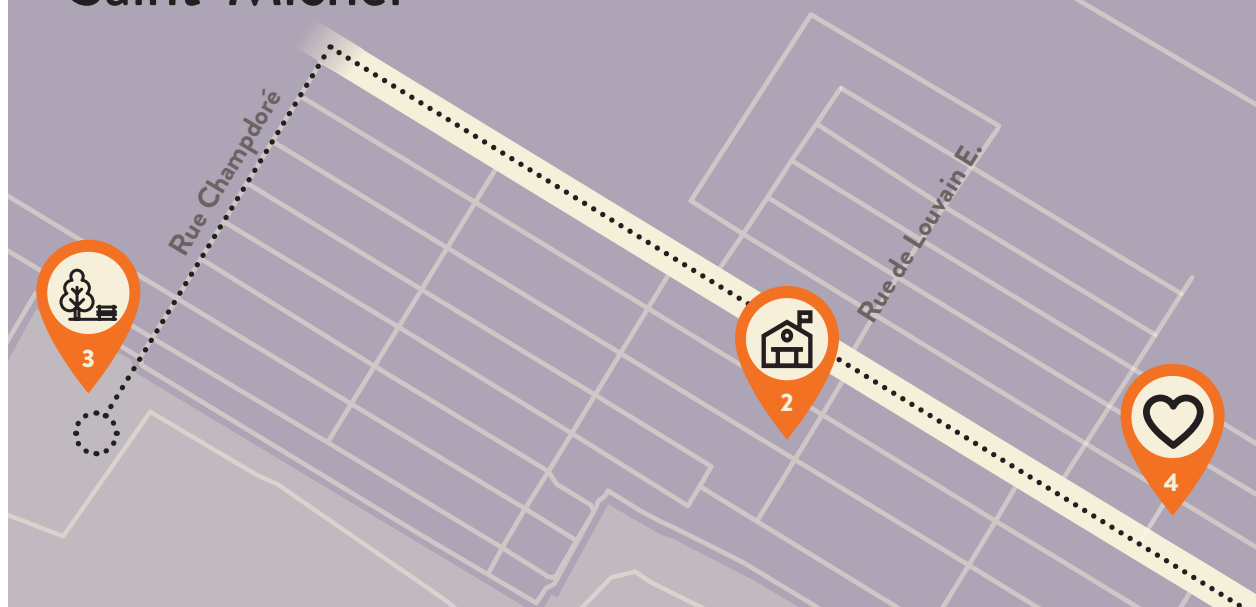
9. LE LAC

« Alors voilà, je vous présente le Lac. Je me pose ici avec mes amis. Il y a aussi des parents qui viennent avec leurs enfants, et des personnes âgées, ils viennent regarder les poissons et les tortues. C'est aussi un lieu de rendez-vous, parce qu'avec mes amis on se retrouve ici pour parler et pour rigoler. »

10. LE BBC

« Tout d'abord vous devez savoir que la Maladrerie c'est une cité, un quartier qui est divisé en trois parties : la mala, les 800 et le BBC. Le BBC ça veut dire Boulangerie Black City ou Black Beur City, le nom diffère selon les générations. »

Saint-Michel



1. À SAINT-MICHEL, LA VIE EST BELLE

À St-Michel la vie est belle. Plein de ruelles. Et de passerelles. Nous avons tous des ailes et volons dans le ciel. Ils ne sont qu'une parcelle, créant des étincelles. Préjugés inavoués, terre de jeunes âmes dévouées.

2. LE 25 OCTOBRE 2005

« Voici aujourd'hui, j'ai décidé de me confesser. Il y a pleins de souvenirs que j'ai gardé de Louis-Joseph Papineau, mais ce qui m'a marquée le plus je pense que c'est le garçon qui s'est fait poignardé à l'école. C'était le 25 octobre 2005...! »

3. ST-MICHEL ET LOUVAIN

« Saint-Michel, intersection Louvain. Comment je le vois et qu'est-ce que j'y ai vécu, avec ma famille et mes amis. Certains diront que cette capsule ne représente pas la réalité, mais moi c'est comme ça que je le vois... »

4. L'ESPOIR DU QUARTIER

Jour d'allégresse tiendra au pied de tendresse
Douce chanson du soir, fraîche d'amour, d'espoir
Transport rythmé, mélancolique sur une guitare acoustique
Une longue histoire qu'on a failli croire
Prétend dévorer sa proie en faisant son choix à Gabrielle Roy

5. DES TALENTS D'IMPRO!

Les ateliers mapCollab à St-Michel se sont déroulés dans les locaux du Groupe Orientation Emploi et ont été remplis de moments d'improvisation, de discussion et de fous rires!

6. L'ITINÉRANT

Je suis celui qu'on appelle itinérant. Pas de famille pas de logement. Pas d'endroit où aller. Privé de tout dans la société. On m'prend pour un fou. Parce que je marche partout. Même si ma tête est droite. On fait que m'donner des coups. Parce que chui ni pour la gauche ni pour la droite.

7. AUTREFOIS

Dans cet audiovisuel, vous me voyez dans un centre de conditionnement d'un grand homme (le samaritain) qui a contribué au changement positif social du quartier auprès des jeunes.

8. UN VISAGE NE SUFFIT PAS

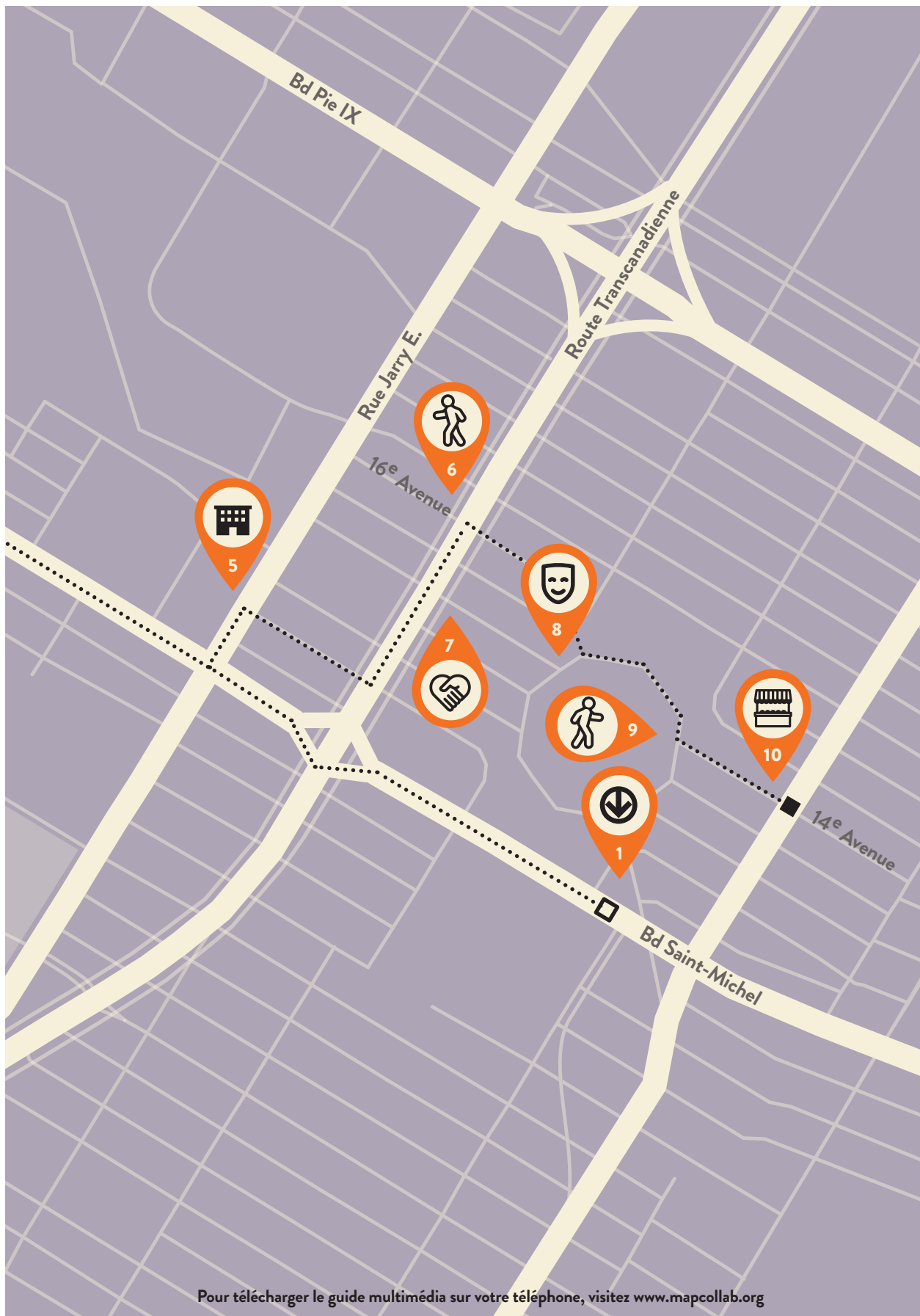
Souvent, en observant un visage, on arrive à se faire un tas d'idées au sujet de la personne qui le porte. Rares sont les gens qui vont vouloir en savoir plus sur une personne. On reste, la plupart du temps, satisfait de l'image que notre imagination forme à l'égard d'une personne. C'est un peu la même chose à Saint-Michel! Si on ne fait que regarder ce que les médias nous montrent ou bien qu'on ne fait qu'écouter les discours que les gens tiennent au sujet du quartier, on ne connaîtra jamais vraiment l'identité de celui-ci.

9. MON QUARTIER C'EST MA VIE

Je veux marcher partout, sans stress ni peur, aller là où je veux, peu importe.
À Pie IX ou à Saint Michel, 67, 467.
Vive la passion de mon quartier.
Car mon quartier c'est ma vie.
De me voir passer à Jarry, pour aller au parc jouer au soccer.
Au McDo c'est la folie, l'envie de vivre, rencontrer des amis.
Casser la routine, prendre une poutine

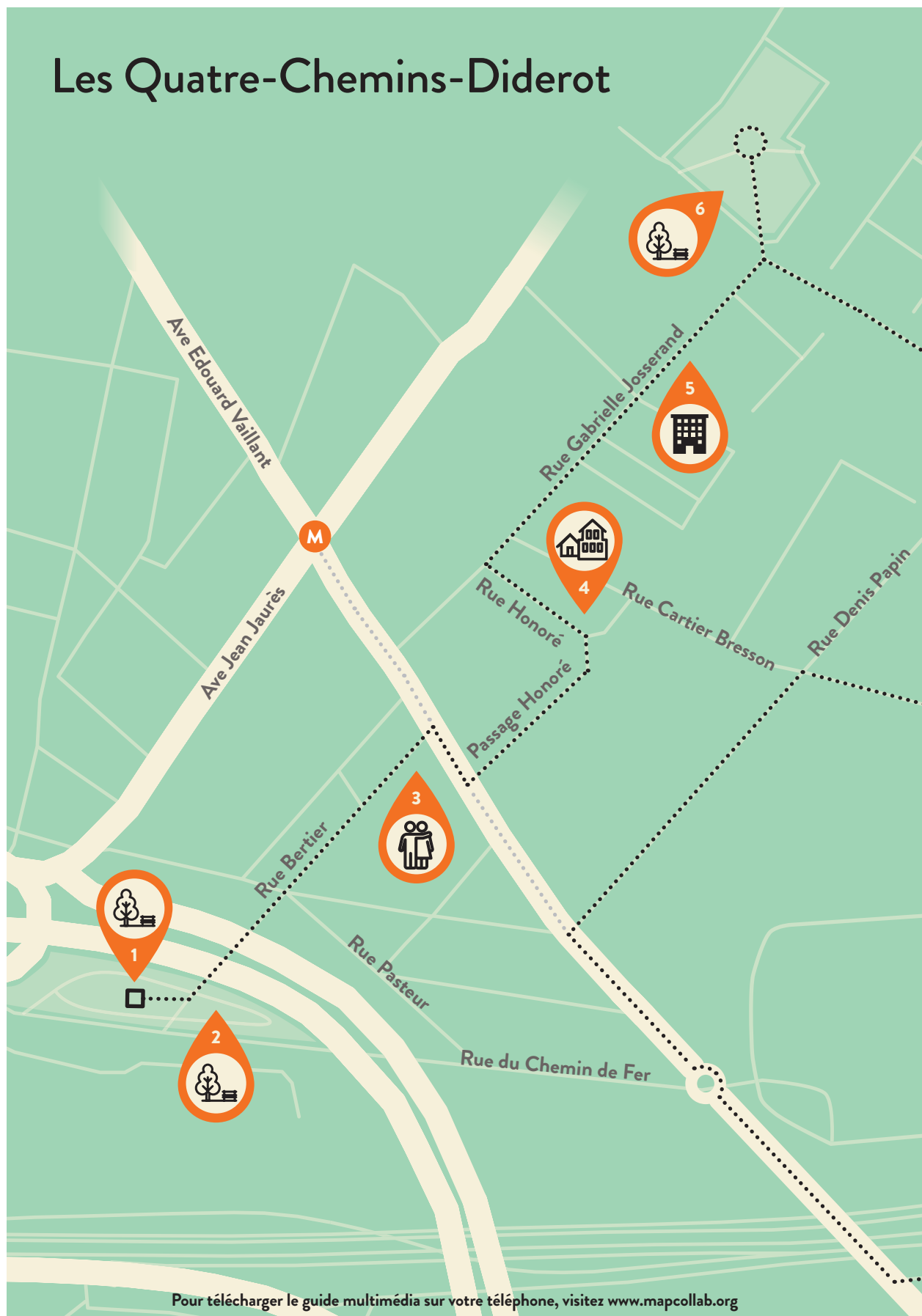
10. LE PETIT MAGHREB

Le Petit Maghreb est une rue dans Saint-Michel qui regroupe plusieurs commerces et endroits maghrébins. Nour le surnomme l'endroit aux milles et une saveurs car tout le monde sait à quel point la culture et plus précisément la gastronomie marocaine est riche en saveurs.



Pour télécharger le guide multimédia sur votre téléphone, visitez www.mapcollab.org

Les Quatre-Chemins-Diderot



Pour télécharger le guide multimédia sur votre téléphone, visitez www.mapcollab.org



1. UN LIEU DEUX REGARDS : LE TERRAIN MULTISPORTS

« Le terrain, vide ou plein ? Avant il était surtout fréquenté par ma génération, et par les plus grands que moi, mais maintenant les petits du quartier y vont de temps en temps. J'aime bien la tranquillité du terrain, c'est l'un des seuls coins calmes que l'on peut trouver aux 4chemins, parce que l'on a un quartier vraiment très mouvementé. C'est aussi un endroit où l'on aime se retrouver. »

2. RENDEZ-MOI MON PARC !

« Pour les habitants de Pantin, il faut passer le tunnel sous le périphérique pour accéder au parc. C'est ici que je venais avec ma mère et ma petite sœur. Mais le parc a perdu son utilité principale il a subi plusieurs fréquentations. Tout d'abord, les Rom se sont installés à l'entrée du tunnel, ils ont monopolisé le parc, depuis les familles n'y allaient plus. Les Rom ont été chassés du parc, et ensuite il y a eu les clandestins tunisiens qui dormaient dans le parc. J'ai constaté une solidarité tunisienne dans le quartier. Des gens leur apportaient à manger, des couvertures. Depuis les tunisiens sont partis. Le parc est complètement vide. »

3. MA CITÉ

« À travers cette capsule, j'ai voulu montrer les endroits où je me pose avec mes amis dans le quartier. »

4. LE VILLAGE

« Le village est un endroit de mon quartier que pas beaucoup de personne évoque mais pour moi c'est un petit peu le quartier oublié. Comme vous le verrez sur ce tag VLG, ça veut dire le village. On l'a appelé comme ça, par sa nature, on est en zone pavillonnaire ici. Il m'inspire beaucoup, il m'inspire la tranquillité. »

5. MA TOUR DE HAUT EN BAS

6. LE PARC DIDEROT

« Aujourd'hui la mairie de Pantin veut détruire ce parc pour construire des écoles et des aires de jeux, dont un skate parc. Mais qui va faire du skate ici ? Dans ce quartier la liberté d'expression n'a pas d'âge, les enfants aussi vont nous donner leur point de vue. »

7. LA ZAC

« Là, on est à la ZAC c'est le lieu où l'on traînait quand on était plus jeunes. Avant, ici il y avait une usine à savon et une usine à chocolat. On est venu vous présenter là où on a fait nos premières bagarres, nos premiers foots. Tout ! Tout a commencé ici en fait. Aujourd'hui, la ZAC elle est en travaux, tous les jeux de ballon ont été interdits, le boulanger, les endroits posés pour quand il faisait froid, le gardien qui nous courrait... »

8. L'AVENUE!!!

« Nous allons suivre le groupe de la Gare RER B de Pantin jusqu'au Métro des Quatre Chemins (L7) »



Deuxième partie

DES LIEUX COMMUNS
AUX JEUNES DES QUARTIERS.
REGARDS TRANSATLANTIQUES



Dans sa capsule, Dioncunda s'intéresse dans le quartier de la Maladrerie à «la rue des Chats». Elle y explique que la rue a été renommée ainsi par une partie des habitant·e·s quand la destruction d'un bâtiment en friche a favorisé l'installation de chats errants dans ce bâtiment désaffecté. Par la suite, les chats se sont dispersés dans le quartier. La rue des Chats est appelée administrativement la rue Berthelot, mais Dioncunda et les jeunes participant·e·s du quartier de la Maladrerie n'utilisent pas ce nom-là. Un même lieu peut donc avoir différents noms.

De la même manière, Awa dans sa capsule nous présente le BBC et s'interroge sur l'évolution du sens de ce lieu dans le quartier, dont l'une des définitions est «Black, Beur, City», en référence à l'origine ethnique de beaucoup d'habitant·e·s du quartier. Nommer les lieux est une étape nécessaire à la construction de l'écumène, soit l'espace connu des habitant·e·s. Nommer, c'est donc s'approprier l'environnement, se repérer, occuper l'espace. L'identification des lieux est l'un des fondements des compétences spatiales. Différentes couches de sens peuvent être données à un lieu selon les acteurs. Nommer, c'est aussi faire appel à des représentations, à l'imaginaire, mais c'est aussi créer des représentations. Nommer, c'est faire exister un lieu, c'est donner du sens, mais c'est aussi le partager avec d'autres.

Penser collectivement aux lieux des quatre quartiers étudiés, c'est questionner ce que sont les quartiers populaires et multiculturels dans leur plus grande diversité, mais aussi dans leurs proximités. Y a-t-il des réalités partagées qui participent à la construction des identités spatiales à Saint-Michel, à la Petite-Bourgogne, à la

Maladrerie et aux Quatre-Chemins-Diderot ? Dans cette partie, nous reprenons la parole des jeunes afin d'articuler leur réalité sensible et vécue des espaces à une analyse des lieux selon leurs fonctions (commerciale, circulatoire, de loisirs, de formation) et le rythme de leurs usages (quotidien, épisodique, exceptionnel, de nuit/de jour, autorisé, interdit).

Lors des ateliers, l'affirmation des points de vue de chacun sur les lieux des quartiers a permis la construction de discours collectifs, des identités de quartier. En décrivant ces lieux communs aux quatre quartiers, on voit émerger des réalités semblables, avec des nuances locales bien sûr, dans les quatre quartiers. Au Québec, on utilise souvent le mot « place » pour parler d'un lieu, un endroit. L'usage montréalais du mot « place » diffère de son usage en France où une place renvoie à une forme architecturale, comme la place centrale d'une ville. Ce qui nous interpelle dans l'usage montréalais du mot « place » c'est qu'il intègre l'aspect identitaire de l'espace. « Être à une place », à telle « place », ça signifie plus qu'être dans un endroit localisable sur un GPS, ça renvoie également à l'identité du lieu, le rapport affectif au lieu.

Plusieurs des lieux présentés ici ont fait l'objet de capsules vidéo dans les guides de quartier, d'autres ont plutôt fait l'objet de discussion en atelier. Entrons donc ensemble dans la station de métro, le parc et le terrain de sport, le salon de coiffure et le barbershop, le McDonald's et le kebab, l'école, le lieu de culte et tous ces lieux interstitiels qui caractérisent des quartiers désindustrialisés parce que la désaffectation des usines, comme nous le montre la rue des Chats, crée des espaces ambigus dont la fonction n'est pas claire.

La station de métro



Figure 21: Sortir de la station Georges-Vanier, Petite-Bourgogne. Photo prise par Jarad

La station de métro, à la Maladrerie, à Saint-Michel, aux Quatre-Chemins-Diderot ou à la Petite-Bourgogne, est bien sûr un lieu de passage. Mais c'est également un lieu de rencontre, un point de repère, un lieu de commerce et, parfois, un lieu de conflit.

Dans les quatre quartiers, le métro est une porte d'entrée et de sortie, peut-être plus explicitement à la Petite-Bourgogne et à la Maladrerie. En effet, la Petite-Bourgogne et la Maladrerie sont des milieux qui se démarquent des espaces qui les entourent par leur forme architecturale et urbaine. La Maladrerie est caractérisée par une facture architecturale identifiable, tout comme la Petite-Bourgogne, qui se reconnaît par sa concentration de

HLM qui, à Montréal, sont identifiés par une petite clôture basse de fer forgé.

À la Maladrerie, on est du quartier ou on est «étranger»: «*Quand tu viens d'ailleurs, explique-t-on en atelier, ils (les mecs de la Mala) vont pas t'agresser; ils te testent; ils regardent comment t'es habillé.* » C'est pareil à la Petite-Bourgogne, Sajib explique que «*le monde sentent vraiment que Burgz c'est leur maison. Je vais pas rentrer chez toi sans rien dire pis, personne ne peut rentrer sans demander.* »

Dans sa capsule sur la station George-Vanier, la seule station de métro directement dans la Petite-Bourgogne (même si la station Lionel-Groulx est aussi près), Jarad nous fait entrer dans la station comme on entre dans une maison. Il nous explique de façon affective ce que signifient les tuiles bleues sur les murs, le puits de lumière, la sculpture d'un arbre dont les ampoules sont presque toutes éteintes à cause de la négligence de la Société des Transports de Montréal... L'intimité de la station c'est le vestibule de la maison, du quartier. Et cette intimité a été violée lorsque les autorités ont décidé de remplacer le mur de béton par une grande fenêtre. Jarad aimait lorsqu'il était enfant se cacher dans la station pour regarder les trains passer. Plus tard, sa présence et celle de ses copains adolescents a cependant été considérée «suspicieuse» par les policiers. On a donc exposé sa cachette en ouvrant une grande fenêtre dans le mur de la station. C'est une façon de surveiller ce lieu supposément «dangereux», conclut-il.

Dans sa capsule, Lalei quant à elle nous présente la station Fort d'Aubervilliers, non pas à partir de son intérieur, mais comme un point d'ancrage dans le quartier de la Maladrerie. «*Le Fort d'Aubervilliers, ça appartient à la Mala, on a de la chance. Ailleurs, y a rien, y a pas de transport. Aubervilliers, c'est structuré, ça commence au Fort, ça finit au Fort.* » Il faut dire qu'en région parisienne,



Figure 22 : Extrait de la capsule de Lalei sur le Fort d'Aubervilliers à la Maladrerie

toutes les stations de métro ont le même design. À Montréal, au contraire, chaque station est différente, dessinée par un artiste particulier, ce qui lui permet de la personnaliser. Revenons à Fort d'Aubervilliers, « *tout le monde se rencontre ici* », nous dit Lalei. Elle montre le flot de gens qui montent et descendent les marches de l'entrée de la station. Elle y rencontre sa sœur et des enfants du quartier. Le Fort d'Aubervilliers, c'est un point de repère, un point de rendez-vous, « *le point de rencontre avec les gens de l'extérieur* ». La Maladrerie est composée de plusieurs passages piétons qui sont difficiles à déchiffrer pour qui ne connaît pas. On se donne donc rendez-vous au métro pour emmener la personne chez soi. Et le Fort d'Aubervilliers a l'avantage d'être fréquenté par « Papa », le vendeur de maïs grillé. Délicieux! « *C'est un tout-en-un* » conclut Lalei; il y a tous les types de commerces formels et informels.

À Montréal, le commerce informel de rue n'est pas présent près des stations de métro. C'est pourtant une activité très importante à la Maladrerie et aux Quatre-Chemins-Diderot. Dans la capsule collective d'introduction aux Quatre-Chemins-Diderot, on voit

Amine sortir de la gare RER B de Pantin. Il marche, nous montre les multiples voies de train. Son copain Karim vient le chercher en voiture. Ils arrivent sous un pont, et Aly débouche sur l'Avenue. Chaque participant du quartier est présenté en marchant dans la rue. La capsule se termine par la sortie du quartier à la station Aubervilliers-Pantin-Quatre Chemins. Cette marche dans le quartier montre comment le métro est rattaché au commerce informel, sur le trottoir : cigarettes, jeux à gratter, équipement portable... quelques-uns de ces vendeurs sont sans-papier. On dit dans le quartier qu'ils sont parfois désagréables avec les femmes. Cela a causé des bagarres avec des habitant·e·s. Par ailleurs, il y a aussi à la sortie du métro des « taxis clandestins ». Ils sont bien utiles pour revenir chez soi lorsqu'on sort le soir.



Figure 23 : Commentaires par Élisabeth sur le site internet mapCollab

À Saint-Michel, il n'y a pas de vendeurs de trottoir ou de taxis clandestins, mais beaucoup d'habitant·e·s du quartier travaillent comme chauffeurs de taxi. C'est une caractéristique des parents de plusieurs jeunes. Il y a le McDonald's à côté de la station de métro Saint-Michel. Nous y reviendrons. Il y a également le parc François-Perrault, autre lieu très significatif. La station de métro revêt une importance comparable pour les jeunes de Saint-Michel. Elle est identifiée par Samuel et par Ouali dans leur capsule vidéo.

Mais le marqueur identitaire du quartier c'est la ligne de bus 67, qui a un arrêt au métro Saint-Michel, et qui monte le boulevard du même nom. Soixante-sept, c'est Saint-Michel. Soixante-sept, c'est ce qui relie tous les autres lieux du quartier et le quartier au reste de la ville. Mais pour monter dans le bus, il faut une carte Opus (la carte d'abonnement). La carte Opus, c'est un objet important pour les jeunes. Ouali explique, par exemple, que lorsqu'il est arrivé à Montréal, il n'avait pas de carte Opus et devait marcher partout. À la Petite-Bourgogne, les filles expliquent que la rue appartient aux gars, qu'ils ont leurs lieux dans le quartier. Mais que la carte Opus les a éloignées du quartier. Lorsqu'elles ont eu l'âge de sortir, pour aller à l'école secondaire ou pour rencontrer des amies, elles l'ont fait. Le métro est la porte d'entrée et de sortie.

Le métro, c'est aussi une zone de conflit à la Petite-Bourgogne. La station Lionel-Groulx (LG pour les intimes) n'est pas située directement dans la Petite-Bourgogne, mais elle est accessible à pied. C'est une station de correspondance entre les lignes verte et orange. «*Tout Montréal s'y rencontre.*» Imad explique: «*Depuis que je prends le métro, c'est là qu'il y avait les plus grosses batailles.*» Pourquoi? Parce que «*ceux qui veulent te battre savent que tu vas passer par là tous les jours en rentrant de l'école.*» Ils attendent avec des chaussettes dans lesquelles ils ont mis des cadenas ou des pierres pour frapper, se souvient Asma.

S'il y a des conflits, tout comme ceux entre les vendeurs à la sauvette et les femmes aux Quatre-Chemins, ce que les jeunes racontent de leur métro, c'est le sentiment d'ouvrir et de fermer la porte à l'intimité du quartier: un repère, des rencontres, des saveurs. Le métro c'est l'entrée vers chez soi et c'est la connexion avec la ville.

Le McDonald's, le kebab, le Tim Horton's, le café, le dépanneur et l'alimentation générale

Près du métro Saint-Michel, juste en descendant du bus 67, on entre au McDonald's. La multinationale prend un air de rassemblement à l'échelle locale. Ici, le McDo, c'est plus qu'une chaîne de fast-food. C'est d'abord et avant tout un lieu pour se retrouver, pour voir les copains et les copines, manger pas cher à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, ou faire jouer son petit, comme nous le rappelle Élisabeth. C'est aussi un lieu d'emploi pour certain·e·s jeunes, comme Nico à Saint-Michel ou Morgane à la Maladrerie. Là-bas, le McDo n'est pas dans le quartier ; il est dans le centre commercial Le Millinaire à l'autre bout de la ville, à 1h20 de bus plus 15 minutes à pied... Pendant les ateliers, Morgane y travaillait et, nous dit-on, elle avait la réputation de « lâcher » des frites parfois en plus pour ses copains. En effet, la chaîne est connue pour cibler les jeunes dans ses politiques d'emploi.

À la Maladrerie, les jeunes ont eu des débats importants sur la malbouffe, plusieurs participant·e·s faisant aussi partie du collectif Zappymeal. Le Mcdo représente la malbouffe dans ce contexte, alors qu'à Saint-Michel c'est d'abord un lieu qui appartient aux jeunes du quartier, un lieu où on débarque et on se retrouve. À la Maladrerie, un tel lieu pour se retrouver et partager des frites

c'est le kebab le Mistral. À Saint-Michel, le kebab se comparerait peut-être au restaurant Andréamise, traiteur haïtien très apprécié. À la Petite-Bourgogne, on n'a pas mentionné de tels lieux locaux de restauration. Aux Quatre-Chemins-Diderot, c'est sur l'Avenue que l'on se restaure. On se rassemble selon les groupes d'âge. Certains cafés ne sont fréquentés que par les darons (les pères) ou les chibanis (les personnes âgées). La présence d'un foyer pour travailleurs et anciens travailleurs derrière, explique en partie cette fréquentation.



Figure 24 : Restaurant Andréamise, Saint-Michel. Photo prise par Nico

À Saint-Michel, la Ville de Montréal a officiellement reconnu un tronçon de la rue Jean-Talon comme le Petit Maghreb. Dans sa capsule, Nour interviewe la mairesse de l'arrondissement responsable de cette appellation. On peut presque percevoir l'odeur du thé à la menthe qu'elles dégustent. Ça rappelle un peu les chichas mentionnées aux Quatre-Chemins. Nour interviewe également un entrepreneur local qui explique l'importance du Petit Maghreb comme destination touristique, pour « l'intégration de la communauté » au sein de Montréal. Avoir son commerce est également un thème que les jeunes hommes des Quatre-Chemins-Diderot ont mentionné. Ça procurerait autonomie financière et éviterait de dépendre d'un patron !



Figure 25: Boulangerie, avenue Jean Jaurès, Pantin. Photo prise par Nesserine

Il n'y a pas que les salons de thé à Saint-Michel, il y a aussi le Tim Hortons, affectionné surtout par les jeunes femmes du groupe. On peut y boire un café ou un chocolat. Tim Hortons, c'est une chaîne canadienne qui vend café et pâtisseries, en particulier les beignes. Contrairement au Starbucks, qui cible une clientèle plus aisée de jeunes professionnel·le·s, Tim s'adresse aux classes populaires. Ici, pas de café compliqué (du genre capuccino décaféiné avec lait écrémé et un sirop de cannelle). Il n'y a que du café Tim avec crème et sucre, du café pour les travailleurs, les personnes âgées, les joueurs de hockey (Tim Horton est un ancien joueur de hockey)... Si les jeunes filles à Saint-Michel ne connaissent peut-être pas l'histoire de cette chaîne de café, elles affectionnent particulièrement les conversations entre amies qui s'y déroulent.



Figure 27: Carte mentale réalisée par une jeune fille du groupe de Saint-Michel. On y voit au centre une tasse de chocolat.

Se restaurer, consommer, converser, c'est également chez l'épicer que ça se passe. Les jeunes filles des deux quartiers français mentionnent souvent aller faire les courses avec leur mère. À Montréal, l'épicer de quartier c'est la fruiterie photographiée par Samuel dans sa capsule à Saint-Michel. C'est aussi le dépanneur, lieu clé à la Petite-Bourgogne dans la capsule d'Asma. Les dépanneurs sont des commerces montréalais de proximité. On en retrouve partout et ils sont toujours des lieux de rencontre pour les jeunes. On y passe après l'école acheter des bonbons, plus tard parfois des cigarettes. On y va pour sa mère qui nous envoie chercher des œufs ou du pain, des couches pour le petit frère ou une certaine sauce...



Figure 26: Dépanneur Bob à la Petite-Bourgogne, photo de Tivon

L'école



Figure 28 : École Louis-Joseph Papineau, Saint-Michel. Photo prise par Salma

L'école ce n'est pas simplement un bâtiment. C'est un ensemble de rapports avec les professeur·e·s, les élèves. L'école ce sont aussi les temps qu'on y consacre en dehors de ses murs pour faire des devoirs, parfois ça signifie la pression des parents. Lors du processus de recrutement, Aissatou a expliqué à Lamence et à Claire que si elle voulait participer au projet, c'était d'abord pour prouver à une de ses professeur·e·s de français que « *les jeunes de banlieues peuvent réussir* », et qu'« *il y a des gens bien dans le 9-3* ». C'est au fur et mesure des ateliers qu'elle a ouvertement parlé du racisme de certain·e·s de ses professeur·e·s, une réalité qui a été aussi vécue par Morgane à l'université. Comme elle l'a expliqué en janvier 2015 lors de la présentation publique du guide du

quartier, le projet mapCollab est un moyen de s'exprimer pour dire avec ses mots ce qu'est sa réalité quotidienne et pas celle des émissions télé que la plupart des jeunes regardent avec de très fortes critiques.



Figure 29 : École primaire Joliot Curie, Maladrière, Aubervilliers
(école médiatisée dans le cadre familles immigrées sans papiers)

De l'autre côté de l'Atlantique, c'est aussi ce qu'exprime Salma dans sa capsule en réaction à la mauvaise réputation que reproduisent les médias à propos de son école, Louis-Joseph Papineau. Dans sa capsule, Élisabeth parle d'un événement qui a eu lieu dans cette même école le 25 octobre 2005. Elle raconte à Mohamed ce qui s'est passé lorsqu'un « *garçon s'est fait poignarder à l'école* ». « *Si c'était un Noir, désolée de le dire, qui avait poignardé cet élève, on aurait entendu des préjugés. On aurait entendu toutes sortes de*

choses. L'élève se serait même fait arrêter. Ils auraient appelé la police. Mais le fait que c'était un blanc, il n'a été suspendu que quatre jours. » Cet événement a été un « autre punch » des médias pour « salir le nom de notre école, de notre quartier ». Elle conclut que la violence a été banalisée. Lorsque nous avons visionné la capsule d'Élisabeth au Lab' à Pantin, les jeunes Français ont débattu parce qu'ils n'avaient pas connaissance de ces réalités au Canada, et aussi parce que la capsule était filmée à l'intérieur, et enfin parce que plusieurs d'entre eux se sont identifiés à ce qu'Élisabeth disait alors qu'elle était dans un autre pays.

Si les cartes scolaires impliquent que les jeunes participant·e·s au projet ne fréquentent pas tous les établissements de leur quartier — ou de leur municipalité dans les cas franciliens, l'appartenance à l'établissement scolaire est un marqueur d'identification important. Tout comme les quartiers ont leur réputation, que ce soit en France ou au Canada, les écoles, collèges, cégeps, universités les ont aussi. L'école en tant que lieu inscrit et localisé dans un quartier, mais aussi comme institution nationale, devient le géosymbole des rapports de classes, races et genres vécus par les jeunes des quartiers populaires. Lorsque nous avons travaillé les cartes mentales, les jeunes ont analysé la façon dont la fréquentation de certaines écoles par des jeunes issus de l'immigration diminue souvent sa réputation. Cette réalité est intériorisée et dénoncée par les jeunes, sans pour autant avoir d'espace dans la société pour pouvoir exprimer ce qu'ils ont à dire sur le sujet. Mariam disait ainsi lors d'une discussion : « Pourquoi nous on les note pas les profs ? »

L'ensemble des jeunes du projet en ont assez que leurs écoles ne soient jamais associées à la réussite. Bien que le modèle québécois soit connu pour être plus souple et avec des pédagogies encourageantes, les difficultés de décrochage ou les modalités d'orientation à destination des jeunes issus de l'immigration restent des

questions partagées. En France, l'école s'est construite sur un projet révolutionnaire, anticlérical, nationaliste et impérialiste plaçant les classes populaires (le monde paysan puis ouvrier, les garçons puis les jeunes filles) au centre des enjeux de la construction d'une société démocratique. Le combat contre l'illettrisme est pensé pour la création de citoyens. Il faut attendre la Troisième République pour que l'appareil d'État pose les fondements de l'école obligatoire, gratuite et laïque. Les lois Ferry (1882) peuvent être vues comme une première phase de la massification de l'enseignement au niveau du primaire. Au Québec, les écoles répondent initialement à l'implantation et à l'exploitation des terres agricoles sur le modèle du front pionnier. On parlait alors d'école de rang. Une taxe scolaire était perçue dans les communautés organisées en commissions scolaires, soit un dispositif souple permettant de s'adapter aux logiques de peuplement. Les congrégations religieuses catholiques et protestantes ont longtemps joué un rôle prépondérant. Il faut attendre la Révolution tranquille de la fin des années 1960 pour qu'un ministère de l'Éducation voie le jour dans le cadre du rapport Parent qui pose les bases de l'école contemporaine québécoise avec la création des cégeps, l'ouverture de classes mixtes et un certain recul des congrégations religieuses qui ne se terminera qu'avec les réformes des cours d'enseignement religieux dans les années 1990. C'est à la même période que la massification des collèges (niveau secondaire) a lieu en France, puis ensuite des lycées.

Aujourd'hui, la souplesse du modèle québécois donne aux établissements plus de pouvoir en matière de recrutement des professeurs, dans la création d'options spécialisées pour les étudiant·e·s et dans la gestion. La présence des parents est encouragée. L'enseignement en français ou, parfois en anglais, s'ajoute aux logiques des établissements publics et privés. De plus, certains quartiers, comme la Petite-Bourgogne, n'ont pas d'établissement scolaire après le primaire. Les adolescent·e·s



Figure 30 : Élections scolaires. Photo prise par Salma, Saint-Michel

doivent sortir du quartier pour poursuivre leurs études. Ces dispositifs souples ont permis par exemple à l'ancien membre de gang et champion de boxe Ali Nestor de construire une école qui lutte contre le décrochage scolaire, liant activité académique et pratique sportive dans le quartier Saint-Michel. Marc-Kendy lui a consacré sa capsule. De la même manière, Patrick a filmé sa capsule à l'école Gabrielle-Roy, une école consacrée aux « adultes », terme utilisé pour désigner les jeunes qui ont passé 16 ans et n'ont pas encore terminé le diplôme d'études secondaires (plus ou moins le niveau collège en France). Cette école « adulte » devient alors un ancrage dans le quartier pour plusieurs jeunes.

Dans les ateliers mapCollab, le rapport à l'école est devenu visible à travers la question de l'orthographe. S'il était impensable pour l'équipe montréalaise de modifier l'orthographe des textes écrits par les jeunes, l'équipe française craignait par expérience que les propos et analyses des jeunes ne soient pas pris au sérieux à cause de la présence de fautes, le niveau d'orthographe étant très

stigmatisant en France. Dans un cas comme dans l'autre, la pré-occupation était de tenir compte au maximum des contextes de réception des propos des jeunes. Il est donc intéressant de noter que ce travail comparatif a fait émerger à la fois une volonté commune de diffuser la parole des jeunes en utilisant de part et d'autre de l'Atlantique des approches radicalement opposées.



Figure 31: La salle de sport et l'école Ali Nestor à Saint-Michel. Photo prise par Samuel

Par ailleurs, les écarts entre les professeur·e·s et les familles des quartiers populaires participent à des incompréhensions. Bien que Giulio à Saint-Michel et Lalei à La Maladrerie étudient pour devenir professeur·e·s, les enseignant·e·s ne sont pas toujours conscient·e·s des conditions dans lesquelles leurs élèves font leurs devoirs, ou de l'incapacité des parents à partir de certaines classes à pouvoir aider leurs enfants, c'est le thème du texte écrit par Giulio. L'OMJA, le Desta, BaBa, ont développé des programmes d'aide aux devoirs. Dans la plupart des cas ce sont des « grands » du quartier qui viennent aider les plus jeunes en fin de journée.

Ces associations ont fait l'objet des capsules de Tivon à la Petite-Bourgogne et de Morgane à la Maladrerie. Pour l'un comme pour l'autre ces lieux sont centraux dans leur vie quotidienne. Lors du recrutement à Pantin, Lamence et Claire ont rencontré plusieurs jeunes filles à travers une association d'aide aux devoirs, très fréquentée et dynamique. L'une d'elles voulait participer au projet. Mais inscrite dans un établissement privé, ses parents ne lui permettaient de fréquenter le Lab' que pour les activités liées au soutien scolaire. Elle n'a finalement pas participé au projet, car ses parents voyaient dans le travail que nous faisons une concurrence avec le temps à consacrer à l'école.

Pour conclure sur l'école, la capsule de Salma est toute trouvée pour souligner les écarts entre les représentations associées aux différents âges. Elle débute avec « Louis-Jo » (l'école Louis-Joseph-Papineau) et exprime avec fierté son attachement, pour finir sur un espace de jeu qui lui rappelle l'école primaire. De façon générale, l'école primaire est un temps et un lieu qui est associé à des souvenirs positifs. Miguel, à la Maladrerie, tout comme Louisa, à la Petite-Bourgogne lui ont consacré leur capsule. Dans la capsule de Miguel, des enfants jouent devant l'école, l'un d'entre eux porte un t-shirt où il est écrit « L'éducation populaire n'est pas à vendre ». Dans une autre vidéo, il explique son choix, il y a passé de très bons moments, et aujourd'hui la plupart de ses lieux de loisirs sont en dehors du quartier. Louisa tient un discours assez similaire sur les amitiés construites à cette période et qui s'effilochent avec le temps. Faut-il y voir de la nostalgie ou la réaction à un système scolaire où le rêve, l'imagination et l'espoir n'est permis dans les quartiers populaires que le temps de l'enfance ? Cela expliquerait sans doute que des jeunes gens engagés dans des trajectoires scolaires pas toujours faciles se réinvestissent massivement pour les plus jeunes, les « petits ». C'est après le Bac et à l'entrée au cégep que les jeunes adultes sont laissés à eux-mêmes avec

les mêmes écarts entre famille et école, mais désormais sans avoir accès aux réseaux communautaires pour les accompagner dans leurs trajectoires de formation en cycle supérieur. C'est sans doute à ce moment-là que ceux et celles qui avaient pensé pouvoir accéder à la réussite se retrouvent à faire face à de nouveaux grands défis, avec de nouvelles règles du jeu. Des modules tels que « apprendre à apprendre » qui seraient mis en place par les centres communautaires des quartiers permettraient un accompagnement des jeunes adultes dans leur projet de formation et de professionnalisation, c'est le propos de Marc-Kendy dans son texte sur Saint-Michel.

DEVENIR ENSEIGNANT

par Giulio

Je crois vraiment qu'il y a des moments dans la vie qu'on a tellement appréciés qu'on aimerait encore y être. Que ce soit l'été de nos dix ans, la rentrée au secondaire ou bien encore le Noël où mes grands-parents m'ont offert la Nintendo 64. Pour moi, le projet mapCollab s'insère tout à fait dans cette catégorie de moments. Pendant ces 2 mois, j'ai pu me pencher sur les différentes réalités présentes dans le quartier Saint-Michel. Je n'y habitais pas, mais je m'y retrouvais presque tous les jours pour aller travailler aux écoles secondaires publiques Joseph-François-Perrault et Louis-Joseph-Papineau. Là-bas je faisais de la suppléance et du coaching de basketball.

En particulier, j'ai apprécié participer à cette recherche parce que je ne sentais pas qu'on était restreints à une façon unique de se pencher sur des questions diverses. Il y avait toujours une certaine liberté qui faisait en sorte que nous-mêmes, participants, étions amenés à donner notre opinion sur le processus de recherche. Je crois que l'ouverture d'esprit et l'humanité des chercheurs ont grandement contribué à ce que j'aie, à chacune des rencontres, un désir de m'investir et de prendre au sérieux les différents sujets abordés. Cette liberté m'a aussi amené à réfléchir sur l'éducation et la profession d'enseignant.

Au moment où le projet mapCollab menait sa recherche, je me trouvais dans ma 4^e année du baccalauréat en enseignement secondaire, c'était en fait mon année finale. Je dois avouer que j'étais pas mal pris avec les nombreux travaux et examens. Malgré la joie que j'avais les jours où on se rencontrait au GO-Emploi, il y avait toujours ces obligations scolaires qui occupaient mes

pensées. Cela faisait en sorte que je n'arrivais pas toujours à apprécier pleinement le travail qu'on faisait.

C'est seulement après avoir complété mes études universitaires que j'ai réellement commencé à comprendre que le système scolaire dans lequel j'avais grandi était loin de combler les besoins des étudiants. Je vais, ici, m'en tenir qu'à mon expérience universitaire. Je ne voudrais surtout pas généraliser.

Quand je me suis inscrit, c'était pour devenir enseignant des sciences et non pas un spécialiste des théories sur la pédagogie. Pourquoi passer 45 heures sur l'histoire de l'éducation au Québec, un nombre incalculable d'heures sur la psychologie de l'adolescent et parfois des journées entières dans des laboratoires? Et ça, c'est sans compter les projets et travaux reliés à ces différents cours. En fait, je ne mets pas en question la quantité mais la pertinence. Il suffit de voir si tout cela était nécessaire à bien équiper un enseignant dans sa profession lorsqu'il se retrouve devant 30 élèves dans une classe au secondaire. Bien que je croie que l'enseignant doit avoir une certaine maîtrise de la matière qu'il enseigne, il s'agit de voir s'il a aussi été bien formé en ce qui a trait à sa gestion de classe. Pour en arriver à avoir un bon contrôle de sa classe et surtout pour être respecté de ses élèves, le futur enseignant se doit de vivre des expériences concrètes dès son entrée dans le programme. Ma première expérience de stage s'est déroulée à la toute fin de ma deuxième année du programme. J'ai pris une charge partielle de la tâche de mon enseignant associé et cela n'a duré que cinq semaines. De plus, les semaines qui ont précédé le stage étaient chargées à un point tel qu'il était difficile de planifier d'avance les cours, je me retrouvais donc toujours à préparer mes classes le soir, la veille. J'avais vraiment l'impression que, même en stage, je ne parvenais pas à prendre plaisir à ce qui allait être ma future profession, pour la simple raison que je sentais que je devais toujours enseigner d'une seule

manière afin de recevoir une évaluation positive de mon enseignant associé. Le stage pouvait se comparer à un test, sauf qu'il ne durait pas que 3 heures. Malgré plusieurs contraintes sur le plan de la préparation des cours et de la gestion, je dois avouer que je préférerais bien plus être en stage qu'en cours, car j'avais vraiment le sentiment que je m'approchais, d'une certaine manière, du but! J'ai compris, pendant ces stages, que le système scolaire dans lequel les élèves auxquels j'enseignais se retrouvaient était loin de récompenser les forces de chacun. Que ceux qui étaient forts dans les matières académiques étaient considérés comme brillants. Est-ce que l'éducation physique est une matière? Et l'art plastique? Ce qui est curieux, c'est qu'au moment où j'écris ces lignes, je me retrouve dans une classe avec une affiche représentant les intelligences multiples de Howard Gardner. Justement, pourquoi est-ce qu'une personne qui sait contrôler ses émotions et qui est capable de gérer diverses situations à caractère social ne se verrait pas récompensée pour ses habiletés? Ou même encore, pourquoi est-ce que ces habiletés ne seraient pas nécessaires à l'obtention d'un diplôme d'études secondaires? Je connais tellement de gens qui n'ont jamais obtenu un diplôme d'études secondaires à cause de leur trop faible capacité à résoudre des problèmes mathématiques. À l'inverse, je n'ai jamais entendu parler d'une personne qui avait de faibles capacités en relations humaines se faire refuser un secondaire 5.

C'est seulement après avoir complété mes études et obtenu un contrat d'un an en enseignement de l'anglais langue seconde en Chine que j'ai réellement compris quel genre d'enseignant j'étais et que je n'allais peut-être pas me précipiter sur le premier contrat venu. J'ai réalisé que je m'intéresse beaucoup plus au développement personnel du jeune qu'au développement de ses habiletés intellectuelles. Je suis davantage préoccupé par le fait que le jeune aura à faire face à de nombreux défis tout au long de sa vie. Devenir enseignant, n'est-ce pas une des meilleurs façons de parvenir

à accompagner les jeunes ? Oui, peut-être, mais les corrections d'examens, les préparations de cours de sciences, obtenir l'attention du jeune constituent un ensemble de tâches que l'enseignant se doit d'exercer. C'est la raison pour laquelle je m'en tiens à faire de la suppléance au secondaire. Ainsi, je peux investir un temps précieux avec le jeune pour discuter de son développement personnel, par exemple. Au moment où j'écrivais ces lignes, je n'avais bien sûr pas de contrat. Par contre, je me dois d'ajouter l'information qui suit : il y a tout juste un mois de cela, au début du mois de février, on m'a offert de remplacer une enseignante en mathématiques dans un programme spécial pour cause de maladie. En toute vérité, parmi tous les postes d'enseignant existants dans une école secondaire, il n'y en a qu'un seul que j'aurais voulu prendre et c'est justement celui-ci. Ce sont des classes peu nombreuses composées d'élèves plus vieux qui ont de la difficulté dans une ou plusieurs matières et qui vont, sans doute, un jour, fréquenter une école pour adultes pour terminer leur secondaire 5. Ce poste me fait réaliser que j'ai un pouvoir, celui d'influencer le cours de leur vie. À l'époque où je connaissais ces élèves, je n'étais qu'un suppléant qui avait comme caractéristique de les motiver à poursuivre leurs rêves. Maintenant, les élèves accordent une plus grande importance à ce que je dis. Ça doit sûrement être attribuable au fait que c'est moi qui fais les examens, c'est moi qui les corrige et c'est aussi moi qui rencontre les parents. C'est une expérience sensationnelle.

Aujourd'hui, en 2017, je suis maintenant résident du quartier Saint-Michel. Ce n'est rien de surprenant, mapCollab l'avait un peu prédit, il y a un an et demi, en me sélectionnant pour faire partie du projet. C'est vraiment un quartier dans lequel il fait bon vivre. De ma fenêtre de salon, j'aperçois l'école où je travaille. Je croise les élèves et souvent on me salue avec un respect qui frôle celui qu'on donne aux stars. Pourtant, la principale différence, c'est l'âge. À part cela, on est semblables. Beaucoup d'enseignants

disent qu'ils préfèrent ne pas vivre dans le quartier où ils enseignent en donnant comme excuse qu'il leur apparaît étrange de rencontrer des élèves à l'épicerie. Au contraire, moi, je souhaite les croiser parce que je crois que rares sont les moments où il est possible pour un enseignant de voir les élèves en dehors de l'enceinte de l'école. Ici, à Saint-Michel, je n'ai qu'à m'installer au McDonald's avec mon portable un soir de semaine pour rencontrer au moins une dizaine de jeunes. Vous devriez voir les jeunes parfois surpris de voir un prof au McDo et d'autres jeunes qui trouvent juste cela normal de voir Giulio au McDo, car, après tout, je suis des leurs.

Le salon de coiffure et le barbershop

Dans les quatre quartiers, pour des raisons parfois différentes, le salon de coiffure et le barbershop ont été le sujet de discussions. À Saint-Michel, Marc-Kendy, en expliquant sa carte mentale, explique que le barbershop est un lieu significatif : *« Je parle toujours avec elle, tout ça, genre on parle de la vie, je trouve ça important pis toute, parce que comme dans les films, le lien que t'as avec ta coiffeuse ou coiffeur est important. Et c'est vrai que ta coiffeuse ou ton coiffeur ne peut pas parler avec ses collègues de ce que toi tu lui parles, seul à seul. C'est comme un psychologue. »* Et Nico de répondre que son coiffeur *« c'est mon boss, il est tout le temps sur ma tête »*...

Lors d'une séance à la Petite-Bourgogne consacrée aux rapports entre filles et garçons, les jeunes femmes du groupe ont mis en avant des différences entre les salons fréquentés par les « anglos » et ceux par les « francos ». Non pas que les cheveux ou les techniques (aux ciseaux, au rasoir...) soient particulièrement différentes, mais parce que les discussions qui ont lieu chez le coiffeur ou dans le barbershop le sont. S'il est courant à Montréal de considérer le multiculturalisme et le multilinguisme comme une richesse, cette séparation linguistique peut s'expliquer par l'influence de certains groupes en ces lieux. Mais elle relève également de la question de l'intime, du corps et du fait de parler sa langue dans un lieu où l'on souhaite être bien, voire où l'on cherche à être chez soi, conduit à une forme d'entre soi.

Le salon de coiffure est un lieu de transmission, de gestes et d'apprentissage car il est fréquenté par différents âges. Ainsi, les jeunes hommes et femmes de Saint-Michel et la Petite-Bourgogne ont fait émerger une micro-géographie des lieux de fréquentation des différentes communautés présentes dans le quartier. Le coiffeur ou la coiffeuse joue alors un rôle central dans la fréquentation du lieu, autant que le coût de la coupe. Être coiffeur.euse, c'est parfois remplir la fonction d'un.e psychologue, comme l'explique Marc-Kendy. Choisir un lieu où l'on peut parler créole, arabe, français ou anglais est aussi un moyen d'être connecté.e aux membres de sa communauté. C'est avoir accès à un savoir-faire ou à des produits importés et adaptés.

Nour expliquait par exemple sa difficulté à trouver de l'huile d'argan abordable à Montréal et regrettait qu'il n'y ait pas de hammam au Petit Maghreb. En effet, l'accès à des produits à base d'huile d'argan ou d'olive est assez facile en France, à l'inverse de Montréal, où les produits à base d'huile de noix de coco sont très répandus. Ainsi, malgré le développement de certains produits auprès des grandes chaînes de distribution tant en région parisienne qu'à Montréal (Auchan, Carrefour, Lidl, Métro, Maxi...), c'est auprès des coiffeurs et coiffeuses ou de certaines boutiques spécialisées que les produits capillaires recherchés peuvent être trouvés. À la Maladrerie, une partie des jeunes femmes du groupe expliquaient leur attachement au quartier parisien de la Chapelle-Goutte d'or pour les grandes occasions. Ainsi, la fréquentation des villes s'inscrit dans la mise en réseau de lieux qui participent à la mondialisation des échanges et des pratiques, impliquant des formes d'ouverture des quartiers populaires de par leur composition multiculturelle.

«*Ne me prends pas en photos, non mais je suis moche là... mes cheveux sont au repos.*» Mariam s'est très vite empressée, ce jour-là, de mettre un foulard sur ses cheveux. Du recrutement aux ateliers



Figure 32: Carte mentale dessinée par Aissatou

dans les deux quartiers français, la manière de se présenter, de s'habiller, de se coiffer, de se raser ou non, a été un élément en évolution, un sujet d'échanges, un enjeu lors de demandes de stage ou des oraux à passer, d'événements importants tels qu'un mariage, qui s'est exprimé différemment selon chacun au fil du projet. Ainsi, Aissatou à la Maladrerie nous a expliqué qu'elle avait choisi de représenter ses amis sur sa carte mentale, et que c'était à travers la ligne de leur coiffure que l'on pouvait les identifier.

Être beau. Être belle. C'est se définir face aux regards pas toujours bienveillants

des autres ; ça peut aussi être une force et un espace de revendication lorsque son corps se heurte aux normes médiatiques et publicitaires majoritairement blanches, minces, musclées et lisses mais aussi aux normes du quartier. Les cheveux peuvent être vus mais aussi invisibilisés au moyen d'un tissu. Dans le groupe de Pantin, Karim et Amine sont les plus âgés et lors de leurs échanges avec Youssef, Mohamed et Aly, ils se moquaient des plus jeunes qui adoptent le fer à lisser voire « la couette » ou la « houppette ». Le débat s'est poursuivi sur l'évolution de l'image des jeunes hommes des quartiers populaires. Plusieurs comédiens jouant au Jamel Comedy Club (Paris) ou au Couscous Party (Montréal) se saisissent du sujet de l'évolution des modes capillaires. Par l'humour, ils détournent dans leurs sketches le stéréotype de « l'immigré » ou « bledard », des « jeunes de banlieue », du « jeune des gangs de rue ». Le look, le style, les cheveux sont autant d'éléments qui servent à construire une galerie de portraits. Derrière les effets de mode qu'influencent par exemple les sportifs tel que Paul Pogba, les rappeurs avec des locks tel que Migos, on peut

trouver des modes d'affirmation de soi plus ou moins acceptés par les familles, les groupes de pairs, et la société en général. C'est surtout les jeunes hommes qui ont exprimé les possibilités de conflits quant à leur coiffure ou le fait de porter une barbe ou non auprès de leur famille. La barbe est un sujet de discussion important car elle renvoie aujourd'hui autant à l'image stéréotypée masculine du « terroriste islamique », qu'à celle du « hipster bobo ». Par conséquent c'est à l'interstice entre ces deux figures qu'ils s'expriment sur leur choix.

Les poils, les cheveux peuvent dans certain cas devenir l'espace de revendications. Dans les débats sur le blanchiment de la peau et la vente de cheveux provenant d'Inde, l'identité et l'expression des corps et des têtes deviennent un enjeu identitaire et d'affirmation de soi. Dioncunda s'est par exemple présentée — après la fin des ateliers — au concours de beauté Miss Mali, afin d'exprimer ce que signifie pour elle être une jeune femme noire d'origine malienne en France. À cette occasion, elle a prononcé un discours sur le sens qu'elle y donnait. Cette question n'est pas nouvelle pour autant. Les cheveux sont l'un des éléments qui participe à se définir, c'est une des composantes de l'identité individuelle mais aussi collective. C'est pourquoi les salons de coiffure et les barbershops sont apparus comme des lieux importants dans les quatre quartiers du projet, sans qu'ils aient fait l'objet d'une capsule signée par l'un des jeunes. Ils sont, tout comme le cabinet du médecin, des lieux du quotidien qui animent la vie des quatre quartiers. Ils sont des lieux de transmission, des lieux intergénérationnels, des lieux de connaissance et de reconnaissance.

Le salon de coiffure et le barbershop sont donc des lieux d'échanges, de confidences, mais aussi de ragots et de rumeurs. C'est aussi l'occasion d'entretenir des rapports de proximité parfois inattendue avec un.e élu.e, un.e policier.ère, une maîtresse d'école, un employeur (comme le mentionne Nico) qui aussi

fréquente ce lieu. Plusieurs jeunes hommes, tant à Montréal qu'à Pantin et Aubervilliers, ont mis en avant le fait que c'était un moyen parmi d'autres d'avoir des informations pour trouver du travail. Ils deviennent des lieux ressources du quotidien. Le temps passé chez le coiffeur n'a donc pas qu'une finalité esthétique. L'inscription des salons de coiffure et barbershops dans le tissu social de proximité peut aussi prendre la forme de financements, afin de soutenir des initiatives locales ou des événements dans le quartier lors de levées de fond. Comme toutes activités commerciales elle implique des personnes qualifiées. Ainsi lors du recrutement aux Quatre-Chemins, Janet expliquait à Lamence et Claire les raisons qui l'avaient motivée pour choisir ce métier. La formation en coiffure lui permettait d'être payée en même temps qu'elle apprenait un métier qu'elle pourrait exercer partout.

Attention, certain·e·s des jeunes participant·e·s ont aussi exprimé un détachement avec ce type de lieu. Les questions du coût mais aussi des activités ont pu être exprimées. Aller chez le barbershop ou le coiffeur a un coût, surtout pour une famille nombreuse notamment lorsqu'il y a des événements important tel qu'un mariage. Des activités informelles existent aussi dans les quartiers étudiés afin de se rendre service mais aussi d'arrondir ses fins de mois. Le temps, le budget et la douleur, passage obligé de certaines coiffures, contribuent à la réunion de groupes de femmes à travers la fratrie mais aussi entre amies, voisines, groupes de pairs. Le développement des chaînes Youtube et de blogues beauté participe au partage des conseils et de la transmission de savoir-faire.

Le parc et le terrain de sport



Figure 33 : Stade Léo Lagrange, Pantin. Photo prise par Nesserine

À Montréal, la sloche achetée au dépanneur se mange l'été dans un verre en plastique sur un banc du parc des Jazzmen ou sur les gradins des terrains de baseball ou de soccer. Elle peut être bleue, jaune, rose... C'est l'équivalent des Mister Freeze achetés dans la Boulangerie de la ZAC et partagés entre amis à Pantin. Par contre l'hiver, la sloche, on l'évite. On la fuie. On la jump pour éviter d'en avoir plein les bottes, le plus souvent elle devient grise avec le passage des chars.



Figure 34 : Giulio au basket, parc Champdoré à Saint-Michel

Dans le Grand Nord canadien, les différents peuples inuits comptent plus d'une cinquantaine de mots pour nommer la glace et la neige ; les Montréalais en ont beaucoup moins, mais ils connaissent le mot sloche, la gadoue, cette neige sale et fondue qui mouille les bottes. La présence du froid et de la neige a pour conséquence de vivre dans deux villes différentes selon les saisons. C'est pour cela que lorsqu'un.e immigrant.e s'installe à Montréal, une des premières questions qu'on lui pose est de savoir depuis combien d'hivers il ou elle est là ! L'hiver c'est aussi quelque chose qui fédère les immigrant·e-s, surtout le premier. Il est attendu, préparé, craint, magique, froid, parfois très froid et long, trop long... Dans les parcs, des patinoires sont installées. Si le hockey et le football américain sont les sports nationaux au Canada, les équipements sont chers, même si l'on peut en trouver à l'Armée du Salut ou chez Renaissance. Avec le froid on s'abrite. On s'attend au métro, on se retrouve au Mcdo. Il y a les cafés et les bars où l'on regarde le soccer (foot), où l'on suit la CAN, la Copa América, la Coupe du monde... Les parcs sont blancs et les ballons de foot sont réservés aux salles Pompéi, au centre sportif de la Petite-Bourgogne, ou aux jeux de FIFA sur Play Station.

Autour du mois de mai, la ville, ses quartiers et leurs parcs retrouvent leurs couleurs. Quelques grands parcs sont équipés de WIFI et de jeux d'eau, de piscines extérieures gratuites comme au parc François Perrault, qui fait l'objet de la capsule de Ouali. C'est dans ce parc que Giulio, comme il l'expliquait à Marc-Kendy, avait été entraîneur de basket.

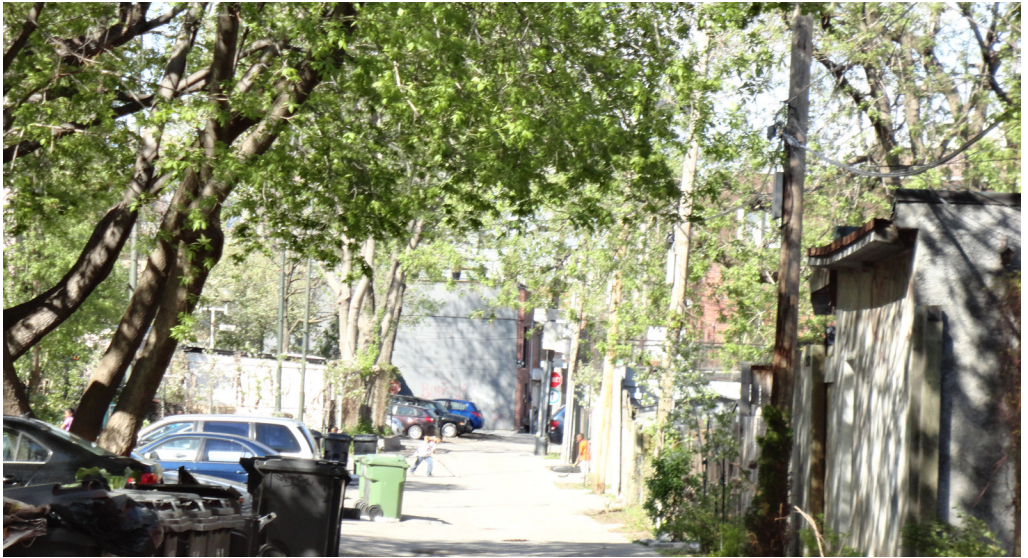


Figure 35 : Une ruelle l'été, à la Petite-Bourgogne. Photo prise par Sajib

On se retrouve dans les parcs entre ami·e·s, en famille, pour les camps de jours que plusieurs des jeunes ont fréquentés enfants puis comme animateur·trice·s en jobine. C'est aussi le temps des pique-niques et des BBQ. On sent les odeurs de diverses fumées — pas que de barbecue — qui se répandent. Finalement, les activités estivales sont souvent assez proches entre les quatre quartiers. On joue aux cartes, au Frisbee. Les ruelles deviennent de nouveaux terrains de jeux. On veille tard. On a chaud, trop chaud. Les fenêtres sont ouvertes ; on entend les voisins, leur T.V., et parfois on oublie qu'on nous entend nous aussi quand on chille entre amis.

C'est pour cela que les ateliers à la Petite-Bourgogne puis à Saint-Michel se sont déroulés vers la fin de l'été, avant l'hiver, parce qu'on a envie de sortir, d'être dehors, de quitter ses bottes et de sentir ses pieds légers, qui finissent par coller à cause de la chaleur. Le groupe de la Petite-Bourgogne a donc consacré sa capsule collective au parc Oscar Peterson. Tout seul·e·s ou par groupes ils et elles nous montrent ce qu'ils y font. À la Petite-Bourgogne, un travail important a été fait par les habitant·e·s sur la mémoire des lieux, grâce au soutien des organismes communautaires. Asma répond à Jean lors d'un atelier consacré à ce sujet que c'est au Parc Vinet qu'elle aimerait laisser sa trace : *« j' ai passé beaucoup de temps dans mon enfance, parce que ces endroits sont importants pour moi, je passe toujours là. »*

L'été, c'est la période où il y a plus de contrôle de police dans les quatre quartiers, peut-être parce que les jeunes sont plus visibles dans l'espace public. Ils sont souvent là pour leur premier emploi comme moniteur ou monitrice de camp de jour ou à l'emploi des organismes du quartier. C'est comme ça que le groupe de la Petite-Bourgogne discutait de la différence entre *« avoir une job »* et *« être au work »*, l'un est un petit boulot d'été ou encore quelque chose que l'on fait dans une ambiance connue (comme travailler dans les organismes du quartier), l'autre c'est lorsque l'on est un·e professionnel·le, référant plutôt à la transition vers l'âge adulte. Tivon explique : *« I hosted Burgz fest but I don't consider that work, I consider that more leisure than anything, that was more fun than money, that was more leisure than work for me. »*

Mais ce que l'on fait dans les parcs dépend des équipements disponibles. Il y a souvent un écart entre ce que les jeunes souhaitent, et ce que les professionnel·le·s de la Ville ont prévu. À Saint-Michel, la question s'est posée sous la forme de débats sur le choix de valoriser les terrains de baseball, alors que la plupart des habitant·e·s pratiquent le soccer. Un projet de stade de soccer entièrement

couvert est en train de voir le jour au sein du Pôle sportif Claude-Robillard. La ville aujourd’hui encourage la pratique de sports de rue tel que le skate, impraticable l’hiver, à l’intérieur comme au TAZ. Ce rapport entre extérieur et intérieur a des conséquences importantes sur la manière de penser mais surtout de vivre l’espace public à Montréal. La question de l’hiver est loin d’être anecdotique, car elle conditionne en grande partie l’usage des lieux dans les deux quartiers de la Petite-Bourgogne et de Saint-Michel, mais aussi la création d’équipements couverts dans la ville pour l’hiver, et d’extérieur pour l’été.

En Île-de-France, l’absence de contraste entre hiver et été — comparativement à Montréal — dans les espaces publics a pour conséquence une présence importante des habitant·e·s du quartier et des jeunes sur la durée dans l’espace public. Elle est associée dans le quartier soit à la figure du hitiste (littéralement celui qui tient le mur) ou à l’errance. L’occupation de l’espace devient un enjeu du temps non plus saisonnier mais celui du cycle de la journée et des jours de la semaine. Ainsi il ne faut pas confondre le parc, du terrain, ou du « Terter ». Le Terter c’est le terrain des vendeurs. L’appropriation de l’espace extérieur prend un sens différent dans les deux métropoles, car à Montréal, beaucoup de vendeurs sont mobiles et vendent au bas d’immeubles, non pas le leur mais de celui des acheteurs. Ils effectuent des livraisons en voiture, ce qui participe à une forme d’invisibilisation du trafic dans l’espace public. Une part importante de la vente en France se fait directement dans le quartier, ce qui est souvent associé à l’occupation des halls d’immeubles ou de cages d’escalier.



Figure 36: Parc Diderot à Pantin, affiche officielle du projet en cours mentionné dans la capsule de Maimouna



Figure 37 : Le parking à la Maladrerie

L'autre réalité importante pour comprendre le rapport à l'espace public en Île-de-France repose sur la densité de l'habitat. La représentation stéréotypée associe systématiquement les quartiers populaires à l'image des grands ensembles, aux tours, aux barres dont la même forme urbaine du gratte-ciel représente à Montréal les buildings du pouvoir économique du centre-ville. Pourtant, aux Quatre-Chemins-Diderot, le plus grand parc n'est pas dans le village (quartier pavillonnaire), ni dans la ZAC (habitats de vieux immeubles ouvriers), mais au cœur de la Cité Diderot. C'est la densité par la verticalité qui a permis de libérer de l'espace au sol pour un peu de verdure, d'enchantement, et de jeux. Maimouna dans sa capsule sur un ton volontairement journalistique, investigate le parc qui est aujourd'hui remis en question par la municipalité pour de nouvelles constructions (figure 36). Elle interroge des jeunes hommes sur le projet. Ils s'y opposent comme une

partie des habitant·e·s. L'un d'eux ironise sur la volonté de la municipalité de construire un skate parc, alors que les petits ou grands sont déjà trop nombreux autour d'un même ballon sur le terrain de basket. Et la plupart des familles nombreuses du quartier n'ont pas les moyens de payer un skate à leurs enfants, ce sport est par ailleurs souvent considéré comme un sport de « baptous » (blancs).

La pratique informelle de parties de cricket sur « le parking » en l'absence de terrain, et l'existence de la ligue de la Northern CC d'Aubervilliers participent aux conflits liés à l'usage du lieu rapportés par les jeunes du quartier, qui se sont approprié ce vaste espace. Régulièrement des projets y sont montés, le dernier en date était la mise en place d'un jardin partagé. Le cabanon a été progressivement abîmé, car il empêchait de faire des roues de scooter, des parties de foot, mais aussi de cricket. Aucun banc n'est installé en ce lieu, à première vue il n'y a rien ; mais c'est justement un espace des possibles. Il peut devenir tout, c'est peut être ça qui fait le plus peur aux autorités. Nombreux ont été celles et ceux qui voulaient y consacrer leur capsule, comme le signe de vouloir laisser sa trace. À la Maladrerie, les jeunes se retrouvent à la pelouse (capsule d'Adel), ou au lac (capsule de Sabrina), le quartier piéton a aussi de nombreuses allées ombragées, plantées d'arbres et de buissons. C'est lors d'un des ateliers où le groupe était allé prendre des photos du quartier que Sabrina, à travers l'objectif, s'est étonnée que son quartier soit aussi beau.

La concurrence quant à l'occupation des espaces publics aménagés est aussi posée par Amine dans sa capsule intitulée « Rendez-moi mon parc ». Amine raconte qu'avec sa mère ils quittaient les Quatre-Chemins, passaient sous le tunnel du périphérique pour aller dans un petit parc de la commune de Paris à quelques minutes à pieds de chez lui. Pourtant, la présence de Roms, puis de Tunisiens ayant fui leur pays, a participé à la désappropriation du lieu par les habitant.es du quartier. Ils ont été « chassés » pour

reprenre les mots d’Amine. Tous ces éléments ont été des arguments pour les décideurs parisiens pour détruire les installations du lieu. C’est donc désormais sous le tunnel que les gens s’installent, ce qui n’est pas très sécurisant et donc désormais c’est un lieu évité.



Figure 38 : Le city stade à la Maladrerie

Le foot est le sport le plus populaire tant à la Maladrerie qu’aux Quatre-Chemins-Diderot. Petits et grands le pratiquent ; surtout des garçons, quand les filles lui préfèrent le handball ou la danse, bien que Miguel soit aussi un expert en la matière. Les sports de combat se pratiquent plutôt en salle, c’est pour cela que nous en parlons moins ici. Le foot extérieur est donc un sport important et visible dans les quartiers. Amine à Aubervilliers, et Aly et Mohamed à Pantin y consacrent leurs capsules, tout comme Ouali à Saint-Michel. Le premier explique que le terrain a été abîmé par d’autres jeunes du quartier et que malgré sa tentative avec ses amis de le réparer il a fallu attendre pour qu’il puisse être à nouveau utilisé. Aly et Mohamed ont filmé le city stade

en pleine partie, puis vide. L'intérêt qu'Aly et Mohamed portent à ce lieu s'explique par sa création. Avant que le terrain ne soit construit, ils jouaient à la ZAC contre un mur ; devant les conflits de voisinage, l'exaspération du gardien et du médecin, un terrain a été construit. Aujourd'hui, cet espace de la ZAC est fermé, et les jeux de ballon y sont interdits, comme le montre le panneau filmé par Youssef dans sa capsule. C'est donc à cause du conflit que les jeunes ont obtenu comme résolution un terrain de foot.

Ainsi l'analyse des lieux extérieurs parcs, terrains de sport, bancs... met à jour une profonde différence entre les quartiers franciliens et les quartiers montréalais, différence qui porte sur le partage de l'espace public et des équipements. Trouver sa place dans le quartier n'est pas une chose évidente et tant aux Quatre-Chemins-Diderot qu'à la Maladrerie être en groupe facilite les choses, mais cela peut aussi aboutir à des conflits avec d'autres groupes. À Montréal, l'occupation de l'espace peut être conflictuelle, mais cela semble moins exacerbé, car il y a de l'espace ailleurs l'été. L'hiver, sortir devient un enjeu. Pour les jeunes des quatre quartiers les parcs, les terrains de sport et de jeux sont surtout ceux où ils et elles cherchent à se retrouver pour partager ensemble des moments inoubliables entre amis et se fabriquer de beaux souvenirs.

Le lieu de culte

Le temps du projet a été relativement long, chacun a fait un bout de chemin, et la vie a croisé notre route. C'est comme ça que nous avons eu la naissance de trois enfants mapCollab (ceux de Jean, celui de Coline). L'expérience mapCollab, ça aussi été de croiser la mort. Le 12 janvier 2015, une séance était prévue au Lab', dans le quartier Quatre-Chemins. C'était le lendemain des attentats qui ont bouleversé Paris et la France. Nous nous sommes demandé si nous devons annuler la séance ou la maintenir. Nous avons décidé de laisser chaque personne choisir de venir ou non, y compris pour l'équipe d'animation. Pour ceux qui ont décidé de venir, la discussion a été empreinte d'émotion : la peur, l'inquiétude, la tristesse, la frustration... Les jeunes du groupe ont décidé de ne pas photographier l'entrée de la salle de prière, par respect dans ce contexte post-attentat.

La religion et ses lieux ont été amenés par les jeunes des différents groupes au cours des ateliers à travers les pratiques quotidiennes dans le quartier mais aussi comme un sujet de discussion à la suite de divers événements politiques nationaux (la charte des valeurs au Québec, les attentats en France, la mise en place de l'état d'urgence, la destitution de la nationalité, les départs de jeunes en Syrie, l'arrivée des réfugiés syriens...) qui touchent autant la société québécoise que française, plaçant le fait religieux et tout particulièrement l'islam comme une question aujourd'hui profondément internationale et peu apaisée. C'est sans doute en comparaison des autres religions pratiquées dans les quatre quartiers que la conscience collective d'une focalisation sur les



Figure 39 : La Mosquée Assalam à Saint-Michel

musulmans — catégorie inventée par l'ordre colonial — vécue comme un stigmate supplémentaire auprès des jeunes pratiquant cette religion mais aussi ceux possiblement associés car habitant dans le même quartier. L'identification des quartiers populaires comme des « terreaux à gangs » se transforme vers des « terreaux à terroristes djihadistes », marquant une certaine permanence de la question sécuritaire associée aux classes populaires depuis longtemps considérées comme « dangereuses ». Avant c'était parce qu'elles étaient « laborieuses » ; aujourd'hui avec la recomposition de ces dernières décennies à travers les processus migratoires, parce qu'elles sont pensées alternativement comme « chômeuses » ou « preneuses » d'emplois.

Pour des raisons historiques, la question religieuse ne se pose pas de la même façon en France et au Québec même si le terme de laïcité est utilisé dans les deux pays. L'un s'inscrit dans la construction de la République française lors de la révolution française sur un modèle impérial et colonial marqué par un écart aux pouvoirs religieux associés aux élites aristocratiques. L'autre, datant de la

Révolution tranquille des années 1960, répond à une forme de sécularisation de la société québécoise, avec un modèle social où le monde ouvrier et populaire s'est construit principalement sur une identité catholique qui s'est érodée comme le pendant de la banlieue rouge en France.

Cependant, le Québec vit depuis les années 2000 une exacerbation de l'islamophobie et de fortes pressions politiques pour l'adoption de mesures similaires à la France en ce qui a trait à la visibilité des signes religieux dans les espaces publics. Lors d'une réunion dans une mosquée près de Saint-Michel à l'automne 2015, la communauté musulmane locale se questionnait sur les difficultés qu'elle rencontre, notamment dans l'éducation et dans les rapports intrafamiliaux, particulièrement entre parents et jeunes, mais aussi dans l'histoire de son installation au Québec. Si l'objet de la rencontre était le décès de deux jeunes du quartier, le contexte était aussi lié au départ d'autres jeunes de Montréal vers la Syrie, dont certains avaient été arrêtés à l'aéroport alors qu'ils s'apprêtaient à partir. Le constat de la communauté les incitait à ouvrir la discussion sur les liens entre la jeunesse et la violence, en encourageant les jeunes à s'investir dans une fondation initiée à l'issue de la rencontre. Lors de cette réunion, les quelques jeunes présents du groupe de Saint-Michel, dont Nico, Marc-Kendy et Patrick, découvraient avec intérêt les préoccupations des parents de la communauté musulmane locale, mais aussi que ce débat réunissait toutes les communautés, au-delà de l'appartenance confessionnelle. Les conflits intergénérationnels, la négociation avec les différentes appartenances, les défis que posent l'immigration, la violence de la rue, le racisme, la discrimination et la stigmatisation liés à la religion, etc. Autant d'éléments réunis dans la discussion de ce soir-là qui se déroulait dans une mosquée accueillant l'événement, ce qui serait difficilement envisageable du côté français.

Dans ce contexte de débats sur la « radicalisation » des jeunes, les lieux de culte, et particulièrement les mosquées et les salles de prière, revêtent une signification forte pour les jeunes. Ce sont des symboles de lutte contre l'islamophobie. Si le mot n'est pas toujours utilisé directement, ces lieux servent à la construction identitaire. À Saint-Michel, par exemple, une jeune femme explique que dans la ruelle, elle « [entend] parler marocain ; il y a la mosquée ». Elle place celle-ci bien en valeur sur sa carte mentale, tout comme Nico y place son église. Aux Quatre-Chemins, Aly ne dessine pas la mosquée, mais indique sur sa carte mentale la fête de l'Aïd comme un événement pendant lequel beaucoup de gens viennent chez lui.

À la Petite-Bourgogne, on n'a pas beaucoup parlé des lieux de culte, même si l'on sait que quelques jeunes du groupe les fréquentent. Ce sont des lieux de transmission communautaire, de soutien et de solidarité. Pour Tivon, qui a produit une capsule vidéo sur l'organisme DESTA, le plus important chez DESTA c'est le DESTA

Café. DESTA veut dire « Dare Every Soul To Achieve ». C'est un organisme pour les 18-25 ans qui vise le soutien et l'accompagnement des jeunes. Les locaux de DESTA sont situés dans une ancienne église, mais l'organisme n'a aucune connotation religieuse.

Entre Montréal et la région parisienne, il y a une différence marquée dans la diversité des lieux de culte identifiés par les jeunes. À



Figure 40 : Une église à la Petite-Bourgogne.
Photo de Tatiana et Maria.

Saint-Michel, par exemple, l'Église de Dieu de la Prophétie est incorporée par Samuel dans sa capsule. Nico et Patrick parlent souvent de la musique qu'ils jouent à leur église évangéliste. Et il y a les mosquées et les salles de prière comme en France.

La prégnance des lieux de culte dans nos conversations avec les jeunes a différé d'un quartier à l'autre. Que ce soit pour une quête spirituelle, pour le don et le soutien, l'expression musicale ou comme renfort identitaire, les lieux de culte sont des lieux importants pour plusieurs, mais pas tous les jeunes. Une chose est sûre, comme l'écrivent Aïssatou et Sabrina à la Maladrerie, ces lieux de culte revêtent une importance particulière, pour tous les habitant.es du quartier, lors des fêtes, comme lorsque l'on rompt le jeûne pendant le ramadan. Ce qu'ils décrivent rappelle l'ambiance de la rue Jean-Talon, dans le Petit Maghreb de Montréal...

LE RAMADAN

par Aïssatou et Sabrina

Le moment du ramadan, c'est un moment exceptionnel à la Mala. Un grand moment de partage. C'est très différent du reste de l'année, on est trop sain, on est tous ensemble, on est bien. Tout se passe à la tombée de la nuit.

Dans la journée, les femmes et les filles préparent ce moment : elles font à manger. C'est à ce moment que les mères nous apprennent à faire des plats traditionnels et elles nous expliquent que nos maris seront fiers de nous. « Une fille qui sait cuisiner, elle a tout gagné. » Enfin, c'est le gars qui a tout gagné ! Mais c'est la base...

Les hommes, eux, ils ne font pas grand-chose, ils ne font rien, du vélo, ou alors ils vont faire les courses, ils portent les choses lourdes comme le mouton qu'on égorge parfois dans les garages. En cuisine, les femmes s'affairent. Elles font des bricks. Les bricks c'est obligé, les bricks c'est la base. On met des œufs, des pommes de terre, de la viande hachée. On peut aussi mettre de la dinde, des carottes râpées, du fromage. C'est trop bon. On fait aussi du thieboudiëme. C'est un mélange de riz rouge avec du poulet, des carottes, des patates douces. C'est vraiment ce qu'il y a de meilleur. Et puis, comme c'est l'été, et qu'au bout d'un moment on en a marre des plats du bled, on prépare aussi des choses plus légères. On fait des salades, des quiches, des pâtes. On achète aussi plein de boissons et des glaces au McDo, en plus des pâtisseries arabes.

Au moment de rompre le jeûne, le moment où on coupe, il y a une prière et on se réunit en famille. Il peut aussi y avoir les voisins. C'est le seul moment de l'année où on est vraiment tous en

famille. On peut être jusqu'à cinquante! Les cousins, les belles-sœurs, les beaux-frères et tout ça.

C'est aussi à ce moment-là qu'on s'échange les plats. On se retrouve au parking, au LS ou au demi-cercle et là c'est un grand moment de partage. C'est un mélange de tout le monde, même les hindous sont présents, même les chrétiens et les français nous demandent des bricks hein. On en donne aussi aux grands de la cité, ils nous le demandent tout le temps. On leur donne 20 minutes avant, juste avant la coupe parce qu'on les a fait frire et qu'il ne faut pas que ça refroidisse sinon c'est pas bon. On les met dans du papier aluminium et on leur apporte. Après on voit sur Snap qu'ils les ont mangées. Ils nous disent merci. Ils ont intérêt!

En fait, ce qui est vraiment particulier, c'est cet échange de plats. En temps normal, on peut manger chez les uns et chez les autres, mais jamais on vient avec un plat comme ça. On a même des commandes avant le ramadan. On les note sur nos téléphones ou sur du papier: «Elle, elle veut ça, lui, il veut ça, elle, elle me doit ça.»

Et puis c'est aussi le moment où on donne le plus aux pauvres. Quand il y a trop de restes, on donne aux pauvres. Sauf à la dame du Fort, elle, elle a peur que tu la maraboutes, alors qu'elle est déjà maraboutée. Elle a peur qu'on lui fasse une sorcellerie dans le repas qu'on lui donne. Ca dépend un peu de son humeur. Mais sinon il y a en plein qui acceptent.

Après ce moment de partage et de rupture du jeûne, on part pour la mosquée. On a un lieu de rendez-vous et on y va tous ensemble. Les filles d'un côté, les garçons de l'autre. C'est au niveau d'Auber Chicken, au feu rouge, à l'intersection du Pont Blanc et du LS, le Long Sentier. La mosquée, elle est à côté du commissariat qui jouxte le lycée le Corbusier. Il y en a aussi une aux Courtilles.

Là, l'ambiance est incroyable. Tout le monde t'appelle « ma sœur », on y est bien, on n'a pas envie de rentrer. L'imam est assez jeune, il a une voix douce, il appelle au respect, parle de l'actualité. Quand même, les sou-rates sont un peu longues et ça fait mal aux pieds ! Mais quand tu rentres chez toi, tu es fière de toi d'y être arrivée. Ça peut durer jusqu'à trois heures du matin. Les grands-mères et les grands-pères, qui sont très pratiquant·e·s et qui connaissent beaucoup plus de choses, qui comprennent bien plus que nous ce que dit l'imam, ils restent jusqu'à trois heures du matin. Nous, on quitte la mosquée vers 23h30.



Figure 41 : La pelouse à la Maladrerie.
Lieu de rassemblement pendant le Ramadan.

Après on reste entre potes. Un soir, à la sortie, on a croisé Dorian et son chien Boss et on a relevé nos djellabah pour courir !

La période du ramadan, c'est vraiment la meilleure période de la cité. Ça resserre et ça crée des liens. Trente jours ensemble. Et puis ça rend plus gentil et plus doux. Tu comprends mieux ce que vivent les pauvres. C'est un moment où tout le monde se pardonne, en fait. Par exemple, si tu t'es embrouillée avec je sais pas qui, eh bien c'est le moment de se réconcilier. Même si on ne devrait pas attendre le ramadan pour s'excuser...

Les interstices de la désindustrialisation

Nous avons commencé cette partie dans la rue des Chats. Dans sa capsule, Dioncunda nous explique pourquoi cette rue est appelée ainsi, à la suite de la destruction d'un bâtiment industriel vétuste dans lequel vivaient des centaines de chats. Les chats vivent maintenant dans la rue. Aux Quatre-Chemins, Aly, Youssef et Karim ont consacré leur capsule à la ZAC. C'est un espace résidentiel, sur les lieux d'une ancienne chocolaterie et d'une usine de savon. Lorsqu'ils étaient plus jeunes, Aly, Karim et Youssef y jouaient au foot. Cela causait des conflits avec les résidents et le médecin puisque le ballon frappait son mur. Aujourd'hui le quartier a subi un processus que les autorités appelle «résidentialisation», c'est-à-dire qu'on y pose des grilles pour segmenter l'espace. Les jeux de ballon sont maintenant interdits. Plus jeunes, nous expliquent Youssef, Aly et Karim, ils se posaient dans les cages d'escalier lorsqu'il faisait trop froid. Maintenant, répond le gardien interviewé dans la capsule, ils ont changé les portes, donc ces cages d'escalier ne sont plus accessibles. C'est un peu la même chose qu'ont subi les jeunes qui fréquentent la BBC à la Maladrerie. Dans sa capsule, Awa raconte que *«c'est sur ce pont que les jeunes du quartier jetaient des objets sur la police. Et ç'a été en partie pour ça que la Maladrerie a été fermée par des grillages.»* Contrairement aux trois autres quartiers, la Maladrerie n'a pas un passé industriel, mais elle a, comme les autres quartiers, une histoire ouvrière qui se vit au sein des familles. Ce passé, s'il n'est pas visible matériellement dans les espaces du quartier parce qu'il n'y a pas d'usines désaffectées, est cependant



Figure 42: Gentrification. Photo prise par Tatiana et Maria, Petite-Bourgogne

en train de s'effacer. Les histoires ouvrières disparaissent peu à peu de l'imaginaire des jeunes. Il s'agirait donc beaucoup plus d'espaces postindustriels que d'espace en cours de désindustrialisation.

Les jeunes de la Petite-Bourgogne vivent de façon très affective les processus de gentrification, la transformation sociospatiale est vécue peut-être plus modestement pour les trois autres quartiers. Ce sont des transformations à des rythmes différents dans les quatre cas, des transformations qui produisent des interstices. En effet, si les paysages industriels sont généralement marqués par l'échelle imposante de ces infrastructures, dans ces espaces en transformation les jeunes racontent les interstices: le poteau et l'arbre qui délimitent le but de terrain de foot improvisé à la ZAC, les cages d'escaliers, le pont des BBC, les chats errants sous les voitures. Et comme le raconte Salma sur un ton de confiance dans sa capsule à Saint-Michel: «*Quand on était jeunes, on avait découvert dans ce parc*



Figure 43: La TOHU à Saint-Michel,

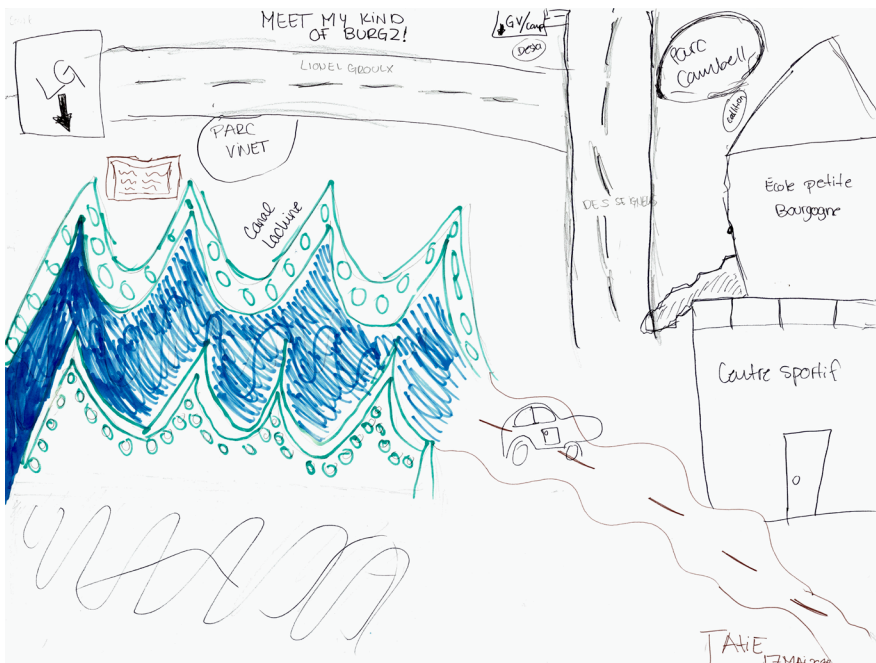


Figure 44 : Le canal Lachine en photo et sur la carte mentale de Tatiana

une cachette secrète qui donnait sur une vue surprenante! Venez, je vous la montre. Avec le temps on a tous grandi mais le trou est resté tout petit. Vous voyez combien c'est beau? Mais gardez le secret je vous en prie.» La capsule se termine sur le parc Champdoré, à côté de l'école Louis-Joseph Papineau. Derrière les arbres, on aperçoit l'ancienne carrière qui a été pendant des décennies objet de luttes à Saint-Michel. Causant des nuisances à cause du bruit de la dynamite et des pierres qui tombaient parfois sur les maisons, la carrière est reconvertie en dépotoir en 1968. À partir de 1995, la carrière est reconvertie en complexe récréo-touristique écologique. S'y installent le Cirque du Soleil, un centre de tri, un centre de compostage destiné essentiellement pour le recyclage des détritrus de jardinage, ainsi que la TOHU (une grande salle de cirque à vocation communautaire) et le TAZ (skate parc intérieur). La cachette que nous montre Salma, c'est la carrière transformée en parc sous les couleurs d'automne.

Ce qui importe, comme l'explique si bien Tati dans sa capsule, c'est que *«tout le monde éprouve des problèmes dans la ville. No importa el momento, ni la persona, ça finit tous par nous arriver. [...] There was a girl that was looking for love. And there she found the hiding place, where you can escape.»* Cette chanson qu'elle a elle-même écrite et chantée déploie sa mélodie alors qu'une photo du canal Lachine passe du noir et blanc aux couleurs lorsque quelqu'un y trouve l'amour. Le canal Lachine, jadis le cœur industriel du Canada, est pour les jeunes de la Petite-Bourgogne un lieu affectif, là où on va quand on n'est pas bien, mais aussi en amoureux.

Alors qu'à Saint-Michel les jeunes se lamentaient qu'il est difficile de trouver des lieux pour s'isoler et se rencontrer en amoureux, à la Petite-Bourgogne, on a mentionné plusieurs interstices : derrière l'école, le toit d'un certain organisme... Parler des lieux d'un quartier, c'est ouvrir son intimité à qui veut bien la sentir, la voir, l'entendre et la toucher.

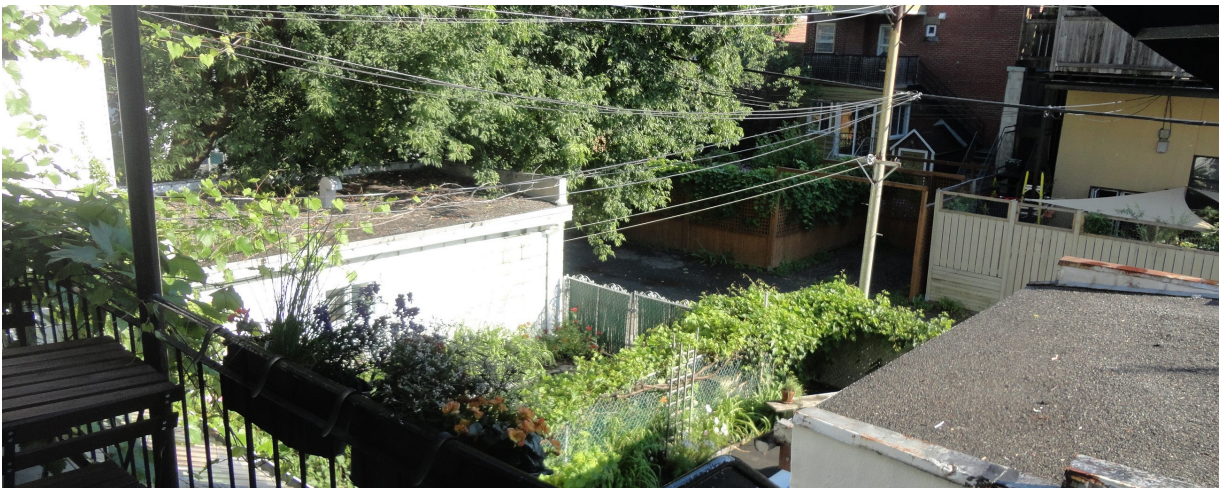


Figure 51: Interstices

Conclusion

Il faut bien conclure un livre, mais comment conclure ce travail foisonnant à plusieurs voix ? Tout au long de notre recherche comme de cet ouvrage, les expériences, les analyses, les émotions de chacun·e se sont fait écho, se sont croisées, sont entrées en discussion. Nous avons souhaité, en menant ensemble cette recherche, en combinant la parole et la réflexion des jeunes, des animateur·trice·s et des chercheur·es, construire et mettre en débat une autre image des quartiers populaires. Au moment d'écrire ces dernières pages, ce pari nous semble gagné, même s'il reste toujours beaucoup à faire pour repenser nos façons de représenter ces territoires et leurs habitant·e·s. Nous avons dessiné un tableau commun, où chaque voix continue d'exister. La diversité des points de vue, la profondeur des histoires individuelles et de la mémoire collective ont permis d'éviter les écueils de la caricature et de la stigmatisation d'un côté, de l'idéalisation de l'autre.

Le travail collaboratif développé au fil de ces années au sein de mapCollab a permis de partager le pouvoir d'interpréter et de représenter. La multi-vocalité était au cœur de ce projet de recherche et de création. C'est pourquoi ce livre est également multiple et multilingue, faisant appel à plusieurs genres expressifs, ce qui nous a permis de briser la rigidité du format universitaire classique. Cet ouvrage est le résultat de discussions riches pendant lesquelles les jeunes ont échangé entre eux, se sont relancés sur certains sujets, se sont posé des questions. Il ne s'agissait pas d'un échange bidirectionnel entre jeunes et chercheur·es comme dans

un entretien ou groupe de discussion classique, mais bien de conversations à plusieurs directions, souvent entre les jeunes eux-mêmes, au sein des ateliers de quartier, entre les quartiers et entre les deux villes.

Les jeunes, au sens donné par Nico qui nous dit que «*même à cent ans je serai jeune*» et non au sens strict de l'âge biologique, sont engagés. C'est ce qu'illustrent les filles de la Mala dans leur texte sur les Zappymeal et l'OMJA. C'est également ce qu'expriment Tivon qui s'engage dans l'organisation du Burgz Fest, Louisa, Asma et Sajib qui travaillent à l'Atelier 850 et Jarad à Tyndale à la Petite-Bourgogne, c'est ce qu'écrivent Nico et Marc-Kendy à Saint-Michel, ou Salma qui était membre du conseil des élèves à l'école Louis-Joseph-Papineau. S'engager permet l'apprentissage, qui a été au cœur de mapCollab, pour les jeunes, les chercheur·es, les étudiant·es et les animateur·trice·s :

— *J'aime ça découvrir beaucoup de chose pis j'ai toujours voulu avoir une compréhension plus haute que celle que j'ai déjà, j'essaie tout le temps d'atteindre le niveau qui est plus haut, puis le niveau qui est plus haut, même si des fois j'me rends compte qu'en atteignant le niveau plus haut, je reviens plus bas parce que j'ai encore plus de choses à découvrir.*

— *C'est une quête sans fin!*

— *Exactement! Comme dirait [le chanteur] Plume Latraverse, «il faut tout le temps apprendre c'qu'au fond on sait déjà».*

Au départ, cette recherche voulait comprendre la relation des jeunes aux quartiers. Mais elle s'est déployée en ouvrant des pistes beaucoup plus complexes. Les discussions ont constamment débordé des balises qui avaient été conceptualisées. Les jeunes ont beaucoup à dire. Il faut simplement créer l'espace avec eux pour entendre ces voix. Cela permet de souligner la richesse

de l'engagement des jeunes dans leurs rapports au quartier comme au politique. Comme dit Nico, «*dans chacun de mes textes, il y a de la politique dedans*».

Quelques directions se dégagent de ce travail collectif

En premier lieu, être jeune dans un quartier « populaire », en France et au Québec, renvoie à une expérience à la fois commune et très différente. Dans les deux contextes, et dans les quatre quartiers, les jeunes racontent la stigmatisation, la discrimination ethno-raciale, les tensions avec la police, parfois la violence des relations dans le quartier mais aussi la solidarité, l'humour, la force de la diversité des origines. Grandir dans un quartier populaire, c'est avoir à affronter une hiérarchie urbaine, sociale, racialisée, qui oppose par exemple un Paris blanc et bourgeois aux « quartiers » ou un Montréal francophone et blanc aux immigrants ; c'est avoir accès à un mode de socialisation spécifique mais qui n'est pas « à part » de la société ; c'est côtoyer l'altérité, celle des autres et souvent celle qui vous est renvoyée. Grandir dans un quartier populaire ou multiculturel, c'est aussi différent au fil des cohortes de jeunes qui se succèdent à l'école ou dans les rues. Ces quartiers sont en constante transformation.

Cette expérience s'inscrit dans des dynamiques contradictoires : celle de l'ancrage dans le quartier et dans le groupe, celle de l'ouverture au monde et de la mobilité par la culture, le numérique, les migrations. C'est ce que les filles de la Maladrerie illustrent dans leur texte sur la danse. Danser, chanter, jouer de la musique

ou organiser des « battles de spoken word et de slam », c'est une façon de s'ancrer dans le quartier et de bouger, de se connecter. De part et d'autre de l'Atlantique, les jeunes des quartiers populaires partagent ainsi un imaginaire commun à travers la musique, les séries, les images. Ils et elles sont loin du repli, de la fermeture, de l'isolement social décrits par certaines recherches ou par les médias. Au contraire, dans les quatre quartiers les jeunes ont souligné l'apprentissage mutuel et multiculturel.

Mais être jeune racialisé·e et appartenir aux classes populaires en France et au Québec, ce n'est pas exactement la même chose car les cultures et les héritages politiques diffèrent. Si les enjeux identitaires s'exacerbent dans les deux pays, c'est en France à partir d'une histoire coloniale et d'une vision républicaine et au Québec à partir d'une revendication francophone dans une fédération qui prône le multiculturalisme et pratique l'immigration choisie, et ce, aussi sur fond d'une histoire coloniale. Si on ajoute à ces différences nationales les distinctions internes, il en ressort que les processus de construction identitaire sont extrêmement complexes. Giulio, par exemple, insiste pour s'identifier comme Montréalais plutôt que Québécois, pour signifier son attachement au Montréal « multiculturel » plutôt qu'au Québec francophone et blanc. Les multiples voix exprimées dans cet ouvrage montrent également qu'au sein de la « minorité » existent plusieurs autres minorités, que certains groupes racialisés sont plus visibles que d'autres.

Être une fille ou un garçon dans un quartier populaire implique aussi des différences dans la pratique et les temporalités de l'usage des espaces publics. En région parisienne, le contrôle des mères et des « grands » ou les rumeurs pèsent par exemple plus sur les filles et peuvent les amener plus que les garçons à sortir du quartier pour échapper au regard. Mais, comme l'écrivent les filles de la Maladrerie : « ça dépend du parcours de chaque personne ». Notre

approche des rapports de genre est demeurée hétéro-normative. Or, les jeunes filles nous ont rappelé qu'il y a plusieurs façons d'être fille : les filles des gangs, celles qui se battent, et les autres, les filles «*qui s'habillent comme des garçons*». Tout comme il y a plusieurs façons d'être garçon. Un garçon de Saint-Michel par exemple insistait beaucoup sur son désir «*de ne pas devenir agressif*». Le poids des rapports de genre n'est toutefois pas spécifique à ces quartiers.

Enfin, si les quatre quartiers dans lesquels nous avons travaillé ont en commun des lieux de pratique et de rencontre comme le coiffeur, le fast food, le terrain de sport ou l'association communautaire ou de jeunesse qui représentent autant de marqueurs sociaux et urbains, ces quartiers sont pourtant très différents dans leur organisation, dans leur forme bâtie, dans leur situation par rapport au centre-ville et surtout par leur histoire. La lecture fine que les jeunes nous donnent de leur quartier et de leur situation individuelle et collective rend compte à la fois de cette diversité et des rapports structurants d'inégalité sociale et urbaine auxquels ils sont confrontés. Pour autant, elle ne s'enferme ni dans la seule dénonciation ni dans victimisation, et l'humour, la distance critique, l'expression artistique, la revendication, sont autant de voies pour négocier cette réalité et construire un futur collectif.



Bibliographie

- Apparicio, Philippe et Anne-Marie Séguin. 2006. «L'insertion des HLM montréalaises dans le milieu social environnant», *Espace géographique*, 35 (1): 63-85.
- Bacqué, Marie-Hélène et Sylvie Fol. 1997. *Le devenir des banlieues rouges*. Paris: L'Harmattan.
- Bacqué, Marie-Hélène et Yves Sintomer. 2002. «Peut-on encore parler de quartiers populaires?», *Espaces et Sociétés*, n° 108-109: 29-47.
- Bélangier, Hélène. 2010. «Pour qui et à qui ce parc? Gentrification et appropriation de l'espace public dans l'arrondissement du Sud-Ouest de Montréal (Canada)», *Lien social et Politiques* (63): 143-154.
- Blanc, Maurice. 2004. «Compte rendu thématique: Banlieue, Banlieues» *Espaces et sociétés*, 119 (4): 215-224.
- Bonnemaison, Joël. 1996. *Les fondements géographiques d'une identité. L'archipel de Vanuatu: essai de géographie culturelle*. Paris: Orstom.
- Bourdieu, Pierre. 1993. *La misère du monde*. Paris: Éditions du Seuil.
- Coalition de la Petite-Bourgogne. *Portrait de quartier de la Petite-Bourgogne*. Montréal: Coalition de la Petite-Bourgogne.
- Drouin, Martin. 2012. «De la démolition des taudis à la sauvegarde du patrimoine bâti (Montréal, 1954-1973)», *Urban History Review*, 41 (1): 22. doi: 10.7202/1013762ar.
- Gilroy, Paul. 1993. *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Gosselin, Camille. 2015. «La rénovation urbaine et le modèle de "l'espace défendable": la montée en puissance des enjeux sécuritaires dans l'aménagement», *Métropolitiques*, www.metropolitiques.eu/La-renovation-urbaine-et-le-modele.html.
- Moliner, Christine. 2009. «L'immigration sud-asiatique en France: discrète et exemplaire?», *Infos migrations*, 12.
- Naepels, Michel. 2006. «Quatre questions sur la violence», *L'homme*, 1 (177-178): 487-495.
- Rigouste, Mathieu. 2012. *La domination policière: une violence industrielle*. Paris: La fabrique éditions.

Sénécal, Gilles, Léa Méthé Myrand et Amélie Dubé. 2010. «Prévention des gangs de rue à Montréal: autour d'un projet de médiation urbaine», *Criminologie*: 91-114.

Simone, AbdouMaliq. 2010. *City Life from Jakarta to Dakar: Movements at the Crossroads*. London: Routledge.

Van de Velde, Cécile. 2015. *Sociologie des âges de la vie*. Paris: Armand Collin.

Table des matières

Avant-propos	7
Introduction	11
Présentation du livre	32
Première partie	
QUATRE QUARTIERS MAL COMPRIS	
La Petite-Bourgogne	37
Little Burgundy (traduction du texte précédent)	47
Petite-Bourgogne – Where my mind naturally wanders par Jarad	57
La Petite-Bourgogne de Kabisha	62
La Maladrerie	67
Être fille à la Maladrerie par un collectif de la Maladrerie	74
La danse à la Mala par Hadja et Anissa	77
L'engagement par Aissatou, Awa, Claire, Houlaye, Mama (Souaré), Mariam, Morgane, Sabrina	80

Saint-Michel	83
Saint-Michel – Au-delà de nos espérances par Marc-Kendy Milien	89
Le destin du temps par Patrick Pascal	94
Réfléchir avant d’agir	99
L’espoir du quartier	100
Négapositif: L’homme positif par Nico Waw	101
L’itinérance	15
Quatre-Chemins-Diderot	107
Être amis aux Quatre-Chemins par Foster et Mohamed	113
Le Lab’ aux Quatre-Chemins par Mohamed et Foster	118
Des quartiers en mouvance: Comment nommer et décrire ces territoires ?	120
Deuxième partie	
DES LIEUX COMMUNS AUX JEUNES DES QUARTIERS. REGARDS TRANSATLANTIQUES	
La station de métro	139
Le McDonald’s, le kebab, le Tim Horton’s, le café, le dépanneur et l’alimentation générale	144
L’école	149
Devenir enseignant par Giulio	157
Le salon de coiffure et le barbershop	162

Le parc et le terrain de sport	167
Le lieu de culte	176
Le Ramadan	
par Aïssatou et Sabrina	181
Les interstices de la désindustrialisation	184
Conclusion	189
Bibliographie	195

